

**La violence nazie  
une généalogie européenne**

### **Chez le même éditeur**

Alain Brossat, *Le Corps de l'ennemi. Hyperviolence et démocratie.*

Alain Brossat, *Pour en finir avec la prison.*

Norman G. Finkelstein, *L'Industrie de l'Holocauste. Réflexions sur l'exploitation de la souffrance des Juifs.*

Amira Hass, *Boire la mer à Gaza, chronique 1993-1996.*

Jacques Le Goff, *Cinq personnages d'hier pour aujourd'hui.*

Ilan Pappé, *La Guerre de 1948 en Palestine. Aux origines du conflit israélo-arabe.*

Jacques Rancière, *Aux bords du politique.*

Jacques Rancière, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique.*

Olivier Razac, *Histoire politique du barbelé. La prairie, la tranchée, le camp.*

Robespierre, *Pour le bonheur et pour la liberté. Discours choisis et présentés par Yannick Bosc, Florence Gauthier et Sophie Wahnich.*

Edward Said, *Israël-Palestine, l'égalité ou rien.*

André Schiffrin, *L'Édition sans éditeurs.*

Tiqqun, *Théorie du Bloom.*

Enzo Traverso

**La violence nazie,  
une généalogie  
européenne**

**La fa**

**La Fabrique-éditions**

9, rue Saint-Roch

75001 Paris

lafabrique@free.fr

**Diffusion : Les Belles Lettres**

**© 2002, La Fabrique-éditions,**

Conception graphique :

Jérôme Saint-Loubert Bié/design dept.

Réalisation : Maya Masson

Impression : Floch, Mayenne

**isbn : 2 913372 147**

## **Sommaire**

### *Introduction — 8*

#### **I - Surveiller, punir et tuer**

La guillotine et la mort sérialisée — 29

La prison et la discipline des corps — 35

Excursus sur le système concentrationnaire nazi — 41

L'usine et la division du travail — 44

L'administration bureaucratique — 51

#### **II - Conquérir**

L'impérialisme — 56

L'« extinction des races » — 63

Les guerres et les crimes coloniaux — 73

Le nazisme et l'« espace vital » — 78

#### **III - Détruire : la guerre totale**

L'armée fordiste — 87

La mort anonyme de masse — 92

Soldats, civils et « camps de concentration » — 95

Les impasses du récit — 99

Vies sans valeur — 102

Un laboratoire du fascisme — 104

#### **IV - Classer et réprimer**

« Judéo-bolchevisme » — 113

Racisme de classe — 119

La synthèse nazie — 131

Excursus sur l'« hygiène de la race » — 134

#### **V - Exterminer : l'antisémitisme nazi**

Le juif comme abstraction — 142

La violence régénératrice — 150

Conclusion — 162

*Notes — 168*

*Bibliographie — 175*

## **Avant-propos**

Comme c'est souvent le cas, ce livre est né comme un petit essai qui a grossi au fil des mois. Il résume une recherche dont j'ai eu l'occasion de discuter dans le cadre de différents séminaires, conférences et colloques, dans plusieurs pays. Je voudrais remercier les amis et collègues qui ont eu la patience de lire ce texte, dans ses différentes moutures, et de me faire part de leurs commentaires : Miguel Abensour, Alain Brossat, Federico Finchelstein, Eric Hazan, Roland Lew, Michael Löwy, Arno J. Mayer, Magali Molinié, Elfi Müller et Paola Traverso. Leurs critiques, parfois leurs désaccords, m'ont aidé à préciser la perspective et à achever ce travail. Il est bien évident que j'en suis le seul responsable.

## Introduction

La violence nazie s'est installée, au cours des vingt dernières années, au centre de la mémoire collective et de nos représentations du xx<sup>e</sup> siècle. Auschwitz, son *topos* emblématique, a acquis, pour la place qu'il occupe dans notre conscience historique, un rang comparable à la chute de l'Empire romain, à la Réforme ou à la Révolution française, sans que l'on puisse pour autant, à l'instar de ces césures temporelles, lui conférer une signification analogue dans la séquence diachronique du passé. La chute de l'empire romain marque la fin de l'Antiquité ; la Réforme modifie le rapport entre Dieu et les hommes, en amorçant la sécularisation de leurs formes de vie et de leur vision du monde ; la Révolution française, quant à elle, bouleverse le rapport des individus avec le pouvoir, en les transformant de sujets en citoyens. Ces événements ont pris la dimension de grandes césures historiques qui balisent le parcours de l'Occident. Tout en s'inscrivant dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale – le grand cataclysme qui a coupé en deux le xx<sup>e</sup> siècle – le judéocide ne peut certes pas, du point de vue de ses conséquences, être comparé aux tournants historiques évoqués plus haut. Auschwitz n'a pas modifié les formes de la civilisation : si les chambres à gaz sont perçues aujourd'hui comme une *rupture de civilisation*, c'est précisément en tant que moment révélateur de ses apories, de son potentiel destructeur.

L'extermination est apparue comme l'un des visages de la civilisation elle-même, lorsque les anti-Lumières se sont alliées au progrès industriel et technique, au monopole étatique de la violence, à la rationalisation des pratiques de domination. C'est, en revanche, du point de vue de l'histoire des juifs, dont il achève définitivement, de la façon la plus tragique, une phase en Europe, que la Shoah constitue un tournant historique radical. Il aura fallu une bonne trentaine d'années pour que le monde occidental prenne la mesure de cette mutilation. Déchirure dans le corps de l'Europe qui n'en modifie pas le cadre civilisationnel, Auschwitz constitue donc un traumatisme difficile à appréhender : l'explication historique de l'événement ne perce pas le « trou noir » (d'après Primo Levi) de son intelligence. D'où un écart béant entre sa *reconnaissance* presque obsédante et sa *compréhension* défailante, entre sa position centrale dans notre paysage mental de ce tournant du siècle et le vide de son intelligibilité rationnelle. Le problème est souvent contourné par des approches antinomiques : tantôt l'élévation du judéocide au rang d'entité métaphysique, lieu de mémoire affranchi de l'histoire et paré du dogme de son impénétrabilité normative (une posture dans laquelle s'est particulièrement distingué l'écrivain Elie Wiesel) ; tantôt l'historisation fonctionnaliste, à juste titre caractérisée par Dan Diner comme « un repli méthodologique dans la description des structures<sup>1</sup> ». Demeurant le socle indispensable de nos connaissances, cette « mise en histoire » a le mérite inestimable d'avoir établi, dans ses multiples dimensions, le *fait* du génocide des juifs d'Europe, mais bien qu'indispensable, l'éclairage factuel n'est pas, en lui-même, porteur de sens.

Il y a une *singularité historique* du génocide juif, perpétré dans le but d'un remodelage biologique de l'humanité, dépourvu de nature instrumentale, conçu



non pas comme un moyen mais comme une finalité en soi. Hannah Arendt l'a saisie, dans son essai sur Eichmann à Jérusalem, en soulignant que les nazis avaient voulu « décider qui devait et qui ne devait pas habiter cette planète<sup>2</sup> ». Une limite extrême, ajoute Saul Friedländer, « qui n'a été atteinte qu'une seule fois dans l'histoire des temps modernes »<sup>3</sup>. Mais tous les événements historiques, pourrait-on répliquer, sont historiquement singuliers. La singularité de la Shoah présente aussi, selon Jürgen Habermas, une dimension *anthropologique* nouvelle dans laquelle il a vu « la signature de toute une époque » : « Il s'est passé là-bas quelque chose – a-t-il écrit lors de la “querelle des historiens” en Allemagne – que jusqu'alors personne n'aurait simplement pu croire possible. On a touché là-bas à une sphère profonde de la solidarité existant entre tout ce qui porte face humaine ; en dépit de tout ce que l'histoire universelle avait vu se commettre de bestialité crue, on avait jusqu'alors admis sans examen que l'intégrité de cette sphère profonde était restée intacte. Depuis lors, un lien de naïveté a été rompu qui nous unissait – une naïveté à laquelle des traditions, ignorantes du doute, puisaient leur autorité, et qui d'une manière générale, nourrissait les continuités historiques. Auschwitz a modifié les conditions qui permettaient aux tissus historiques de la vie de se perpétuer spontanément – et ce pas seulement en Allemagne<sup>4</sup>. »

C'est Auschwitz qui a introduit le *mot* génocide dans notre vocabulaire ; sa singularité tient, peut-être, surtout au fait que seulement après Auschwitz nous avons compris qu'un génocide est précisément la déchirure de ce tissu historique, fait d'une solidarité primaire sous-jacente aux relations humaines, permettant aux hommes de se reconnaître comme tels, en dépit de leurs hostilités, de leurs conflits et de leurs guerres. La reconnaissance de cette singularité a été

tardive aussi bien pour notre conscience historique que pour l'historiographie du nazisme, mais elle a mis fin à une longue période d'indifférence, d'occultation et de refoulement. Sa conséquence a été double : d'une part, un progrès considérable de l'historiographie et, d'autre part, une anamnèse collective du monde occidental. Mais cet acquis remonte désormais aux années quatre-vingt – symboliquement, on pourrait le dater à l'époque du *Historikerstreit* allemand – et sa réaffirmation rituelle risque aujourd'hui de se transformer en un discours rhétorique, avec le résultat d'appauvrir et de limiter notre horizon épistémologique. Quoique unique, le nazisme a une histoire qui ne peut pas être comprise exclusivement à l'intérieur des frontières géographiques de l'Allemagne et de celles, temporelles, du xx<sup>e</sup> siècle ; son étude exige l'adoption d'une perspective à la fois diachronique et comparée. Comme autrefois on reléguait le judéocide à une petite note en bas de page des livres sur la Seconde Guerre mondiale, l'emphase portée aujourd'hui sur son caractère d'événement « sans précédent » et « absolument unique » risque de s'ériger en obstacle contre les tentatives de l'appréhender dans le cadre de l'histoire européenne. Arno J. Mayer a raison de souligner, en critiquant la méthodologie de Fernand Braudel, que Treblinka et Auschwitz obligent l'historien à reconsidérer l'importance des phénomènes de *temps court*<sup>5</sup> : entre l'été 1941 et la fin 1944, en trois ans et demi, le nazisme effaçait une communauté inscrite dans l'histoire de l'Europe depuis deux millénaires, jusqu'à son éradication pratiquement complète là où, comme en Pologne, son existence constituait un élément social, économique et culturel de première importance pour la vie du pays dans son ensemble. Il est vrai que cet anéantissement soudain et irréversible remet en cause l'approche braudelienne de l'histoire, réduisant l'évé-

nement à « une agitation de surface », simple « écume » superficielle et éphémère « que les marées soulèvent sur leur puissant mouvement »<sup>6</sup>. Il renforce, cependant, l'exigence d'en étudier les prémisses historiques dans la *longue durée*. Toute tentative de comprendre le judéocide doit prendre en compte à la fois l'irréductible singularité de l'événement et son inscription dans les « temps longs » de l'histoire<sup>7</sup>.

Il serait évidemment impossible d'appliquer à la « Solution finale » les considérations célèbres de Tocqueville sur la rupture historique amorcée en 1789 : « La Révolution a achevé soudainement, par un effort convulsif et douloureux, sans transition, sans préoccupation, sans égards, ce qui se serait achevé peu à peu de soi-même, à la longue. Telle fut son œuvre<sup>8</sup>. » La Shoah renversait une tendance que l'on croyait désormais irréversible : la fermeture des ghettos, l'émancipation des juifs, leur intégration sociale et leur assimilation culturelle au sein des nations européennes. La « Solution finale » fut une *césure historique* qui, au lieu d'accélérer un processus qui « se serait peu à peu achevé de soi-même », détruisait les acquis apparemment durables de l'Émancipation, préparés à l'époque des Lumières et réalisés, dans la plupart de l'Europe, durant le xix<sup>e</sup> siècle. Mais les ruptures historiques, même les plus déchirantes et traumatiques, ont leurs propres origines. Pour saisir celles du judéocide, il faut briser les barrières qui, trop souvent, enferment son interprétation et en chercher les prémisses dans un contexte plus large que celui de l'histoire de l'antisémitisme.

« C'est la Révolution française qui a inventé les Lumières », a écrit Roger Chartier dans une brillante formule elliptique<sup>9</sup>. On pourrait dire, de façon analogue, que c'est Auschwitz qui a « inventé » l'antisémitisme, en faisant apparaître comme un processus cohérent, cumulatif et linéaire un ensemble de discours et de pratiques

qui, avant le nazisme, étaient perçus comme discordants et hétérogènes, souvent décidément archaïques, dans les différents pays de l'Europe. L'antisémitisme était loin de dominer le tableau historique. Sa place dans l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle était incontestablement réelle, mais de plus en plus érodée et acculée à la défensive. La tendance était forte, notamment chez les juifs assimilés du monde occidental, à voir l'hostilité dont ils faisaient l'objet comme un préjugé tenace mais somme toute anachronique : la réception de l'affaire Dreyfus en dehors de la France en témoigne. La naissance de l'antisémitisme moderne, la métamorphose de l'ancienne exclusion d'origine religieuse en haine raciale affirmée au nom de la science, ne retinrent que très faiblement l'attention des contemporains pour ne pas dire qu'elles passèrent, au fond, inaperçues.

Les origines culturelles du nazisme ne se réduisent pas aux anti-Lumières, à l'idéologie *völkisch* et à l'antisémitisme racial. Elles touchent un domaine beaucoup plus vaste. Cette étude, qui vise à explorer les conditions matérielles et les cadres mentaux du judéocide, devra remonter avant 1914 et dépasser les frontières allemandes. Deux écueils sont à éviter dans une telle démarche. D'une part, celui d'une *dissolution* du crime dans un long processus historique qui effacerait ses caractéristiques particulières ; d'autre part, celui d'une interprétation exclusivement « shoah-centrique » de l'histoire. Le danger qui guette une historicisation du national-socialisme réduisant ses crimes à un simple moment de la Seconde Guerre mondiale, sinon à un aspect marginal de cette dernière, est évidemment celui d'une relativisation, voire d'une banalisation du génocide juif (un danger auquel s'expose d'ailleurs l'admirable fresque du XX<sup>e</sup> siècle brossée par Eric J. Hobsbawm<sup>10</sup>). Le « plaidoyer » de Martin Broszat, publié au milieu des années quatre-vingt, pour un

« changement d'optique » qui, en évitant d'interpréter le passé par le prisme d'Auschwitz, permettrait de mettre fin à l'« insularisation » de la période hitlérienne, ne se soustrayait point au péril d'une historicisation *relativisante*<sup>11</sup>. La tendance à interpréter la « Solution finale » comme le produit, ni prévu ni calculé, d'une « radicalisation cumulative » du régime hitlérien au cours de la guerre – telle est la posture de Hans Mommsen, le chef de file de l'école fonctionnaliste –<sup>12</sup>, révèle les apories d'une historicisation du nazisme qui réduit le principal de ses crimes au rang d'un événement sans sujet. Le travers d'une focalisation exclusive sur l'aboutissement criminel et génocidaire du nazisme, en revanche, est celui d'une approche extrêmement restrictive, parfois anhistorique, dans laquelle le passé allemand est soit isolé et criminalisé dans son ensemble (comme le fera Daniel J. Goldhagen) soit annulé par l'éruption inattendue et brutale de la violence hitlérienne. Ce qui reviendrait à réduire le passé allemand à une antichambre d'Auschwitz ou à interpréter le judéocide comme un cataclysme sans ancêtres ni causes, comme si les cadres mentaux des bourreaux, leurs pratiques, leurs moyens d'action, leur idéologie n'appartenaient ni à leur siècle ni à leur contexte civilisationnel, celui de l'Europe et du monde occidental durant la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Auschwitz resterait ainsi une énigme totale, irréductible à toute tentative d'historicisation, bref: « un *no man's land* de la compréhension »<sup>13</sup>.

L'usage public de l'histoire qui se dessine dans ce paysage intellectuel, en équilibre instable entre une visibilité aveuglante et une compréhension défailante de la Shoah, ne manque pas de soulever des interrogations. Il est frappant de constater que l'installation d'Auschwitz au cœur de la mémoire occidentale coïncide avec un refoulement, aussi inquiétant que dangereux, des racines européennes du national-socialisme.

La tendance est aujourd'hui répandue, chez de nombreux historiens, à expulser les crimes du nazisme de la trajectoire du monde occidental. Je me bornerai ici à l'examen de trois interprétations parmi les plus connues des deux dernières décennies, aucune vraiment nouvelle mais toutes renouvelées dans leur formulation : a) le nazisme comme anti-bolchevisme (Ernst Nolte)<sup>14</sup> ; b) le nazisme comme réaction anti-libérale symétrique du communisme (François Furet)<sup>15</sup> ; c) le nazisme comme pathologie allemande (Daniel J. Goldhagen)<sup>16</sup>.

Ernst Nolte a analysé le génocide des juifs comme l'aboutissement extrême d'une « guerre civile européenne » dont il date la naissance non pas en 1914, lors de l'éclatement de l'ancien ordre continental fixé à Vienne un siècle plus tôt, mais en 1917, avec la révolution russe qui fut suivie, deux ans plus tard, grâce à la fondation du Komintern, de la naissance d'un « parti de la guerre civile mondiale<sup>17</sup> ». C'est la thèse bien connue qui, en 1986, avait mis le feu aux poudres chez les historiens allemands : l'interprétation d'Auschwitz comme la « copie », certes radicale et outrancière, voire « singulière » mais néanmoins dérivée d'une barbarie « asiatique » originellement introduite en Occident par le bolchevisme. Comment expliquer les crimes nazis, perpétrés par un régime issu d'une nation européenne, moderne et civilisée ? La réponse, selon Nolte, se trouve dans le traumatisme provoqué en Allemagne par la révolution d'Octobre. Premier exemple d'un régime totalitaire pratiquant, dès le début de la guerre civile russe, une politique de terreur et d'« extermination de classe », le bolchevisme aurait agi sur l'imaginaire allemand à la fois comme « repoussoir » (*Schreckbild*) et comme « modèle » (*Vorbild*)<sup>18</sup>. L'antisémitisme nazi n'est, à ses yeux, qu'« une espèce particulière d'anti-bolchevisme »

et le génocide juif rien d'autre que « l'image inversée de l'extermination, elle aussi tendancielle, d'une *classe mondiale* par les bolcheviks<sup>19</sup> ». A l'appui de sa thèse, Nolte rappelle un fait incontestable : la présence massive des juifs dans le mouvement communiste russe et international. Puisqu'on tenait les juifs pour responsables des massacres perpétrés par le bolchevisme (la destruction de la bourgeoisie), on tira la conclusion « qu'il fallait, à titre de représailles et à titre préventif, [les] exterminer<sup>20</sup> ». Donc, Auschwitz expliqué par le « génocide de classe » (*Klassenmord*) des bolcheviks, « précédent logique et factuel » des crimes nazis<sup>21</sup>. Beaucoup a déjà été écrit sur les thèses de Nolte, aussi bien sur leurs simplifications outrancières du processus historique, qui annulent complètement les origines allemandes du national-socialisme, que sur leurs visées ouvertement apologétiques sur lesquelles il n'est pas nécessaire de s'étendre davantage.

Certes, Nolte saisit un aspect essentiel du national-socialisme, c'est-à-dire sa nature de mouvement contre-révolutionnaire, né comme réaction à la révolution russe, comme anti-marxisme et comme anti-communisme militant. Cela est vrai du fascisme, de Mussolini avant Hitler et, plus généralement, de la contre-révolution, toujours inextricablement, « symbiotiquement » liée à la révolution. Octobre 1917 secoua en profondeur la bourgeoisie européenne, sans doute de façon comparable au choc qui affecta l'aristocratie après 1789. L'effroi et la peur provoqués chez les classes dominantes par la dictature des soviets – et aussi, en Europe centrale, par les éphémères expériences révolutionnaires qui la suivirent, de la révolte spartakiste à Berlin aux républiques des conseils en Bavière et en Hongrie, en 1919 – furent certes considérables. Mais le fait que le national-socialisme prit son essor en tant que mouvement anticomuniste ne signifie pas, contrairement à ce que laisse croire Nolte,

que son antisémitisme naquit avec la contre-révolution, encore moins qu'il puisse être présenté comme une copie du bolchevisme. Le nazisme avait des racines bien solides dans la tradition du nationalisme *völkisch* qui imprégnait depuis des décennies les différents courants de la culture conservatrice allemande. Hitler devint antisémite à Vienne, au début du siècle, à une époque où il ne pouvait pas encore être influencé par l'anticommunisme ni effrayé par la présence des juifs dans la révolution russe et dans les soulèvements politiques d'Europe centrale<sup>22</sup>. Or, cette priorité de l'antisémitisme par rapport à l'anti-bolchevisme doit être comprise dans sa juste perspective. La contre-révolution fasciste ne se limite pas à « restaurer » l'ancien ordre ; elle « transcende » le passé, prend une dimension moderne, vise à bâtir un ordre social et politique nouveau, agit comme une « révolution contre la révolution<sup>23</sup> ». D'où la rhétorique révolutionnaire des fascismes, très frappante en Italie comme en Allemagne. Mais le contenu de la contre-révolution mobilise des éléments plus anciens. Si le mouvement nazi prit forme sous la république de Weimar, son idéologie se nourrissait d'un ensemble d'éléments qui existaient déjà avant la Première Guerre mondiale et la révolution russe, et qui furent radicalisés dans le contexte créé par la défaite allemande et l'essor du communisme. C'est de la culture allemande et européenne du XIX<sup>e</sup> siècle que le nazisme avait hérité son impérialisme, son pangermanisme, son nationalisme, son racisme, son eugénisme, son antisémitisme. L'anti-bolchevisme s'y était ajouté et les avait exacerbés, sans les avoir pour autant créés.

L'anticommunisme libéral de Furet est plus conforme au *Zeitgeist* dominant. Après avoir postulé, par une équation philosophiquement et historiquement discutabile, l'identité du libéralisme et de la démocratie



– « le monde du libéral et celui de la démocratie sont philosophiquement identiques » –, il a essayé de réduire le fascisme et le communisme à une parenthèse sur le chemin inéluctable de la démocratie libérale. « Le plus grand secret de complicité entre bolchevisme et fascisme – écrit-il dans *Le passé d'une illusion* – reste pourtant l'existence de cet adversaire commun, que les deux doctrines ennemies réduisent ou exorcisent par l'idée qu'il est à l'agonie, et qui pourtant constitue leur terreau : tout simplement la démocratie<sup>24</sup>. » Dans sa correspondance avec Nolte, Furet a bien critiqué la vision du nazisme comme simple réaction anti-bolchevique et a souligné la singularité des crimes nazis, ce qui rend ses analyses plus équilibrées et plus nuancées que celles de son interlocuteur allemand. Dans une perspective macro-historique cependant, c'est l'anti-libéralisme qui, à ses yeux, constitue le trait essentiel du nazisme et du communisme, les plaçant, en dépit de leur hostilité mortelle, sur une ligne commune dans le tableau du siècle. Tous deux, écrit-il, « sont des épisodes courts, encadrés par ce qu'ils ont voulu détruire. Produits par la démocratie, ils ont été mis en terre par la démocratie. » Soulignant que « ni le fascisme ni le communisme n'ont été les signes inverses d'une destination providentielle de l'humanité »<sup>25</sup>, Furet laisse entendre qu'une telle destination providentielle existe bel et bien, représentée par leur ennemi commun et leur vainqueur : le libéralisme.

C'est la position classique de l'anti-totalitarisme libéral. En novembre 1939, à quelques mois de l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale, le politologue américain Carlton J. Hayes l'affirmait avec des mots bien plus dramatiques et inspirés : « Le totalitarisme dictatorial d'aujourd'hui est une réaction – plus que cela, une révolte – contre l'ensemble de la civilisation historique occidentale. C'est une révolte contre la modé-

ration et la proportion de la Grèce classique, contre l'ordre et le légalisme de l'ancienne Rome, contre la droiture et la justice des prophètes juifs, contre la charité, la miséricorde et la paix du Christ, contre l'ensemble de l'héritage culturel de l'Église chrétienne au Moyen Âge et à l'époque moderne, contre les Lumières, la raison et l'humanitarisme du XVIII<sup>e</sup> siècle, contre la démocratie libérale du XIX<sup>e</sup> siècle. Il répudie toutes ces composantes majeures de notre civilisation historique et livre une guerre à mort contre tous les groupes qui en conservent un souvenir ému<sup>26</sup>. » L'ex-communiste autrichien Franz Borkenau, qui qualifiait l'URSS de « fascisme rouge » et l'Allemagne nazie de « bolchevisme brun », présentait à la même époque le totalitarisme comme une « révolution mondiale » menaçant « toutes les valeurs qui ont été transmises, depuis Athènes et Jérusalem, en passant par la Rome des empereurs et la Rome des papes, jusqu'à la Réforme, l'âge des Lumières et l'époque actuelle<sup>27</sup> ». Bien que ne pouvant pas se permettre le ton apaisé et distant de l'historien français, Hayes et Borkenau considéraient les dictatures totalitaires comme une nouveauté récente et, du moins l'espéraient-ils, éphémère, en ajoutant qu'elles ne représentaient « qu'un simple épisode » dans l'histoire de la civilisation occidentale couronnée par le libéralisme moderne. Un demi-siècle plus tard, Furet confirme ce diagnostic qui fait du totalitarisme une sorte d'*anti-Occident*. Cette vision du totalitarisme comme parenthèse antilibérale se rapproche curieusement de celle déjà exprimée, à la fin de la guerre, par Benedetto Croce : une « maladie intellectuelle et morale » de l'Europe, une déviation du cours naturel de l'histoire<sup>28</sup>.

Venons-en maintenant à Goldhagen. Son explication du génocide juif est rigoureusement monocausale et relève de ce qu'on pourrait qualifier, par

référence aux débats historiques, comme une forme d'*intentionnalisme extensif*: à ses yeux, la clef unique et suffisante pour comprendre Auschwitz réside dans l'antisémitisme, pas tellement celui de Hitler que surtout et essentiellement celui des Allemands<sup>29</sup>. Pour Goldhagen, la Shoah ne trouve pas ses racines dans le contexte historique de l'Europe moderne mais dans une tare structurelle de l'histoire allemande. Autrement dit, il propose de l'analyser, *in vitro*, comme le résultat inévitable d'une maladie allemande dont les premiers symptômes seraient apparus avec Luther. C'est là une nouvelle version, simplifiée et radicalisée, de la thèse classique du *deutsche Sonderweg*. Pour Goldhagen, le génocide juif fut conçu comme « un projet national allemand »<sup>30</sup> dont Hitler ne fut, en dernière analyse, que le principal exécuteur : « L'Holocauste – écrit-il – est ce qui définit le nazisme, mais pas seulement lui : il est aussi ce qui définit la société allemande pendant la période nazie<sup>31</sup>. » Les exécuteurs directs – qu'il chiffre à 100 000 personnes, peut-être même, ajoute-t-il, 500 000 ou plus<sup>32</sup> – ont agi avec le soutien de l'ensemble de la société allemande, hantée depuis plusieurs siècles par la conviction selon laquelle « les juifs méritaient de mourir »<sup>33</sup>.

Afin de donner une apparence de véridicité à ce tableau d'une Allemagne moderne totalement imprégnée d'antisémitisme « éliminationniste », Goldhagen est obligé d'en simplifier le passé et surtout de ne pas l'inscrire dans un contexte européen. Cette vision d'une nation de pogromistes oublie simplement qu'au tournant du siècle le principal parti allemand, la social-démocratie, s'opposait à l'antisémitisme et comptait un très grand nombre de juifs parmi ses membres. Elle oublie aussi l'ampleur d'une montée socio-économique et intellectuelle des juifs de langue allemande, du *Kaiserreich* à la république de Weimar, qui fut probablement sans équivalent dans le

reste de l'Europe, en dépit de l'essor du nationalisme *völkisch*. Il ne s'agit pas de défendre le mythe d'une « symbiose judéo-allemande » mais de reconnaître que les juifs avaient réussi à se tailler une place, certes précaire et mal définie, mais réelle, au sein de la société allemande. Un simple regard sur l'ensemble du continent indique d'ailleurs qu'au début du siècle l'Allemagne apparaissait comme un îlot heureux pour les juifs européens, à côté des vagues d'antisémitisme qui déferlaient dans la France de l'affaire Dreyfus, dans la Russie des pogromes tsaristes, dans l'Ukraine et la Bohême des procès pour meurtre rituel, et même dans l'Autriche de Karl Lueger, le maire social-chrétien, populiste et ouvertement antisémite de Vienne. Pour que l'antisémitisme allemand (qui, en dépit de sa diffusion comme *habitus* mental, ne représentait que 2 % de l'électorat au début du siècle) devînt l'idéologie du régime nazi, il fallut le traumatisme de la Première Guerre mondiale et une dislocation des rapports sociaux dans l'ensemble du pays<sup>34</sup>. Bref, il fallut une modernisation sociale chaotique et déchirante, une instabilité politique chronique sous Weimar, une crise économique profonde et prolongée, l'essor d'un nationalisme agressif alimenté par la crainte du bolchevisme et d'une révolution allemande esquissée entre 1918 et 1923, il fallut enfin l'attente d'un sauveur charismatique, incarné par un sinistre personnage dont la popularité, en dehors d'un tel contexte, n'aurait jamais dépassé quelques brasseries munichoises.

La violence brute des *Einsatzgruppen* ne fait pas la singularité du national-socialisme ; elle indique plutôt ce que ce dernier partage avec bien d'autres massacres de ce siècle terrible, des exécutions en masse des Arméniens dans l'empire ottoman aux épurations ethniques de l'ex-Yougoslavie et aux exécutions à la machette du Rwanda. Le judéocide, en revanche, ne

fut pas seulement une éruption de violence brute mais aussi une tuerie perpétrée « sans haine », grâce à un système planifié de production industrielle de la mort, un engrenage créé par une minorité d'architectes du crime, mis en œuvre par une masse d'exécuteurs tantôt zélés tantôt inconscients, dans l'indifférence silencieuse de la grande majorité de la population allemande, avec la complicité de l'Europe et la passivité du monde. Là réside la singularité du génocide juif, que le livre de Goldhagen n'effleure même pas. L'apologie de l'Occident, implicite dans sa thèse d'une pathologie allemande, prend des formes caricaturales lorsqu'il explique, dans une note, que la disparition soudaine de cet antisémitisme viscéral et atavique, dans la société allemande de l'après-guerre, fut la conséquence immédiate et miraculeuse de l'occupation alliée : « les Allemands furent rééduqués<sup>35</sup>. » Une thèse somme toute analogue a été défendue, sur la base d'une argumentation plus fine et de motivations plus dignes, par Jürgen Habermas. Dans son plaidoyer généreux pour un « patriotisme constitutionnel » opposé à l'héritage d'une nation allemande conçue en termes ethniques – *Staatsbürger* contre *Stammgenossen* –, il a adopté à son tour la thèse du *deutsche Sonderweg* en soulignant que ce n'est « qu'après – et à travers – Auschwitz » que l'Allemagne aurait intégré l'Occident<sup>36</sup>.

Les interprétations de Nolte, Furet et Goldhagen s'appuient, en les isolant, sur des éléments incontestables : le génocide juif fut l'aboutissement extrême d'un antisémitisme séculaire qui avait pris en Allemagne des traits spécifiques ; le national-socialisme fut un mouvement contre-révolutionnaire nourri de son opposition radicale au bolchevisme et la « Solution finale » fut conçue et mise en œuvre pendant une guerre de croisade contre l'URSS ; le commu-

nisme et le fascisme s'opposaient, pour des raisons et avec des méthodes différentes, au libéralisme. Ces trois lectures se fondent sur des données réelles, mais les projettent de façon unilatérale sur le tableau du siècle et, à partir d'une interprétation strictement monocausale, en restituent une image déformée. Qui plus est, elles partagent, au-delà de leurs différences, une même attitude apologétique à l'égard de l'Occident, vu tantôt comme le guérisseur d'une Allemagne égarée dans sa « voie spéciale » (*Sonderweg*) vers la modernité (Goldhagen, Habermas), tantôt comme le réceptacle d'une tradition nationaliste parfaitement légitime en dépit de ses excès (Nolte), ou encore comme la source d'un ordre libéral historiquement innocent (Furet). Or, le nazisme ne se réduit pas au rejet de la modernité politique et aux anti-Lumières : sa vision du monde intégrait aussi une idée de la science et de la technique qui n'avait rien d'archaïque et qui trouvait de nombreux points de contact avec la culture de l'Europe libérale du XIX<sup>e</sup> siècle. L'Occident, à son tour, n'est pas entièrement inscrit dans les principes généreux de la Déclaration des droits de l'homme. Il présente aussi d'autres visages, véhicule aussi d'autres conceptions des relations entre les êtres humains, d'autres conceptions de l'espace, d'autres usages de la rationalité et d'autres applications de la technique.

L'étude qui suit prend donc ces trois lectures à contre-pied, en essayant de porter l'attention sur l'ancrage profond du nazisme, de sa violence et de ses génocides, dans l'histoire de l'Occident, dans l'Europe du capitalisme industriel, du colonialisme, de l'impérialisme, de l'essor des sciences et des techniques modernes, dans l'Europe de l'eugénisme, du darwinisme social, bref l'Europe du « long » XIX<sup>e</sup> siècle achevé dans les champs de bataille de la Première Guerre mondiale. Cette dernière fut incontestable-

ment un moment de rupture, un bouleversement social et psychologique profond dans lequel il est désormais courant de saisir l'acte fondateur du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle. Sans cette césure, où trouvent leur origine tant les fascismes que le communisme, l'extermination industrielle mise en œuvre dans les camps nazis ne serait pas concevable. Mais cette irruption du nouveau siècle qui mettait brusquement fin à la « persistance » des formes – politiques et, dans une large mesure, mentales – héritées de l'Ancien Régime<sup>37</sup>, ne faisait que précipiter de façon déchirante un ensemble d'éléments accumulés tout au long du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, depuis la Révolution industrielle et l'essor de la société de masse, qui avaient d'ailleurs connu une accélération considérable à partir de 1870. La production industrielle qui aboutira, à la veille de la Première Guerre mondiale, au modèle fordiste du travail à la chaîne ; la réorganisation du territoire au sein des États, aussi bien grâce à l'extension du réseau des chemins de fer que par la rationalisation de l'administration publique ; l'innovation scientifique et le développement technologique à l'origine de l'essor significatif des moyens de communication ; la modernisation des armées et l'achèvement du processus de conquête et de partition coloniales du monde extra-européen ; la formation de nouvelles élites urbaines de type bourgeois et petit-bourgeois qui limitaient les prérogatives encore solides des anciennes couches aristocratiques et devenaient le vecteur des idéologies nationalistes ; la contamination du racisme, de l'antisémitisme et des formes traditionnelles d'exclusion par les nouveaux paradigmes scientifiques (avant tout le darwinisme social) qui réalisaient une synthèse auparavant inconnue entre l'idéologie et la science : toutes ces mutations forment l'arrière-plan de la Grande Guerre et sous-tendent le saut qualitatif qu'elle marque tant dans le déploiement que dans

la perception de la violence<sup>38</sup>. Elles se mettent en place avant 1914 et constituent les bases matérielles et culturelles des bouleversements que l'Europe connaîtra au cours de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle.

Le but de cet essai n'est pas de dévoiler les « causes » du national-socialisme, suivant une « hantise des origines » qui constituait, d'après Marc Bloch, la maladie des historiens, souvent oublieux du fait que jamais « un phénomène historique ne s'explique pleinement en dehors de l'étude de son moment »<sup>39</sup>. Cette généalogie ne cherche pas des « causes » dans une perspective déterministe mais plutôt, au sens que donnait à ce mot Hannah Arendt, des « origines », c'est-à-dire des éléments qui deviennent constitutifs d'un phénomène historique seulement après s'être condensés et cristallisés en lui : « L'événement éclaire son propre passé, mais il ne saurait en être déduit<sup>40</sup>. » Il ne s'agit donc pas de reconstruire le processus de radicalisation du régime nazi jusqu'à sa débâcle finale, l'accumulation des facteurs et la constellation des circonstances qui ont rendu possibles ses crimes. Il s'agit plutôt de saisir les éléments d'un contexte civilisationnel dans lequel ce régime s'inscrit, des éléments qui l'éclairent et en deviennent, rétrospectivement, les « origines ». Cette étude doit beaucoup aux intuitions, esquissées par Hannah Arendt dans *Les origines du totalitarisme*, sur le lien qui rattache le nazisme au racisme et à l'impérialisme du xix<sup>e</sup> siècle<sup>41</sup>. Ces intuitions sont ici reprises sur la base des acquis de nouveaux chantiers de recherche, ouverts au cours de ces dernières décennies. Autre source : les travaux plus récents d'Edward Said, qui a montré la nécessité, afin de comprendre la civilisation occidentale, d'en étudier la dimension sous-jacente et cachée : le monde colonial, un espace d'altérité inventé et fantasmé dont l'image visait à légitimer ses valeurs et ses formes de domination<sup>42</sup>.



Cette approche fait apparaître une lacune frappante – ou plutôt, encore une fois, un refoulement – chez les plus féconds parmi les historiens qui, au cours de ces dernières années, ont renouvelé la recherche sur les origines culturelles du fascisme et du nazisme (et dont les travaux ont laissé des traces évidentes sur ce livre). En dépit de leurs divergences dans l'analyse du fascisme – sur l'ampleur de sa dimension symbolique et esthétique, ou encore sur le rôle joué par la Première Guerre mondiale dans sa naissance –, Zeev Sternhell et George L. Mosse s'accordent pour n'attribuer pratiquement aucune importance à l'héritage de l'impérialisme et du colonialisme européens dans la formation de l'idéologie, de la culture, du monde mental et des pratiques du fascisme. Sternhell souligne à juste titre le clivage creusé par le racisme biologique entre le fascisme italien et le national-socialisme allemand, tout en les réduisant à deux variantes distinctes d'une même vague culturelle et idéologique de réaction aux Lumières, née pendant le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>43</sup>. Mosse a bien saisi les prémisses du racisme moderne dans le rationalisme et dans le premier scientisme du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis étudié l'essor de l'idéologie *völkisch* et de l'antisémitisme au sein de la culture allemande, dont il a superbement analysé les manifestations littéraires, iconographiques et populaires<sup>44</sup>. Tous deux ont singulièrement ignoré le rôle joué par l'impérialisme et par le colonialisme dans la « nationalisation des masses » et dans la formation d'un nationalisme conquérant, agressif, inégalitaire, antidémocratique. Aucun des deux n'a insisté sur la connexion entre l'émergence de ce nouveau nationalisme et les pratiques impériales de l'Europe libérale, encore moins interprété les violences coloniales comme une première mise en pratique des potentialités exterminatrices du discours raciste moderne. Certes, il ne s'agit pas de gommer la singularité de la violence nazie

en l'assimilant tout simplement aux massacres coloniaux. Il s'agit plutôt de reconnaître qu'elle fut perpétrée au milieu d'une guerre de conquête et d'extermination entre 1941 et 1945, conçue comme une guerre coloniale au sein de l'Europe. Une guerre coloniale qui empruntait largement son idéologie et ses principes – mais avec des moyens et des méthodes bien plus modernes, puissants et meurtriers – à celles menées tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle par l'impérialisme classique. Si les victimes de la « Solution finale » incarnaient l'image de l'altérité dans le monde occidental, objet de persécutions religieuses et de discriminations raciales depuis le Moyen Âge, les circonstances historiques de leur destruction indiquent que cette stigmatisation ancienne et certes particulière avait été revisitée après l'expérience des guerres et des génocides coloniaux. Le nazisme réalisait la rencontre et la fusion entre deux figures paradigmatiques : le *juif*, l'« autre » du monde occidental, et le « *sous-homme* », l'« autre » du monde colonisé<sup>45</sup>.

L'argumentation de cet essai procède sur deux plans. D'une part, j'ai cherché à reconstituer les prémisses matérielles de l'extermination nazie : la modernisation et la sérialisation des dispositifs techniques de mise à mort entre la révolution industrielle et la Première Guerre mondiale. Les chambres à gaz et les fours crématoires sont l'aboutissement d'un long processus de déshumanisation et d'industrialisation de la mort qui intègre la rationalité instrumentale, tant productive qu'administrative, du monde occidental moderne (l'usine, la bureaucratie, la prison). D'autre part, je me suis efforcé d'étudier la fabrication des stéréotypes racistes et antisémites qui puisent largement dans le scientisme fin de siècle : d'abord l'essor d'un « racisme de classe » qui retranscrit en termes de race les conflits sociaux du monde industriel et assimile les classes laborieuses aux « sauvages » du monde colonial, puis

la diffusion d'une nouvelle interprétation de la civilisation axée sur des modèles eugénistes, enfin l'émergence d'une nouvelle image du juif – axée sur la figure de l'intellectuel – comme métaphore d'une maladie du corps social. La convergence entre ces deux plans, l'un matériel et l'autre idéologique, commence à se dessiner pendant la Grande Guerre, le véritable laboratoire du xx<sup>e</sup> siècle, pour trouver finalement sa synthèse dans le national-socialisme.

## I. Surveiller, punir et tuer

### La guillotine et la mort sérialisée

La Révolution française a marqué un tournant historique dans les métamorphoses de la violence en Occident. Il ne s'agit pas, ici, d'instruire un nouveau procès contre les Lumières afin d'y saisir – dans le sillage de Jacob L. Talmon – les racines de la terreur totalitaire, ni de déceler dans le Tribunal révolutionnaire et dans la guerre de Vendée les ancêtres des pratiques modernes d'extermination politique. C'est la guillotine, perfectionnement de la *mannaia* italienne du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui retiendra notre attention comme étape essentielle dans le processus de sérialisation des modes de mise à mort. Si l'exécution de Louis XVI symbolise la fin de l'Ancien Régime, son instrument – la guillotine – annonce l'avènement de la modernité dans la culture et dans les pratiques de la mort. À quelques décennies de sa mise en fonction, Lamartine avait parfaitement saisi la mutation anthropologique qu'elle impliquait : « Cette machine inventée en Italie et importée en France par l'humanité d'un médecin célèbre de l'Assemblée constituante, nommé Guillotin, avait été substituée aux supplices atroces et infamants que la Révolution avait voulu abolir. Elle avait de plus, dans la pensée des législateurs constituants, l'avantage de ne pas faire verser le sang de l'homme par la main et sous le coup, sou-

vent mal assuré, d'un autre homme, mais de faire exécuter le meurtre par un instrument sans âme, insensible comme le bois et infaillible comme le fer. Au signal de l'exécuteur, la hache tombait d'elle-même. Cette hache, dont la pesanteur était centuplée par deux poids attachés sous l'échafaud, glissait entre deux rainures d'un mouvement à la fois horizontal et perpendiculaire, comme celui de la scie, et détachait la tête du tronc par le poids de sa chute et avec la rapidité de l'éclair. C'était la douleur et le temps supprimés dans la sensation de la mort<sup>1</sup>. »

Pour comprendre la nouveauté de la guillotine, il faut rappeler ce qu'était l'exécution capitale sous l'Ancien Régime, dont le rituel public a été évoqué par Joseph de Maistre dans une page inoubliable des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. L'aristocrate savoyard y brossait un portrait à la fois effrayant et admiratif du bourreau, qu'il érigeait en pilier de l'ordre traditionnel. Il décrivait son arrivée sur l'échafaud, la foule silencieuse et palpitante, le visage terrorisé du supplicié, sa bouche « ouverte comme une fournaise », ses hurlements, ses os qui éclataient sous la barre, le sang qui giclait en souillant le bourreau, impitoyable devant les spectateurs horrifiés. De Maistre exprimait une sorte de respect pour cette figure à l'apparence si peu honorable et cependant, à ses yeux, indispensable à la société, fui avec horreur par ses semblables mais craint et accepté comme bras séculier de l'autorité, d'un ordre divin, transcendant, un ordre qui exigeait soumission et obéissance : « Dieu, qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtiment. » Pour de Maistre, le bourreau prenait les traits d'une « créature extraordinaire », incarnant en même temps « l'horreur et le lien de l'association humaine<sup>2</sup> ».

Dans un essai remarquable consacré à l'auteur des *Considérations sur la France*, Isaiah Berlin a souligné la modernité de sa vision du bourreau. À mille

lieues de l'optimisme des Lumières qui postulait une humanité perfectible, prête à être modelée par la raison et téléologiquement orientée vers le progrès, l'humanité apparaissait à de Maistre comme une espèce méprisable et sordide, toujours prête à tuer, sujet d'une histoire qu'il aimait représenter comme un carnage permanent. La « façade » des écrits maistriens est certes classique – nous dit Berlin – mais le noyau qu'elle recèle est, lui, terriblement moderne : c'est tout simplement la vision d'un ordre politique fondé sur la terreur, que les totalitarismes du xx<sup>e</sup> siècle se chargeront de réaliser<sup>3</sup>. La force de l'œuvre de de Maistre tient précisément à son mélange de modernité et d'obscurantisme, à sa préfiguration visionnaire d'un univers de nihilisme – où il ne reste plus aucune place pour les notions d'humanité, de raison et de progrès arborées par les Lumières – enveloppée dans une apologie ténébreuse de l'ordre divin et de l'absolutisme. Lorsqu'un siècle plus tard les anti-Lumières scelleront une alliance avec la technique moderne, ce mélange de mythologie archaïque et de nihilisme destructeur débouchera finalement sur le fascisme.

Mais la rencontre décisive et fatale entre le mythe et l'acier, entre l'irrationalisme de l'idéologie *völkisch* et la rationalité instrumentale de l'industrie impliquait inévitablement le dépérissement de la « façade » de l'argumentation maistrienne. La modernité de sa vision d'un ordre axé sur la terreur se cachait en effet derrière une sacralisation et une héroïsation du bourreau qui, à bien regarder, était déjà anachronique au moment des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Pendant la Révolution, le bourreau cessait d'être le maître absolu de la cérémonie punitive, remplacé par la guillotine comme nouveau symbole de souveraineté. Le terrifiant bourreau avec sa hache royale quittait la scène, son rôle était désormais rempli par une machine dont il devenait un simple

appendice, le technicien et l'ouvrier. Le nouveau symbole de la justice démocratique était un dispositif technique de mise à mort. Contrepartie, comme l'explique Roger Caillois, « de la splendeur qui entoure le monarque », auquel son existence était indissolublement liée, l'ancien bourreau disparaissait avec ce dernier<sup>4</sup>. Jadis détenteur d'un corps « double » – le corps éternel de la royauté et celui, mortel, de sa personne<sup>5</sup> – le monarque perdait maintenant, avec sa tête, la dignité et la sacralité d'une exécution royale<sup>6</sup>. Le seul privilège qui resta à Louis XVI fut le carrosse qui le conduisit sur le lieu de son supplice, à la place de la charrette habituelle des condamnés à mort. Sa tête coupée, dégoulinant de sang, fut montrée comme preuve de la normalité de son cadavre : sa mort ne différait point de celles qui l'avaient précédée. Sa décollation machinale lui conférait, sur l'autel de l'égalité républicaine, le statut d'un criminel ordinaire. Certes, sous la Terreur, l'exécution demeurait publique, elle n'était pas encore occultée, aseptisée, banalisée. La Révolution française constitue précisément ce moment de rupture où l'ancien système sacrificiel célèbre son triomphe avant de disparaître ; où les violences ritualisées du passé se déchaînent dans un corps social qui se prépare désormais à les exorciser<sup>7</sup>. Derrière les apparences du spectacle et de la fête massacreuse, c'est un tournant historique qu'amorce la guillotine : c'est la révolution industrielle qui entre dans le domaine de la peine capitale. L'exécution mécanisée, sérialisée, cessera bientôt d'être un spectacle, une liturgie de la souffrance, pour devenir un procédé technique de tuerie à la chaîne, impersonnel, efficace, silencieux et rapide. Le résultat final sera la déshumanisation de la mort<sup>8</sup>. Déclassés du genre humain, les hommes commencèrent à être abattus comme des animaux<sup>9</sup>. C'est alors que l'exécution cessa d'être ce qu'elle

était sous l'Ancien Régime, un *holocauste*, un sacrifice nécessaire à la splendeur et à la légitimation de la souveraineté royale.

L'histoire de la guillotine reflète de façon paradigmatique la dialectique de la raison. Aboutissement d'un vaste débat de société dans lequel le corps médical avait joué un rôle de tout premier plan, elle couronnait la lutte des philosophes contre l'inhumanité de la torture. Pendant des siècles, les monarchies et l'Église avaient déployé des efforts pour rendre plus sophistiqués les outils du tortionnaire, pour augmenter les souffrances des suppliciés. En condensant l'exécution en un seul instant, en éliminant presque la souffrance physique du condamné, la guillotine fut saluée comme un progrès de l'humanité et de la raison<sup>10</sup>, comme une innovation qui mettait fin à l'inhumanité de la torture et des violences politiques du passé, en exorcisant ainsi pour toujours le spectre des massacres de la Saint Barthélemy<sup>11</sup>. Presque personne ne soupçonnait alors, même après les exécutions massives de la Terreur, les effets futurs de la rationalisation et de la mécanisation du système de mise à mort. L'entrée en fonction de la guillotine marqua aussi l'« émancipation » du bourreau qui, dépouillé de son aura sinistre, obtint son statut de citoyen et, dès 1790, devint éligible<sup>12</sup>. Deux générations suffirent à le transformer en simple fonctionnaire. En 1840, la *Gazette des tribunaux* présentait ainsi M. Sanson, exécuteur sous la monarchie de Juillet et petit-fils du dernier bourreau de l'Ancien Régime : « L'exécuteur actuel diffère beaucoup de son père : il n'a pas, en parlant de sa profession et des détails qui s'y rattachent, cet embarras, cette gêne, ce malaise que l'on remarquait chez son prédécesseur. Bien convaincu de l'utilité de sa charge et des services qu'il rend à la société, il ne se considère pas autrement qu'un huissier qui exécute une sentence,



et il parle de ses fonctions avec une aisance remarquable.<sup>13</sup> » Quatre figures accompagnent l'essor de ce nouveau dispositif de tuerie : le médecin soucieux d'éliminer la souffrance de ses semblables, l'ingénieur obsédé par l'efficacité technique, le juge statuant sur le droit de vivre des condamnés et enfin le bourreau, résigné à abandonner ses attributs régaliens pour endosser les habits du « professionnel » ordinaire. Ces quatre figures vont parcourir ensemble un long chemin. Elles joueront un rôle irremplaçable, sous le III<sup>e</sup> Reich, dans la mise en œuvre de l'« opération T4 », l'euthanasie des malades mentaux et des « vies indignes de vivre » (*lebensunwerte Leben*) – en préparant ses structures, en la décidant, en la pratiquant et en la défendant sur le plan juridique face aux parents des victimes.

La guillotine amorçait un processus qui sera bien illustré, plus d'un siècle plus tard, par Kafka. Le sujet de sa nouvelle *À la colonie pénitentiaire*, écrite lors des premiers mois de la Grande Guerre, est une machine à la fois de condamnation et d'exécution, dont l'officier responsable décrit au visiteur les caractéristiques, les fonctions, la perfection technique<sup>14</sup>. Certes, cet étrange appareil à mi-chemin entre les instruments de torture du Moyen Âge et les premières machines industrielles demeure un symbole de souveraineté – il grave la Loi sur le corps du condamné –, mais sa conception et son fonctionnement nous introduisent dans un univers tout à fait nouveau. Indifférent au sort des condamnés et complètement soumis à sa machine (*Apparat*), l'officier borné qui lui est affecté est devenu un simple manutentionnaire, à tout moment remplaçable. C'est l'appareil qui tue, il se limite à le surveiller. L'exécution est une opération technique et le servant de la machine n'est plus responsable que de son entretien : la tuerie se déroule *sans sujet*. N'étant plus défenseur de la souveraineté

divine, le bourreau n'incarne plus aucun symbole, il ne célèbre plus aucune cérémonie publique, il n'est désormais qu'un chaînon dans un processus meurtrier dont la rationalité instrumentale le prive de toute singularité. Le caractère rudimentaire de la guillotine ne doit pas nous tromper : elle inaugure une ère nouvelle, celle de la mort sérialisée, qui sera bientôt animée par une armée silencieuse et anonyme de petits fonctionnaires de la banalité du mal.

Véritable tournant anthropologique, la guillotine révèle, pourrait-on dire avec Walter Benjamin, l'abîme d'une mort sans *aura*. Fin de la mort spectacle, de la performance réalisée par l'artiste-bourreau, de la représentation unique et sacrée de la terreur ; début de l'ère des massacres modernes, où l'exécution *indirecte*, accomplie techniquement, élimine l'horreur de la violence visible et ouvre la voie à sa multiplication infinie (accompagnée, entre autres, par la désresponsabilisation éthique de l'exécutant, réduit au rôle de manutentionnaire). Les chambres à gaz seront l'application de ce principe à l'époque du capitalisme industriel. La transformation du bourreau en surveillant d'une machine meurtrière implique un renversement des rôles dont la tendance historique a été bien saisie par Günther Anders : la primauté des machines sur les hommes. Bientôt la violence humaine la plus cruelle et effrénée ne sera plus en mesure de rivaliser avec la technique. Avec la déshumanisation technique de la mort, les crimes les plus inhumains deviendront des crimes « sans hommes »<sup>15</sup>.

## **La prison et la discipline des corps**

Dans le sillage de Michel Foucault, de nombreux historiens ont analysé le processus par lequel, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, la « fête punitive » cède la place à l'exécution occultée, soustraite au regard public, et

à l'essor de l'institution carcérale comme lieu clos, laboratoire d'une « technique de coercition des individus » auparavant inconnue<sup>16</sup>. C'est le principe de clôture qui s'impose dans les sociétés occidentales. À la naissance de la prison moderne correspond la création des maisons de travail forcé pour les « vagabonds oisifs » et les misérables, les marginaux et les prostituées, voire, lors de la révolution industrielle, les enfants. Pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la Grande-Bretagne se dota d'un vaste réseau de *workhouses* dans lesquelles furent internées des centaines de milliers de personnes. D'autres mutations se produisirent à la même époque. Les casernes, non plus réservées à une élite militaire d'origine aristocratique, s'adaptaient aux exigences des armées modernes, les armées de l'âge démocratique, dont la « levée en masse » de 1793 avait montré toute la puissance. Les usines, autour desquelles se bâtissaient des villes nouvelles, connaissaient un essor impressionnant. Prisons, casernes, usines : autant de lieux dominés par le même principe de clôture, de discipline du temps et des corps, de division rationnelle et de mécanisation du travail, de hiérarchie sociale, de soumission des corps aux machines. Chacune de ces institutions sociales porte les traces de la dégradation du travail et du corps inhérente au capitalisme.

D'abord Marx et Engels, puis Max Weber ont rapproché la discipline de l'usine capitaliste de celle de l'armée et l'ouvrier du soldat. Au début du capitalisme industriel, les auteurs du *Manifeste communiste* constataient le nouveau visage de la société disciplinaire : « Des masses d'ouvriers s'entassent dans les usines et y sont organisées comme des soldats. Simples soldats de l'industrie, ils sont placés sous la surveillance de sous-officiers et d'officiers »<sup>17</sup>. Dans le chapitre sur les machines du premier livre du *Capital*, Marx allait plus loin ; il présentait l'usine

moderne comme un lieu de « dépossession systématique des conditions de vie de l'ouvrier » qu'il comparait, en citant Fourier, à des « bagnes mitigés »<sup>18</sup>. À la veille de la Première Guerre mondiale, Weber voyait dans la « discipline militaire (...) le modèle idéal de l'entreprise capitaliste moderne »<sup>19</sup>. Vu rétrospectivement, le projet panoptique de Bentham apparaît donc comme le signe annonciateur d'un nouveau système de contrôle social et de discipline des corps, conçu comme un modèle de transparence répressive valable pour l'ensemble de la société. Dans l'exergue de *Panopticon*, Bentham indiquait les applications multiples de son modèle, utile à ses yeux tant pour les prisons que pour les usines et les écoles. Son projet se situait au carrefour entre la vision utilitariste de la maison de correction typique des pays protestants à l'époque du capitalisme mercantiliste et la prison de la société industrielle moderne, coercitive et disciplinaire<sup>20</sup>. Le dispositif panoptique se voulait à la fois un lieu de production et un lieu de dressage des corps et des esprits, pour les soumettre aux nouveaux dieux mécaniques de l'économie capitaliste.

Ce nouveau type de prison devait se développer pendant la première phase du capitalisme industriel, lorsque les classes laborieuses devinrent des « classes dangereuses »<sup>21</sup> et les établissements pénitentiaires commencèrent à se remplir d'une population hétérogène faite de figures sociales réfractaires aux nouveaux modèles disciplinaires (des vagabonds aux prostituées, des petits voleurs aux ivrognes)<sup>22</sup>. D'une part, la résistance contre le système d'usine et la dislocation des communautés rurales avait fait notablement augmenter la marginalité sociale, la « criminalité » et, par conséquent, la population carcérale ; d'autre part, l'avènement des machines avait fait chuter radicalement la rentabilité du travail forcé : dans ce contexte, la prison connut une véritable métamor-

phose, marquée par la réintroduction massive des mesures punitives et des pratiques dégradantes. La conception rétributive de la justice et la vision utilitariste de l'institution carcérale prônées par les philosophes des Lumières laissèrent alors la place à une nouvelle vision de la prison comme lieu de souffrance et d'aliénation. La dialectique de ce processus est déjà préfigurée par la réception en Europe du pamphlet classique de Cesare Beccaria, *Des délits et des peines* (1764). Ce manifeste contre la torture et la peine de mort plaidait pour le droit des accusés à un jugement équitable et défendait le principe d'une *espiatio* rédemptrice du condamné. Le débat qu'il suscita en Europe, en revanche, fut surtout centré sur l'exploitation rationnelle du travail carcéral. Le mathématicien français Maupertuis et l'économiste piémontais Giambattista Vasco proposèrent même que les détenus fussent utilisés comme cobayes pour effectuer des expériences médicales. Comme l'écrit Franco Venturi, tout le débat sur les prisons, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, fut marqué par la rencontre entre la philosophie des Lumières, le calcul économique et « quelque chose de plus inquiétant, une cruauté ancienne qui prenait maintenant des formes nouvelles, plus rationnelles »<sup>23</sup>.

Les prisons conservaient la rationalité autoritaire de l'usine et de la caserne tout en modifiant leur fonction : le travail carcéral n'était plus conçu comme source de profit mais comme punition et comme méthode de torture<sup>24</sup>. Les détenus étaient obligés de déplacer à plusieurs reprises d'énormes pierres pour les ramener finalement au point de départ ou d'actionner à longueur de journées des pompes qui ramenaient l'eau à la source. En 1818, William Cubbit avait mis au point un moulin de discipline (*tread-mill*) qui, après avoir été testé à la prison de Suffolk, servit de modèle à un grand nombre d'institutions carcérales britanniques<sup>25</sup>. Un observateur français, le

baron Dupin, avait donné une description admirative des « roues pénitenciaires » anglaises dont il recommandait l'introduction dans son pays. Il s'agissait de plusieurs cylindres de diamètre variable, mus par les prisonniers qui marchaient à l'intérieur pendant des heures. Les calculs effectués par les responsables du système pénitenciaire anglais, véritables précurseurs de la physiologie du travail, indiquaient que cette activité correspondait à une ascension de quelques milliers de mètres par jour. Bien que parfois appliqué à des tâches productives – moudre du blé ou filer le coton – ce système était le plus souvent qualifié de « supplice »<sup>26</sup>. Synthèse de discipline « panoptique » (le contrôle total du détenu) et « machinale » (la soumission du corps par les contraintes techniques du dispositif punitif)<sup>27</sup>, ce système poussait à son paroxysme l'ordre de l'usine en le dissociant tendanciellement d'une finalité productive. Le réformateur Robert Pearson avait élaboré un programme visant à détourner les classes populaires du crime par la terreur : « Pour dompter les animaux les plus sauvages, nous les privons de sommeil, et il n'y a pas de criminel qui n'éprouve la plus grande répugnance à la monotonie d'une vie qui le contraint à peu dormir et l'oblige au respect d'un horaire prescrit à l'avance. Je propose [...] qu'il repose dans un lit dur au lieu d'un doux hamac. Je propose qu'il soit nourri d'une ration minimale de gros pain et d'eau [...]. Je propose qu'il porte des vêtements de prisonniers, grossiers et bariolés. Je n'éprouve aucune sympathie pour cette humanité qui ménage les nobles sentiments du prisonnier en rejetant l'uniforme pénitenciaire ; il est indispensable pour des raisons de sécurité, il est indispensable pour les distinguer, et il appartient, selon moi, aux exigences d'un système sain de discipline pénitenciaire que les prisonniers condamnés portent un uniforme<sup>28</sup>. » La conséquence de la diffusion de

ces pratiques répressives fut une augmentation considérable du taux de mortalité dans les prisons, perceptible dans tous les pays européens<sup>29</sup>. En analysant le cas de la prison de Clairvaux sous la monarchie de Juillet, Michelle Perrot n'a pas hésité à parler de « quasi génocide »<sup>30</sup>. Les prisons du début du XIX<sup>e</sup> siècle, où le travail, très souvent dépourvu de finalité productive, était conçu exclusivement dans un but de persécution et d'humiliation, sont les ancêtres du système concentrationnaire moderne. Primo Levi définissait le travail à Auschwitz comme « un tourment du corps et de l'esprit, mythique et dantesque », dont la seule visée était l'affirmation de la domination totalitaire. Cette conception disciplinaire et punitive, ajoutait-il, était l'antithèse du travail « créateur » prôné par la propagande fasciste et nazie, héritière de la rhétorique bourgeoise qui exalte le travail comme une activité qui « ennoblit »<sup>31</sup>. S'il existe un élément commun entre le *tread-mill* de la prison de Suffolk et le travail dans les camps nazis, il réside précisément en ce que Primo Levi a défini dans *Les sauvés et les rescapés* : « la violence inutile, diffuse, devenue une fin en soi visant uniquement à créer de la douleur »<sup>32</sup>. Certains principes qui régissent les *workhouses* du XIX<sup>e</sup> siècle se retrouvent dans les camps de concentration du siècle suivant : lieu clos, travail coercitif, « violence inutile », contrôle de type militaire, punitions, absence totale de liberté, uniforme, flétrissement des corps, conditions de vie inhumaines, humiliation. Dans le *Capital*, Marx définissait les *workhouses* anglais comme des « maisons de terreur » et analysait celles réservées aux enfants comme le théâtre d'un « grand massacre des innocents » (*den großen herodischen Kinderraub*<sup>33</sup>).

Certes, rapprocher ces deux institutions en soulignant leur affinité morphologique ne signifie pas les assimiler. Une différence substantielle existe entre

leurs finalités : le dressage d'un côté, l'anéantissement de l'autre. Les camps nazis n'étaient pas des prisons « plus dures » ou plus perfectionnées dans leurs techniques coercitives, mais un phénomène nouveau qui répondait à une logique différente. La comparaison garde néanmoins sa « valeur heuristique », pourrait-on dire avec Wolfgang Sofsky, dans la mesure où elle « illustre la transformation du travail humain en travail de terreur<sup>34</sup> ». Autrement dit, l'univers concentrationnaire supposait une étape antérieure, celle de la prison moderne, intervenue à l'époque de la révolution industrielle.

### **Excursus sur le système concentrationnaire nazi**

Avec l'échec du *Blitzkrieg* à l'Est, l'Allemagne se transforma progressivement en un système esclavagiste moderne (Franz Neumann la définissait comme une forme de « capitalisme monopoliste totalitaire »<sup>35</sup>), en injectant massivement la force de travail étrangère dans l'économie de guerre. Speer fut le maître d'œuvre d'une rationalisation de la production industrielle fondée sur le travail coercitif des étrangers. À l'exception d'une minorité d'Allemands antifascistes ou « asociaux », les « forcés du travail » (*Zwangsarbeiter*) étaient une armée composite formée de civils des pays occupés, de prisonniers de guerre et de déportés (raciaux et politiques). En 1944, cette main-d'œuvre étrangère dépassait les 7,6 millions de personnes (dont un grand nombre de femmes) et constituait environ un quart de la classe ouvrière industrielle. À la même époque, les déportés des KZ travaillaient aussi pour l'industrie allemande. C'est en avril 1942 que le nazisme décida de placer le système des camps de concentration sous la direction de la WVHA (*Wirtschaft und Verwaltung Hauptamt*), le bureau central de l'administration et de l'écono-



mie de la SS d'Oswald Pohl, avec la tâche de rendre productif le travail jusqu'alors purement punitif et disciplinaire des détenus. À l'intérieur des camps de concentration, les SS louaient la force de travail des prisonniers de guerre et des déportés à plusieurs Konzern allemands, qui pouvaient ainsi disposer d'une vaste main-d'œuvre corvéable à merci et extrêmement bon marché. Beaucoup de grandes entreprises installèrent leurs ateliers de production dans les camps et ces derniers se multiplièrent comme des champignons tout autour des sites industriels. En 1944, environ la moitié des déportés des camps de concentration travaillait pour l'industrie privée et le reste pour l'organisation Todt chargée de la production d'armes<sup>36</sup>.

Au sommet de cette armée de travailleurs étrangers se trouvaient les civils des pays occupés d'Europe occidentale (Français, Italiens, Belges, Hollandais, etc.), suivis par les prisonniers de guerre d'Europe de l'Est ; au bas de l'échelle, il y avait la masse des *Untermenschen*, les prisonniers de guerre soviétiques et polonais, les plus exploités et voués à un anéantissement rapide ; tout au fond, il y avait la petite minorité de juifs et de Tziganes déportés qui, ayant échappé aux chambres à gaz, avaient été sélectionnés pour le travail. Les prisonniers de guerre, les déportés politiques et raciaux étaient soumis à des conditions d'esclavagisme moderne, ce que l'on pourrait sans doute appeler une forme de *taylorisme biologisé*. Selon le paradigme tayloriste, la force de travail était segmentée et hiérarchisée sur la base des différentes fonctions du processus de production et, comme dans l'esclavage, l'aliénation des travailleurs était totale. À la différence de l'esclavage classique, cependant, les déportés ne constituaient pas une main-d'œuvre destinée à se reproduire mais à être consommée jusqu'à son épuisement, dans le cadre

d'une véritable *extermination par le travail*. Enfin, selon la vision du monde nazie, la division du travail coïncidait avec un clivage « racial » qui fixait la hiérarchie interne de cette catégorie d'ouvriers-esclaves. À la stratification professionnelle du prolétariat inhérente au capitalisme industriel se superposait une stratification raciale imposée par le système de valeurs nazi, qui impliquait une remise en cause radicale du principe d'égalité. La biopolitique nazie réalisait la fusion de la modernité industrielle et des anti-Lumières : Taylor revisité dans un capitalisme remodelé selon des principes racistes, après l'enterrement des valeurs de 1789<sup>37</sup>.

Toute l'existence des camps de concentration nazis fut marquée par une tension constante entre travail et extermination. Nés comme lieux punitifs, puis transformés pendant la guerre en centres de production, ils devinrent *de facto* des centres d'extermination par le travail. Cette contradiction, liée au système polycratique du pouvoir nazi, se traduisait d'un côté dans la rationalisation totalitaire de l'économie impulsée par Speer, de l'autre dans l'ordre racial élaboré par Himmler. On peut voir une illustration de ce conflit dans le statut des camps d'extermination, conçus non pas comme des lieux de production mais comme des centres de mise à mort pour les juifs d'Europe, qui demeuraient cependant sous la juridiction du WVHA. Quant au résultat de cette tension entre le travail et la mort, on peut simplement rappeler le constat d'André Sellier, ex-déporté et historien du camp de Dora, près de Buchenwald, camp créé afin de produire dans une usine souterraine les célèbres V2 avec lesquels Hitler voulait faire plier la Grande-Bretagne. À Dora, écrit Sellier, la production de cadavres, « dans et pour l'usine », fut toujours plus efficace que la fabrication de V2<sup>38</sup>.

## **L'usine et la division du travail**

Si la guillotine marque le premier pas vers la sérialisation des pratiques de mise à mort, Auschwitz en constitue l'épilogue industriel, à l'âge du capitalisme fordiste. Mais la transition est longue. Entre le couperet mécanique utilisé pour les exécutions capitales après 1789 et l'extermination industrialisée de millions d'êtres humains se situent plusieurs étapes intermédiaires. La plus importante, durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, fut sans doute la rationalisation des abattoirs. Auparavant installés au centre-ville, ils en étaient maintenant éloignés (au même titre que les cimetières) selon les prescriptions d'une politique hygiéniste visant l'assainissement des centres urbains ; leur déplacement vers les banlieues se couplait d'une concentration et donc d'une réduction drastique de leur nombre. Ils étaient beaucoup moins visibles et, en même temps, se dépouillaient de toute la dimension festive et sacrificielle qui avait jusqu'alors accompagné les abattages. Symptôme révélateur d'une nouvelle sensibilité et d'une intolérance croissante à l'égard des manifestations extérieures de la violence, l'abattoir témoigne de cette mutation anthropologique décrite par Alain Corbin comme le passage des « pulsions dionysiaques » du massacre traditionnel aux « carnages pasteurisés » de l'âge moderne<sup>39</sup>. Ce transfert hors des centres-ville des abattoirs coïncidait avec leur rationalisation ; ils commençaient à fonctionner comme de véritables usines. C'est le cas des abattoirs de la Villette, à Paris, conçus par Haussmann et inaugurés en 1867. C'est surtout le cas des nouveaux abattoirs de Chicago, qui connaîtront en quelques décennies un essor impressionnant. Les bêtes y étaient désormais tuées à la chaîne, selon des procédés strictement rationalisés : rassemblement dans les écuries, abattage, éviscération, trai-

tements des déchets. Noélie Vialles a bien saisi les caractéristiques de l'abattage industriel : massif et anonyme, technique et, dans la mesure du possible, indolore, invisible et, idéalement, « inexistant. Il doit être comme n'étant pas ». L'appellation même d'abattoir – innovation sémantique de cette période – visait à exorciser toute image de violence. Parler d'abattoir, c'était éviter des termes comme « tuerie » ou « écorcherie »<sup>40</sup>. Dans *The Jungle*, roman naturaliste contemporain de l'essai wébérien sur *L'Éthique protestante*, l'écrivain américain Upton Sinclair décrivait les abattoirs de Chicago comme « le Grand Boucher : l'incarnation de l'esprit du capitalisme » (« *It was the Great Butcher – it was the spirit of Capitalism made flesh* »)<sup>41</sup>. Dans sa *Theory of Film*, Siegfried Kracauer avait saisi une analogie entre les abattoirs et les camps de la mort en soulignant, par une comparaison entre les documentaires sur les camps nazis et un film comme *Le sang des bêtes* de Georges Franju, jusqu'à quel point dans ces deux lieux régnait le même caractère méthodique des dispositifs de tuerie et la même organisation géométrique de l'espace<sup>42</sup>. Au fond, écrivait-il, les *Lager* nazis étaient des abattoirs où des hommes déclassés du genre humain étaient tués comme des animaux. L'historien Henry Friedländer a mis l'accent sur cette affinité en définissant les camps d'extermination nazis comme des « abattoirs pour êtres humains »<sup>43</sup>.

Nous ne savons pas si Hitler avait à l'esprit les abattoirs lorsqu'il décida la « Solution finale », mais les architectes et les ingénieurs de l'entreprise Topf d'Erfurt qui ont conçu l'aménagement des fours crématoires d'Auschwitz ont bien dû y penser. Les camps fonctionnaient comme des usines de mort, soustraites au regard de la population civile, où la production en série de marchandises était remplacée par la production et l'élimination industrielle de cadavres.

Suivant les principes tayloristes du *scientific management*, le système de mise à mort était segmenté en plusieurs étapes – concentration, déportation, spoliation des biens des victimes, récupération de certaines parties de leur corps, gazage et incinération des cadavres – afin d'en augmenter le rendement. Les responsables des camps d'extermination n'avaient d'ailleurs aucune difficulté à en reconnaître la structure typiquement industrielle : un médecin SS d'Auschwitz en avait donné une définition exacte : « la chaîne » (*am laufenden Band*)<sup>44</sup>. Interrogé par Claude Lanzmann, l'ex-SS Franz Suchomel affirmait : « Treblinka était une chaîne de mort, primitive certes, mais qui fonctionnait bien<sup>45</sup>. »

Auschwitz présente donc, grâce à ses procédés industriels de mise à mort, des affinités essentielles avec l'usine, comme l'indiquent de façon évidente son architecture, avec ses cheminées et ses baraquements alignés en colonnes symétriques, et son emplacement, au centre d'une zone industrielle et d'un important nœud ferroviaire. Production et extermination s'interpénétraient, comme si le massacre (les chambres à gaz de Birkenau) n'avait été qu'une forme particulière de production, au même titre que la fabrication de caoutchouc synthétique pour laquelle avait été créé le camp d'Auschwitz III (Buna-Monowitz). Le matin, les convois arrivaient et déchargeaient leur cargaison de juifs déportés ; les médecins SS procédaient à la sélection ; une fois exclus les aptes au travail, les déportés étaient spoliés de leurs biens et envoyés aux chambres à gaz ; le soir, ils avaient déjà été incinérés ; leurs vêtements, valises, lunettes, etc. étaient triés et stockés dans les magasins, ainsi que certaines parties de leur corps, comme les cheveux et les dents en or. Filip Müller, un des membres du *Sonderkommando* d'Auschwitz, a laissé une description précise, dans ses mémoires, du fonctionnement

d'un crématorium d'Auschwitz : « La longue salle, qui mesurait peut-être 160 mètres carrés, était envahie par un nuage de fumée et de vapeur qui vous prenait à la gorge. Deux grands complexes de fours rectangulaires, dont chacun était pourvu de quatre chambres de combustion, se dressaient au milieu de la pièce. Entre les fours étaient installés les générateurs dans lesquels le feu était allumé et alimenté. On utilisait pour la chauffe du coke que l'on apportait dans des brouettes. Les masses de feu s'échappaient vers l'air libre par deux canaux souterrains qui reliaient les fours aux gigantesques cheminées. La violence des flammes et la fournaise étaient telles que tout mugissait et tremblait. Quelques détenus couverts de suie et trempés de sueur étaient justement occupés à gratter un des fours pour en faire sortir une substance incandescente et blanchâtre. Elle s'était agglomérée en stries qui s'étaient incrustées dans le sol de béton, sous la grille du four. Dès que cette masse avait un peu refroidi, elle devenait blanc-gris. C'étaient les cendres d'hommes qui vivaient encore quelques heures plus tôt et avaient quitté le monde après un martyre atroce sans que quiconque s'en soucie. Pendant qu'on dégageait les cendres de l'un des complexes de fours, on allumait les ventilateurs sur le complexe voisin et l'on faisait tous les préparatifs pour un nouvel arrivage. Un assez grand nombre de cadavres jonchait déjà le sol de béton nu, tout autour<sup>46</sup>. » Comme dans une usine tayloriste, la répartition des tâches se combinait à la rationalisation du temps. Une équipe disposait de quelques minutes – la durée variait selon la puissance des fours – pour incinérer les cadavres, tandis qu'un autre membre du *Sonderkommando*, qu'on pourrait appeler « chronométrateur », « veillait à que cette cadence soit respectée ». « Pendant que les corps se carbonisaient – ajoute Müller – nous préparions la

fournée suivante<sup>47</sup>. » À mi-chemin entre les photos de *Men at Work* de Lewis Hine et *l'Enfer* de Hieronymus Bosch, ce portrait d'Auschwitz décrit un processus qui avait coûté plusieurs mois d'études et d'essais aux SS et aux techniciens de l'entreprise Topf<sup>48</sup>.

Si la logique des camps d'extermination n'était évidemment pas celle d'une entreprise capitaliste – on n'y produisait pas des marchandises mais des cadavres –, leur fonctionnement adoptait la structure et les méthodes de l'usine. Dans les camps de la mort, a écrit Günther Anders, s'opérait la « transformation des hommes en matière première » (*Rohstoff*). Le massacre industriel, ajoute-t-il, ne se déroulait pas comme une tuerie d'êtres humains au sens traditionnel du terme mais plutôt comme une « production de cadavres »<sup>49</sup>. Il n'est pas inutile, de ce point de vue, de reprendre l'analogie évoquée plus haut avec le taylorisme, dont Auschwitz n'était, au fond, qu'une variante sinistrement caricaturale. Certains principes constitutifs de l'« organisation scientifique des usines » théorisés par Frederick W. Taylor – soumission totale des travailleurs au commandement, séparation rigoureuse de l'idéation et de l'exécution des tâches, disqualification et hiérarchisation de la force de travail, segmentation de la production en une série d'opérations dont seule la direction gardait la maîtrise – y étaient strictement appliqués<sup>50</sup>. Si une des conditions historiques du capitalisme moderne est la séparation du travailleur des moyens de production, le taylorisme a introduit une étape nouvelle consistant à dissocier l'ouvrier du contrôle du processus de travail, ouvrant ainsi la voie à la production sérielle du système fordiste. Dans l'industrie américaine, dont l'exemple sera largement suivi en Europe après la Première Guerre mondiale, cela se traduisait dans le passage de l'ancienne classe ouvrière de métier à l'« ouvrier-masse », *unskilled* et toujours rempla-

çable. L'idéal de Taylor était un ouvrier décérébré, privé de toute autonomie intellectuelle et seulement capable d'accomplir machinalement des opérations standardisées ; selon ses propres mots, un « homme-bœuf » ou un « gorille dressé »<sup>51</sup> (un « chimpanzé », écrira Céline dans son *Voyage au bout de la nuit*<sup>52</sup>). Bref, un être déshumanisé, aliéné, un automate. Dans *Américanisme et fordisme*, Gramsci définissait l'ouvrier de l'usine tayloriste comme un être chez lequel le « lien psycho-physique » qui avait depuis toujours présidé aux conditions du travail et qui demandait « une certaine participation active de l'intelligence, de la fantaisie et de l'initiative », avait été brisé<sup>53</sup>. Or, la conception des « équipes spéciales » (*Sonderkommandos*) des camps d'extermination, composées de déportés (juifs pour la plupart) chargés d'exécuter les tâches liées au processus de mise à mort (déshabillage des victimes, organisation des files devant les chambres à gaz, extraction des cadavres, récupération des dents en or et des chevelures, tri des vêtements et des chaussures, transport des corps aux crématoires, incinération, dispersion des cendres) impliquait forcément une aliénation totale du travail idéalement contenue dans le paradigme tayloriste, dont elle constituait en quelque sorte le triomphe sinistre et caricatural. Primo Levi considérerait la conception des *Sonderkommandos* comme « le crime le plus démoniaque du national-socialisme » : la tentative « de déplacer sur d'autres, et spécialement sur les victimes, le poids de la faute, de sorte que, pour les soulager, il ne leur restait même pas la conscience de leur innocence »<sup>54</sup>. Certes Taylor n'avait jamais imaginé un tel « abîme de noirceur », mais les concepteurs des chambres à gaz et des fours crématoires étaient familiers des méthodes modernes de l'organisation du travail et de la production industrielle.



Par une ironie de l'histoire, les théories de Frederick Taylor, qui avait conçu la direction scientifique des usines comme une façon d'en augmenter la productivité en surmontant l'ancienne organisation militaire du travail industriel, trouvaient leur application dans un système totalitaire, au service d'une finalité non pas productive mais exterminatrice. Chez Taylor et chez l'antisémite Henry Ford – la traduction allemande de son ouvrage *International Jew* fut un best-seller dans l'Allemagne hitlérienne où elle connut 37 rééditions<sup>55</sup> – le nazisme trouvait de quoi satisfaire aussi bien sa volonté dominatrice (l'animalisation de l'ouvrier) que son aspiration communautaire (l'unité entre capital et travail). L'animalisation des ouvriers concernait maintenant les *Untermenschen* ; l'unité du capital et du travail fondait la *Volksgemeinschaft* aryenne. En ce sens, les membres des *Sonderkommandos* n'incarnaient certes pas l'idéal du travailleur prôné par la *Weltanschauung* nazie mais seulement sa dimension destructrice. Destinés à mourir comme les autres déportés, ils personnifiaient une figure nouvelle forgée dans les camps, que Jean Améry avait baptisé l'« homme déshumanisé »<sup>56</sup>. Le travail, en revanche, était exalté par le nazisme comme une activité créatrice, spirituelle, illustrée par le « milicien du travail » (*Arbeiter*) de Jünger et par les « soldats de l'ouvrage » (*Werksoldaten*) du peintre Ferdinand Staeger<sup>57</sup>. Le travailleur allemand avait la mission de bâtir le Reich millénaire, il devait préfigurer l'« homme nouveau ». Le travail, conçu comme activité esthétique et créatrice à la fois, comme acte « rédempteur » – opposé aux occupations par définition parasitaires et calculatrices du juif – en était le moyen. Des institutions comme la « Force par la Joie » (*Kraft durch Freude*) et, en son sein, le bureau de la « Beauté du travail » (*Schönheit der Arbeit*), se proposaient d'intervenir sur les effets de la rationa-

lisation productive afin d'en limiter ou contrebalancer les aspects les plus aliénants par des mesures palliatives (repas chauds, hygiène des ateliers, activités sportives et récréatives, vacances organisées, etc.)<sup>58</sup>. Bref, une certaine ambivalence caractérisera toujours le rapport du nazisme au taylorisme et au fordisme : appliqués à l'industrie allemande – comme dans le reste de l'Europe – depuis la Première Guerre mondiale, admirés par Hitler et par les ingénieurs nazis<sup>59</sup>, ils étaient en même temps rejetés comme « anti-allemands » par les responsables du *Deutsche Institut für Technische Arbeitschulung* (DINTA)<sup>60</sup>.

### **L'administration rationnelle**

Comme toute entreprise, l'usine productrice de mort disposait d'une administration rationnelle fondée sur des principes de calcul, de spécialisation, de segmentation des tâches en une série d'opérations partielles, apparemment indépendantes mais coordonnées. Les agents de cet appareil bureaucratique ne contrôlaient pas le processus dans son ensemble et, lorsqu'ils avaient connaissance de sa finalité, pouvaient se justifier en disant qu'ils n'en portaient aucune responsabilité, qu'ils exécutaient des ordres, ou que leur fonction limitée et partielle n'avait en elle-même rien de criminel.

Max Weber a saisi dans l'indifférence morale un caractère constitutif de la bureaucratie moderne, spécialisée et donc irremplaçable, mais séparée de ses moyens de travail et étrangère à la finalité de son action. Dans *Économie et société*, il en a brossé le portrait suivant : « Sous ses formes achevées, la bureaucratie repose, de façon tout à fait particulière, sur le principe *sine ira ac studio*. C'est en se "déshumanisant", c'est-à-dire en éliminant l'amour, la haine et toutes les émotions, notamment les sentiments irra-

tionnels et dénués de calcul, du traitement des affaires administratives [*Amtgeschäfte*], qu'elle réalise sa nature spécifique, au plus haut point appréciée par le capitalisme, et fait preuve de sa vertu. » L'incarnation de cette tendance propre à la rationalité instrumentale du monde occidental, poursuivait Weber, c'est le « spécialiste » (*Fachmann*), « rigoureusement objectif » et en même temps « indifférent aux affaires des hommes<sup>61</sup> ». Raul Hilberg, le principal historien de la destruction des juifs d'Europe, a décrit la bureaucratie de la « Solution finale » en termes strictement wébériens : « La masse des bureaucrates composait des mémorandums, rédigeait des projets, signait des lettres, envoyait des coups de téléphone, participait à des conférences. Ces bureaucrates étaient en mesure de détruire tout un peuple en restant assis à leur bureau. Exception faite des tournées d'inspection qui n'étaient pas obligatoires, ils n'avaient jamais à voir "100 cadavres, l'un à côté de l'autre, ou bien 500 ou 1 000". Ces gens-là n'étaient pas pour autant des simples d'esprit. Le lien entre leur paperasserie et les monceaux de cadavres dans l'Est ne leur échappait pas, et ils avaient aussi conscience des failles du raisonnement qui accusait les juifs de tous les maux et paraît les Allemands de toutes les vertus. C'est pourquoi ils se sentaient tenus de justifier leurs activités individuelles<sup>62</sup>. » Les justifications qu'ils apporteront lors des procès de l'après-guerre ne font que réaffirmer les principes bien connus de la déontologie administrative : l'exécution des ordres, le devoir ressenti comme une « mission », etc. Dans la grande majorité des cas, le zèle des bureaucrates de la « Solution finale » ne tenait pas à leur antisémitisme. Non pas qu'ils en fussent indemnes, loin de là, mais la haine des juifs ne constituait pas le mobile de leur action. Leur zèle dans l'application des mesures de persécution et dans la mise en place de l'appareil

logistique de l'extermination, tenait autant à un habitus professionnel qu'à une indifférence généralisée<sup>63</sup>. La plupart d'entre eux poursuivront après la guerre leur carrière de fonctionnaires, de gestionnaires et de statisticiens en RFA, parfois même en RDA.

La bureaucratie joua donc un rôle irremplaçable dans le génocide des juifs d'Europe. Le processus d'extermination trouvait dans la bureaucratie son organe essentiel de transmission et d'exécution. Les « soldats de la science » (*wissenschaftliche Soldaten*)<sup>64</sup> – c'est ainsi que le III<sup>e</sup> Reich avait rebaptisé les statisticiens – ne furent ni les concepteurs ni les responsables de la politique nazie, mais son instrument. Ce fut la bureaucratie qui organisa l'application des lois de Nuremberg, le recensement des juifs et des *Mischlinge*, les expropriations des juifs dans le cadre des mesures d'« aryanisation » de l'économie, les opérations de ghettoïsation puis de déportation, la gestion des camps de concentration et des centres de mise à mort. Cet appareil bureaucratique a joué un rôle essentiel dans la mise en œuvre des crimes nazis, sans jamais entraver la radicalisation charismatique du régime<sup>65</sup>. Le mécanisme décisionnel du nazisme connut une mutation majeure pendant la guerre : le passage des lois (Nuremberg, 1935) aux directives écrites mais non publiées (le procès-verbal de la conférence de Wannsee, 1942) et enfin aux ordres donnés par voie orale (la mise en fonction des chambres à gaz)<sup>66</sup>. Mais, en dépit de cet abandon de la formalisation légale, le nazisme avait besoin d'une bureaucratie moderne, efficace et rationnelle. Avec l'entrée en fonction des centres de mise à mort, après la vague de massacres qui avait accompagné le Blitzkrieg à l'Est, cette armée d'exécutants cloués à leur bureau devint le cœur du système de destruction des juifs. La propagande et la publicité des premières mesures antisémites (les autodafés, les lois de Nurem-

berg, les « aryansisations » de l'économie, les pogromes de la Nuit de Cristal) laissèrent la place au langage codé des opérations d'extermination rigoureusement emprunté au jargon administratif, où le meurtre était appelé « Solution finale » (*Endlösung*), les exécutions « traitement spécial » (*Sonderbehandlung*) et les chambres à gaz « installations spéciales » (*Spezialanrichtungen*). La bureaucratie fut l'instrument de la violence nazie et cet instrument était un produit authentique de ce qu'il faut bien appeler – en empruntant la formule à Norbert Elias mais en tirant des conclusions diamétralement opposées aux siennes – le *processus de civilisation* : la sociogenèse de l'État, la rationalisation administrative, le monopole étatique des moyens de coercition et de violence, l'autocontrôle des pulsions<sup>67</sup>. C'est pourquoi Adorno voyait dans le nazisme l'expression d'une barbarie « inscrite dans le principe même de la civilisation »<sup>68</sup>.

L'itinéraire qui, à plus de deux siècles de distance, rattache le nazisme à la prison moderne, dont le *Panopticon* de Bentham avait été le manifeste, et à la guillotine, entrée en fonction pendant la Révolution française, apparaît maintenant sous une autre lumière. La violence nazie intégrait et développait les paradigmes sous-jacents à ces deux institutions de la modernité occidentale. Le paradigme de la guillotine – exécution mécanique, mort sérialisée, tuerie indirecte, déresponsabilisation éthique de l'exécuteur, mise à mort comme processus « sans sujet » – a célébré ses triomphes dans les massacres technologiques du xx<sup>e</sup> siècle ; le paradigme de la prison – principe de clôture, déshumanisation des détenus, flétrissure et discipline des corps, soumission aux hiérarchies, rationalité administrative – a trouvé son apogée dans le système concentrationnaire des régimes totalitaires. Les camps d'extermination nazis réalisaient la fusion

de ces deux paradigmes, en donnant naissance à quelque chose d'effroyablement nouveau et d'historiquement inédit, qui n'avait plus grand chose à voir ni avec une exécution capitale ni avec un établissement pénitentiaire. Ils créaient un système industriel de mise à mort dans lequel technologie moderne, division du travail et rationalité administrative s'intégraient mutuellement, comme dans une entreprise. Ses victimes n'étaient plus à proprement parler des « détenus », mais une « matière première » – formée d'êtres vivants déclassés du genre humain – nécessaire à la production en série de cadavres. Le seuil nouveau et jusqu'alors inconnu marqué par les chambres à gaz ne devrait pas cacher cette filiation ancienne, qui fait de l'extermination nazie l'aboutissement et la synthèse d'un long processus historique amorcé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

## **II. Conquérir**

### **L'impérialisme**

L'essor de la civilisation industrielle s'accompagna de la conquête et de la colonisation de l'Afrique. Les deux devinrent indissociables dans l'imaginaire européen. L'univers des machines, des trains et de la production industrielle ne pouvait être compris dans toute sa valeur s'il n'était pas opposé au portrait vivant d'un âge primitif, sauvage et ténébreux<sup>1</sup>. Dans la vision du monde impérialiste véhiculée par la presse et par une riche iconographie populaire, la dichotomie entre civilisation et barbarie se concrétisait dans l'image d'un bateau imposant, conduit par des Européens en uniforme colonial, qui descendait les gigantesques fleuves africains, au milieu d'un paysage fait de cabanes de paille, d'hommes nus à la peau noire, d'hippopotames et de crocodiles. Joseph Conrad a immortalisé dans la littérature ce stéréotype africain : « une remontée aux premiers commencements du monde<sup>2</sup> ».

Les métamorphoses du racisme moderne, des premières systématisations « scientifiques » de Gobineau – la hiérarchisation des races humaines, la vision du métissage comme source de dégénérescence des peuples supérieurs et de décadence de la civilisation – aux élaborations postérieures de Georges Vacher de Lapouge ou de Houston Stewart Chamberlain, dont

les écrits étaient déjà profondément contaminés par le darwinisme social, l'anthropologie médicale, l'eugénisme et la biologie raciale, sont dans une large mesure indissociables du processus de colonisation de l'Asie et de l'Afrique. Les racistes de la fin du xix<sup>e</sup> siècle rejetaient la résignation de Gobineau face à la « décadence » de l'Occident – attitude dans laquelle Arendt voyait la projection du déclin de l'aristocratie européenne<sup>3</sup> – et prônaient des thérapies nouvelles (la « sélection » des races, l'extermination des peuples vaincus comme « loi naturelle » du développement historique) qui trouveront dans le monde colonial leur principal banc d'essai. Ce sont précisément cette volonté « régénératrice », cette aspiration à un ordre mondial nouveau et à de nouveaux rapports de domination entre les hommes qui marquent le passage de l'idéologie de la décadence au vitalisme, de l'apologie de l'ordre traditionnel au culte de la modernité technique comme source de conquête et de pouvoir, qui, en d'autres termes, permettent la transition du conservatisme au fascisme. Le racisme biologique et le colonialisme connaissent alors un essor parallèle dans lequel deux discours complémentaires se superposent : la « mission civilisatrice » de l'Europe et l'« extinction » des « races inférieures » ; en d'autres termes, la conquête par l'extermination.

En 1876, le roi Léopold II de Belgique se livrait à un éloge inspiré du colonialisme, où l'on trouve concentrés tous les poncifs de l'esprit eurocentrique du xix<sup>e</sup> siècle : « Ouvrir à la civilisation la seule partie de notre globe qu'elle n'a point encore pénétrée, percer les ténèbres qui enveloppent des populations entières, c'est – j'ose le dire – une *croisade* digne d'un siècle de progrès<sup>4</sup>. » Citant ce passage dans *Der Nomos der Erde*, Carl Schmitt l'interprétait comme l'apogée du *Jus publicum europaeum*, dont le droit international n'était qu'une simple extension et qui autorisait tout



naturellement les guerres de conquête en dehors de l'Europe. Nombreuses sont les traces d'une telle vision du monde dans le libéralisme classique. John Stuart Mill, qui fut aussi l'un des responsables de l'East India Company, précisait au début de son célèbre essai sur la liberté que « le despotisme est un mode de gouvernement légitime quand on a affaire à des barbares »<sup>5</sup>. Les Indes occidentales, soulignait-il dans ses *Principes d'économie politique*, n'étaient pas des « pays » (*countries*) au sens occidental du terme, mais « le lieu où l'Angleterre trouvait utile de produire du sucre, du café et quelques autres marchandises tropicales »<sup>6</sup>. Alexis de Tocqueville, qui ne manquait pas de rendre hommage à la fierté « aristocratique » des tribus indiennes d'Amérique et de déplorer leur massacre, écrivait qu'elles « occupaient » ce continent, « mais ne le possédaient pas ». Elles vivaient au milieu des richesses du Nouveau Monde comme des résidents provisoires, comme si la Providence ne leur en avait donné qu'un « court usufruit ». Elles n'étaient là, ajoutait Tocqueville, « qu'en attendant » d'être remplacées par les Européens, les propriétaires légitimes<sup>7</sup>. Dans sa correspondance, il indiquait l'expansion des États-Unis vers l'Ouest comme un modèle pour la colonisation de l'Algérie<sup>8</sup>, où la « domination totale » était le but naturel des armées françaises, vis-à-vis duquel la destruction des villages et le massacre des populations arabes n'étaient que des « nécessités fâcheuses »<sup>9</sup>.

Edward Said et Michael Adas ont raison de souligner que la culture coloniale n'est pas une simple forme de propagande et que l'idéologie impérialiste doit être prise au sérieux : l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle était vraiment convaincue d'accomplir une mission civilisatrice en Asie et en Afrique<sup>10</sup>. Cette culture, stigmatisée et violemment rejetée à l'époque de la décolonisation, a ensuite été oubliée, sans avoir fait l'objet d'une ana-

lyse approfondie et demeure aujourd'hui largement refoulée<sup>11</sup>. L'intelligibilité du xx<sup>e</sup> siècle aurait cependant beaucoup à gagner de la fin de cet oubli : le lien qui rattache le national-socialisme à l'impérialisme classique ne serait plus, comme aujourd'hui, pratiquement invisible. Pour plusieurs analystes des années trente et quarante, en revanche, il était tout à fait évident. Affecté à Paris en qualité d'officier de la Wehrmacht, en 1942, Ernst Jünger lisait *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad. Les événements contemporains conféraient une actualité certaine à ce récit de la colonisation du Congo qui décrivait « le passage de l'optimisme civilisateur à la totale bestialité ». Le héros de cette nouvelle, notait Jünger dans son Journal, avait « bien entendu la musique d'ouverture de notre siècle »<sup>12</sup>. En 1942, Karl Korsch, philosophe marxiste allemand alors exilé aux Etats-Unis, esquisait une interprétation historique des violences de la guerre qui remettait en question la dynamique globale de l'Occident : « La nouveauté de la politique totalitaire – écrivait-il – réside dans le fait que les nazis ont étendu aux peuples “civilisés” d'Europe les méthodes réservées auparavant aux “autochtones” ou aux “sauvages” vivant en dehors de la soi-disant civilisation<sup>13</sup>. » Dans *Les origines du totalitarisme*, ouvrage publié en 1951 mais rassemblant plusieurs textes écrits pendant les années de guerre, Hannah Arendt désignait l'impérialisme européen comme une étape essentielle dans la genèse du nazisme. Les violences coloniales du xix<sup>e</sup> siècle lui semblaient une des prémisses des crimes perpétrés un siècle plus tard contre des Européens et notamment contre les juifs, victimes d'un génocide conçu comme un projet de purification raciale. Dans la deuxième partie du livre, intitulée précisément « L'impérialisme », elle décrivait la politique de domination coloniale du xix<sup>e</sup> siècle comme une première synthèse entre *massacre* et *administration*, dont les

camps nazis étaient à ses yeux la forme accomplie. Le racisme moderne (justifié au nom de la science) et la bureaucratie (la plus parfaite incarnation de la rationalité occidentale) sont nés séparément mais ont connu des évolutions parallèles. C'est en Afrique qu'ils se sont rencontrés : réalisée grâce à des armes modernes et planifiée par la bureaucratie militaire et civile, la conquête de ce continent avait révélé un potentiel de violence jusqu'alors inconnu. Arendt employait à ce propos une formule saisissante : « massacres administratifs », qui lui semblait préfigurer les camps d'extermination nazis : « Lorsque la foule européenne découvrit quelle “merveilleuse vertu” une peau blanche pouvait être en Afrique, lorsqu'en Inde le conquérant anglais devint un administrateur qui désormais ne croyait plus à la validité universelle de la loi mais était convaincu de sa propre aptitude à gouverner et à dominer [...], la scène sembla prête à accueillir toutes les horreurs possibles. Là, à la barbe de tous, se trouvaient nombre des éléments qui, une fois réunis, seraient capables de créer un gouvernement totalitaire sur la base du racisme. Des “massacres administratifs” étaient proposés par des bureaucrates aux Indes, tandis que les fonctionnaires en Afrique déclaraient qu’“aucune considération d'ordre éthique telle que les droits de l'homme ne sera autorisée à barrer la route” à la domination blanche<sup>14</sup>. »

La notion d'« espace vital » n'est pas une invention nazie. Elle n'est que la version allemande d'un lieu commun de la culture européenne à l'époque de l'impérialisme, au même titre que le malthusianisme en Grande-Bretagne : inspirant une politique de conquête, l'idée d'« espace vital » était invoquée pour justifier les visées pangermanistes ; les théories malthusiennes, elles, étaient régulièrement utilisées afin de légitimer la famine en Inde, acceptée par certains observateurs de l'époque comme « une thérapie salutaire contre la

surpopulation »<sup>15</sup>. Tant le concept d'« espace vital » que le « principe de population » postulaient une hiérarchie dans le droit d'exister qui devenait ainsi une prérogative des nations, voire des « races » dominantes. L'expression *Lebensraum* a été forgée en 1901, sous l'empire wilhelmien, par le géographe allemand Friedrich Ratzel, et appartenait au vocabulaire du nationalisme allemand bien avant la naissance du nazisme. Fusion du darwinisme social avec la géopolitique impérialiste, elle découlait d'une vision du monde extra-européen comme espace colonisable par les groupes biologiquement supérieurs. Pour Ratzel, l'« espace vital » était une nécessité pour rétablir un équilibre, en Allemagne, entre un développement industriel désormais irréversible et une agriculture menacée. Dans les colonies, les Allemands auraient rétabli un rapport harmonieux avec la nature et préservé leur vocation de peuple terrien<sup>16</sup>. Dans l'empire wilhelmien, l'idée de *Lebensraum* inspirait le courant pangermaniste et fondait l'exigence largement répandue d'une *Weltpolitik* octroyant à l'Allemagne une place internationale comparable à celle de la France et de la Grande-Bretagne. Que cela pût se traduire dans une politique d'expansionnisme colonial à l'Est, dans un monde peuplé d'*Untermenschen* slaves, c'était une évidence pour beaucoup de nationalistes allemands dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les notions de *Mittelafrika* et de *Mitteleuropa* commencèrent à être mises en parallèle comme deux aspects indissociables de la politique étrangère allemande. Les symptômes d'une telle vision du monde attribuant aux Allemands une « mission civilisatrice » à l'Est de l'Europe sont bien évidents chez Treitschke, comme chez le jeune Max Weber<sup>17</sup>.

La Ligue pangermaniste était le principal foyer de propagande de ce projet colonial. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs de ses représentants avaient élaboré des plans de germanisation du monde slave, impli-

quant tantôt la marginalisation tantôt l'expulsion des populations « non germaniques », projets parfois assortis – comme dans l'ouvrage du géographe Paul Langhans, *Ein Pangermanistisches Deutschland* (1905)<sup>18</sup> – de mesures juridiques d'inspiration raciste, voire eugéniste (interdiction des mariages mixtes, stérilisation forcée, etc.) annonçant les lois de Nuremberg de 1935. Pendant la Première Guerre mondiale, les conditions semblaient réunies pour un début d'application des programmes pangermanistes. Au moment du traité de Brest Litovsk, qui entérinait la modification des frontières orientales, le gouvernement allemand avait envisagé une politique de germanisation des territoires occupés accompagnée par le déplacement forcé d'une partie des populations slaves<sup>19</sup>. Sous la république de Weimar, après la défaite et les amputations territoriales infligées à l'Allemagne par le traité de Versailles, cette revendication sera reprise et radicalisée par le national-socialisme qui la reformulera en termes racistes, dans un programme impérialiste agressif.

Au début des années vingt, l'écrivain *völkisch* Hans Grimm avait eu un succès retentissant avec un roman intitulé *Volk ohne Raum* (*Un peuple sans espace*) qui popularisait l'idée d'« espace vital ». Grimm, qui adhérerait au NSDAP en 1930, y racontait l'histoire de Freibott, un Allemand parti en Afrique occidentale allemande, qui, après avoir participé à la répression d'une révolte indigène, avait refait sa vie loin des villes industrialisées, au contact d'une nature non contaminée, ersatz des forêts germaniques déjà entourées de cheminées d'usines et traversées d'autoroutes. Le corollaire implicite de ce paradis germanique en Afrique du Sud-ouest était, évidemment, la plus stricte ségrégation raciale. Le dernier gouverneur allemand en Afrique, Heinrich Schnee, dirigeait en 1920 un ambitieux *Deutsches Koloniallexikon* en trois volumes,

pour lequel il avait rédigé l'article *Verkafferung* (*Cafri-sation*), à savoir la « régression de l'Européen au niveau culturel du natif ». Afin d'empêcher cette dégénérescence par la vie dans la brousse au contact des populations de couleur, et surtout par les relations sexuelles avec les autochtones – ce qui ne manquerait pas de se traduire par une perte d'intelligence et une baisse de productivité –, Schnee préconisait un régime de ségrégation raciale<sup>20</sup>. Les lois nazies de Nuremberg étaient choquantes dans l'Europe des années trente dans la mesure où elles frappaient un groupe émancipé depuis un siècle, parfaitement intégré dans la société et dans la culture allemandes, mais elles avaient déjà été envisagées par l'ensemble des puissances coloniales comme des mesures normales et naturelles à l'égard du monde non européen. À côté de l'énorme bibliographie sur l'histoire de l'antisémitisme en Allemagne, sur les ancêtres idéologiques et sur les inspireurs théoriques de Hitler – de Richard Wagner à Arthur Moeller van den Bruck, de Wilhelm Marr à Houston Stewart Chamberlain –, bien minces sont les travaux qui essaient d'éclairer les crimes nazis *aussi* à la lumière de la culture et des pratiques coloniales, allemandes et plus généralement européennes. L'accent est mis sur les caractères spécifiques de l'antisémitisme nazi mais non sur son ancrage dans une théorie et une pratique d'extermination des « races inférieures » qui étaient le lot commun des impérialismes occidentaux.

### **L'« extinction des races »**

Dans la culture occidentale du XIX<sup>e</sup> siècle, colonialisme, mission civilisatrice, droit de conquête et pratiques d'extermination étaient souvent des synonymes. Une vaste littérature, tant scientifique que populaire, faite d'ouvrages savants, de revues anthropologiques, de

récits de voyage, de romans et de nouvelles adressés aux couches cultivées comme aux classes laborieuses, propageait le principe du droit occidental à la domination mondiale, à la colonisation de la planète et à la soumission, voire à la destruction des « peuples sauvages ». Là où la colonisation comportait l'éradication totale des natifs, comme aux États-Unis, ce principe était affirmé de façon très explicite : en 1850, en pleine ruée vers l'Ouest, l'anthropologue américain Robert Knox écrivait, dans *The Race of Man*, que « l'extermination » n'était qu'« une loi de l'Amérique anglo-saxonne »<sup>21</sup>. Une telle franchise n'était pas aussi fréquente chez les savants de l'Angleterre victorienne, qui préféraient aborder la question en termes d'« extinction des races inférieures ». Vers la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, cette idée s'intégra dans la culture européenne comme un fait établi que le darwinisme social se chargera de prouver sur le plan scientifique. Véritable *ethos* du capitalisme triomphant où se mêlaient, selon des proportions variables, Smith, Malthus, Darwin, Comte et Spencer, autrement dit « laissez faire », « principe de population », théorie de la sélection, déterminisme positiviste et évolutionnisme, cette doctrine méritait bien la définition qu'en donnera Lukács : « une défense pseudo-biologique des privilèges de classe »<sup>22</sup>. L'« extinction des races inférieures » fut l'une de ses grandes découvertes et un sujet privilégié de ses débats. En 1864, ce thème faisait l'objet d'une séance de l'Anthropological Society de Londres où l'impérialisme était théorisé sur de solides fondements scientifiques, toujours accompagnés d'une bonne dose de moralisme victorien. Le débat était ouvert par une communication du Dr. Richard Lee qui, en donnant l'exemple de la Nouvelle Zélande, constatait « la disparition rapide des tribus aborigènes face à l'avancée de la civilisation » pour en tirer la conclusion que c'était « le destin de l'Europe » que de « repeupler la

planète »<sup>23</sup>. Le taux élevé de mortalité des Maoris et des Polynésiens tenait certes *aussi*, précisait Lee, à des maladies introduites par les Européens, mais il s'agissait d'un phénomène dont les causes étaient plus profondes : « Nous devons le regarder – c'était sa conclusion – comme une illustration de l'humanité dans sa forme la plus rudimentaire, où certains groupes reculent et disparaissent devant d'autres éclairés par l'intelligence et dotés d'une supériorité intellectuelle. »<sup>24</sup> Thomas Bendyshe, théoricien de la sélection naturelle des races, citait dans son intervention un darwiniste social américain, le Pr. Waitz, selon lequel il ne fallait pas seulement « reconnaître le droit de l'Américain blanc à détruire le peau-rouge [*red man*, avec des minuscules, par opposition à *White American*], mais peut-être lui octroyer le mérite d'avoir agi comme un instrument de la Providence en mettant en œuvre et en défendant la loi de la destruction »<sup>25</sup>. Bendyshe ajoutait des remarques qui généralisaient l'expérience américaine : « Certains philanthropes morbides, qui ont créé des associations pour la préservation de ces races, attribuent leur extinction aux agressions par le feu et par l'épée qu'elles subissent à cause des colons, et aux maladies léthales qu'ils introduisent. Cela peut être vrai dans une certaine mesure, mais ne fait que confirmer les effets d'une loi plus puissante selon laquelle la race inférieure doit finalement être engloutie par la supérieure<sup>26</sup>. » Alfred Russel Wallace, fondateur avec Darwin de la théorie de la sélection naturelle, intervenait à son tour dans le débat. Il réaffirmait la loi de « la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie » dont la conséquence inévitable était « l'extinction de toutes les populations inférieures et mentalement sous-développées avec lesquelles les Européens entrent en contact »<sup>27</sup>. À ses yeux, cette loi expliquait la disparition des Indiens en Amérique du



Nord et au Brésil, des Tasmaniens, des Maoris ainsi que des autres populations indigènes d'Australie et de Nouvelle Zélande. Il procédait ensuite à une justification biologique de l'impérialisme : « La supériorité de l'Européen est manifeste ; en quelques siècles, il s'est élevé de l'état nomade, où le chiffre de population était presque stationnaire, à son état actuel de civilisation, avec une plus grande force moyenne, une plus grande longévité moyenne, et une capacité d'accroissement plus rapide ; et cela au moyen des mêmes facultés qui lui permettent de vaincre l'homme sauvage dans sa lutte pour l'existence et de se multiplier à ses dépens, tout comme les végétaux de l'Europe transplantés en Amérique du Nord et en Australie étouffent les plantes indigènes par la vigueur de leur organisation et par leurs facultés supérieures de reproduction »<sup>28</sup>. Quelques années plus tard, il devait développer ses thèses sur l'extinction des races inférieures dans un chapitre de *Natural Selection* (1870), où il préconisait même, dans un avenir encore lointain mais déjà prévisible, la conclusion du processus, lorsque « le monde ne sera plus habité que par une seule race assez homogène »<sup>29</sup>.

L'anthropologue britannique Benjamin Kidd écrivait, dans *Social Evolution*, l'un des plus diffusés parmi les précis de darwinisme social vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il était parfaitement inutile, pour l'homme blanc, de faire preuve de ses vertus philanthropiques et de son éthique chrétienne, car c'était malgré lui, grâce à une loi anthropologique et historique aussi fatale qu'impitoyable, qu'il causait la fin des peuples « sauvages » : « Là où une race supérieure entre en contact et en compétition avec une race inférieure, le résultat est toujours le même », qu'il soit atteint « par les méthodes rudes des guerres de conquête » ou avec celles, plus douces mais tout autant efficaces, « auxquelles nous a accoutumés la

science ». Cela rendait à ses yeux inutile l'élucidation des causes de « l'extinction » : la mitrailleuse ou les maladies<sup>30</sup>. Le discours des naturalistes britanniques avait, il va sans dire, son équivalent en France, où le darwinisme social exerça une influence considérable sur l'essor de l'anthropologie : « C'est à leur supériorité – écrivait Edmond Perrier en 1888 – que les races humaines doivent leur extension sur la terre ; de même que les animaux disparaissent devant l'homme, cet être privilégié, de même le sauvage s'éteint devant l'Européen avant que la civilisation ait pu s'en emparer. Quelque regrettable que soit ce fait au point de vue moral, la civilisation semble s'être étendue par le monde, bien plus en détruisant les barbares qu'en les asservissant à ses lois. »<sup>31</sup>

C'est la Tasmanie, la plus petite des îles australiennes, qui focalisait vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les fantasmes de la culture impérialiste. Un livre comme *The Last of the Tasmanians*, où James Bonwick, sorte de Bartolomé de Las Casas victorien, a répertorié les différentes versions de l'apologie du génocide colportée par la presse et la littérature coloniales de l'époque<sup>32</sup>, en est une preuve édifiante. Le déclin démographique provoqué chez les populations locales par l'arrivée des colons, avec leurs virus et infections inconnus (variole, rougeole, malaria, maladies vénériennes) qui eurent l'effet de propager des épidémies et de favoriser la stérilité, fut inévitablement interprété par les observateurs occidentaux comme une confirmation des théories sélectionnistes. Toute une littérature dans les principales langues occidentales se chargea de codifier par des catégories scientifiques la loi de l'« impact fatal » de la civilisation sur les « sauvages ». C'est bien une « loi démographique » que voulait prouver M. Marestang, en 1892, dans la *Revue scientifique* : « tout peuple inférieur mis en contact avec un peuple supérieur est fatalement condamné à périr »<sup>33</sup>.

En 1909, E. Caillot tirait le même bilan dans un ouvrage sur *Les Polynésiens orientaux au contact de la civilisation* : « Lorsqu'un peuple est resté si longtemps stationnaire, tout espoir de le voir marcher en avant doit être abandonné. Il est inévitablement rangé dans les nations inférieures et, comme elles, condamné à mourir ou à être absorbé par une race supérieure (...). C'est la loi implacable de la nature contre laquelle rien ne prévaut, ainsi que l'a maintes fois établi l'histoire : le plus fort mange le plus faible. La race polynésienne n'a pas su gravir les échelons de l'échelle du progrès, elle n'a pas apporté la moindre contribution aux efforts que fait l'humanité pour améliorer son sort : elle doit donc céder la place à d'autres qui valent mieux qu'elle et disparaître. À sa mort, la civilisation ne perdra rien<sup>34</sup>. »

Les écrits de Darwin ne sont pas exempts de ces fantasmes eurocentriques et il ne fait pas de doute qu'ils furent presque toujours perçus, dès la publication de son *Origins of the Species* (1859), comme la caution scientifique décisive des pratiques impérialistes<sup>35</sup>. Il est désormais banal d'affirmer que Darwin ne peut pas être considéré comme responsable du darwinisme social, sur la base d'un rapport de filiation revendiqué par ses représentants en termes souvent excessifs, voire abusifs. Postuler une séparation totale entre les deux serait cependant tout aussi faux. En dépit de son rejet des théories polygénistes de l'origine des espèces, la vision darwinienne du monde extra-européen était, pour reprendre les mots d'André Pichot, un mélange singulier, très victorien au fond, de « morale de catéchisme » et de « racisme colonialiste dépourvu de tout état d'âme<sup>36</sup> ». Darwin a toujours partagé la vision, dominante à son époque, des « races inférieures » comme « fossiles vivants », vestiges d'un passé destinés à disparaître avec le progrès de la civilisation. Dans son *Notebook E* nous pouvons lire, à la date de

décembre 1838, un passage qui n'aurait pas été déplacé dans *Mein Kampf*: « Lorsque deux races d'hommes se rencontrent, elles agissent exactement comme deux espèces animales: elles luttent, elles se dévorent les unes les autres (*they fight, eat each other*), se transmettent réciproquement des maladies, jusqu'à la lutte mortelle (*the most deadly struggle*), lorsque celle qui possède la meilleure organisation physique (*best fitted organization*) ou les meilleurs instincts (c'est à dire, chez l'homme, l'intelligence), parvient à remporter la victoire (*to gain the day*)<sup>37</sup>. » L'année suivante, dans son journal, il évoquait « un facteur mystérieux: partout où s'installe l'Européen, la mort semble persécuter l'aborigène »<sup>38</sup>. Il s'agit là d'un stéréotype occidental que Darwin n'avait pas inventé mais auquel il n'échappait pas et qui émaille les écrits qui précèdent l'élaboration de sa théorie de la sélection naturelle. Cette dernière, en revanche, lui permettra de transformer le « facteur mystérieux » auquel il faisait allusion en 1839 en une véritable loi scientifique. Dans *Descent of Man* (1871), il décrivait la mort des indigènes dans les colonies britanniques comme la conséquence inéluctable de leur impact avec la civilisation, ce en quoi il voyait une confirmation de sa théorie de la sélection naturelle. Bref, il n'hésitait pas à l'appliquer à un phénomène social, en procédant ainsi à une biologisation de l'histoire (et en apportant sa caution à la vulgate du darwinisme social). Darwin se penchait sur « la lutte entre les nations civilisées et les peuples barbares », comparant l'extinction des « races sauvages » à celle du cheval fossile, remplacé en Amérique du Sud par le cheval espagnol. Il poursuivait ainsi son argumentation : « Le Nouveau-Zélandais semble avoir conscience de ce parallélisme, car il compare son sort futur à celui du rat indigène qui a été presque entièrement exterminé par le rat européen<sup>39</sup>. » En citant dans une note le naturaliste Poepping, il évoquait « le

souffle de la civilisation » qui agissait comme « un poison pour les sauvages (*the breath of civilisation as poisonous to savages*) »<sup>40</sup>. Quelques années après la publication de *Descent of Man*, le darwiniste social autrichien Ludwig Gumpłowicz, pour lequel la politique n'était qu'une « science appliquée », abandonnait les métaphores du maître et indiquait en termes plus précis en quoi la civilisation se révélait « empoisonnée » pour les « sauvages ». Il rappelait que les Boers considéraient « les hommes de la jungle et les Hottentots » comme des « “êtres” (*Geschöpfe*) qu'il est permis d'exterminer comme du gibier (*die man wie das Wild des Waldes ausrotten darf*) »<sup>41</sup>.

Le darwinisme social, l'eugénisme et les théories de la sélection naturelle des races trouveront en Amérique un terrain particulièrement fertile au tournant du siècle, lorsqu'ils seront appelés à justifier le génocide des Indiens et l'essor des États-Unis comme grande puissance sur la scène internationale. En 1893, l'historien Frederick Jackson Turner prononçait sa célèbre conférence sur la signification de la frontière dans l'histoire américaine. Source de deux valeurs constitutives de la nation, la démocratie et l'individualisme, la frontière était décrite par Turner comme une métaphore du progrès, « le point de rencontre entre le monde sauvage et la civilisation »<sup>42</sup>. *Limes* du progrès, elle effaçait lors de son avancée les populations indigènes arriérées. Le « sauvage » (*wild man*), écrivait Turner, devait « cesser d'exister »<sup>43</sup>. La montée des États-Unis au rang de grande puissance était interprétée par l'eugéniste J.K. Hosmer comme la confirmation de la mission civilisatrice de la culture anglo-saxonne : « Les institutions anglaises, la langue anglaise, la pensée anglaise doivent devenir les traits principaux de la vie politique, sociale et intellectuelle de l'humanité »<sup>44</sup>. Son collègue Josiah Strong annonçait une ère nouvelle, celle de « la compétition finale

entre les races » dont l'hégémonie américaine était la conséquence naturelle<sup>45</sup>. Un des partisans les plus enthousiastes et convaincus du darwinisme social et de la suprématie blanche était le président des États-Unis Theodore Roosevelt qui, dans *The Winning of the West*, considérait les Anglo-Saxons comme une branche de la race nordique, interprétait la conquête de l'Ouest américain comme un prolongement de l'expansion des tribus germaniques et la célébrait comme « l'achèvement de cette puissante histoire du développement racial »<sup>46</sup>. Dans le sillage de Francis Galton, l'auteur d'*Hereditary Genius*, Madison Grant s'acheminait vers le dépassement du darwinisme social et l'adoption d'un déterminisme biologique où la « sélection naturelle » devait être remplacée par la « sélection artificielle » des races. Selon Grant, la destruction des Indiens indiquait la voie à suivre, en montrant qu'une politique efficace d'élimination des faibles, des inaptes à la civilisation et des « dégénérés » permettrait à terme de « se débarrasser des indésirables qui remplissent nos prisons, nos hôpitaux et nos asiles psychiatriques »<sup>47</sup>.

Mais c'est l'Afrique qui, dans l'imaginaire occidental du XIX<sup>e</sup> siècle, devint un écran privilégié pour la projection des fantasmes coloniaux. Continent conquis mais toujours étranger et inconnu, au plus haut point exotique, dont l'exploration était vécue et popularisée comme une descente vers « la nuit des premiers âges », l'Afrique attirait le regard des écrivains, des savants, des missionnaires, des aventuriers. Miroir idéal d'un monde « inventé » par l'Occident, ce continent, à la différence de l'Inde qui polarisait l'attention d'une culture européenne obsédée par le mythe aryen, était tout naturellement perçu comme le refuge d'une humanité primitive et sauvage. On connaît la place attribuée aux Africains dans la typologie raciale établie par le fondateur de la Société d'Anthropologie de Paris, Paul

Broca<sup>48</sup>. Il n'est pas inutile de rappeler la vision qu'en restituait dans ses livres l'anthropologue britannique William Winwood Reade, explorateur et grand voyageur, connu aujourd'hui pour sa longue correspondance avec Darwin, auquel il avait fourni de nombreux matériaux en vue de la rédaction de *Descent of Man*. En 1863, Reade publiait *Savage Africa*, un long récit de voyage débordant d'informations géographiques et ethnologiques, de descriptions des forêts tropicales et des grands lacs, ainsi que d'observations attentives sur les mœurs locales, qui se terminait par un chapitre consacré à la « rédemption » de ce continent. Après avoir constaté que, face à des populations dépourvues de langue écrite et de toute culture, l'esclavage était « une nécessité »<sup>49</sup>, Reade préfigurait l'avenir du continent, au bout d'une longue époque de colonisation britannique et française<sup>50</sup>. Sous la domination des puissances coloniales, les Africains auraient transformé leur continent en une sorte de jardin, en bâtissant des villes au milieu des forêts et en irriguant les déserts. Après avoir accompli leur tâche, en inoculant cet « *elixir vitae* dans les veines de leur mère » et en lui restituant sa « beauté immortelle », les Africains auraient pu quitter la scène de l'histoire. « Il est possible – concluait Reade – que dans l'accomplissement de cette tâche ils soient exterminés. Nous devons apprendre à regarder ce résultat avec sang froid (*with composure*). Il illustre la loi bienfaisante de la nature, selon laquelle le faible doit être dévoré par le fort<sup>51</sup>. » Reade décrivait cette extermination avec une retenue et une sobriété toutes britanniques qui prenaient même, dans les pages conclusives, des tons bucoliques et attendris. Il terminait son ouvrage par une image d'Épinal qui mérite d'être évoquée : des jeunes filles au bord du Niger devenu un fleuve aussi romantique que le Rhin et qui lisaient, les larmes aux yeux, un récit intitulé *The Last of the Negroes*.

Ce vaste débat sur l'« extinction des races inférieures », qualifiées tantôt de « déclinantes », tantôt de « mourantes » (*sterbenden*, *dying*), inéluctablement condamnées à laisser la place à la civilisation occidentale, traverse toute la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle. Analysé rétrospectivement, il apparaît bien davantage qu'un arsenal extraordinairement riche de stéréotypes raciaux – déclinés dans le langage de la science, de la morale et de la philosophie de l'histoire – appartenant à la culture de l'Europe impérialiste et colonialiste : il illustre les tentatives de rationalisation et de légitimation idéologique d'une gigantesque entreprise de conquête et de génocide<sup>52</sup>. Loin d'être relégués au sein des sociétés savantes, ces concepts imprégnaient profondément le langage politique de l'époque. En 1898, le Premier ministre britannique lord Salisbury divisait le monde en deux catégories, « les nations vivantes et les nations mourantes<sup>53</sup> », tandis que deux ans plus tard, dans un discours enflammé, l'empereur Guillaume II incitait les soldats allemands, envoyés en Chine pour réprimer la révolte des Boxers, à les exterminer avec la même violence dont avaient fait preuve les Huns sous le commandement d'Attila<sup>54</sup>. Cette prose, inimaginable envers une nation européenne, correspondait à des pratiques communes à toutes les puissances coloniales.

## **Les guerres et les crimes coloniaux**

Bien entendu, les guerres coloniales – ces *small wars*, selon le jargon militaire de l'époque – déployaient des ressources humaines et matérielles incomparablement inférieures à celle de la Grande Guerre. Elles étaient loin de bouleverser l'ensemble des structures et des rapports sociaux des pays européens et leurs victimes – tout au moins celles directement causées par les conflits armés – restaient bien au-dessous des



millions de morts du carnage de 14-18. C'est leur conception qui colportait déjà le principe de la guerre totale. Il ne s'agissait pas de conflits prévus par le droit international, opposant des États ennemis et débouchant sur des traités de paix : il s'agissait de guerres de pillage et de destruction qui n'étaient pas déclarées et qui se concluaient par la soumission totale des pays conquis. Les ennemis n'étaient ni des gouvernements ni de véritables armées mais les populations elles-mêmes, d'où l'absence de toute distinction entre civils et combattants<sup>55</sup>. C'est pourquoi le général Bugeaud aimait dire à ses officiers que, pour faire la guerre en Algérie, ils devaient tout d'abord oublier la plupart des notions apprises dans les écoles militaires françaises et prendre conscience du fait que leur combat n'était pas mené « contre une armée ennemie, mais contre un peuple ennemi »<sup>56</sup>. C'est en Afrique que les États européens firent pour la première fois un usage massif des mitrailleuses et des armes automatiques dont la puissance de feu avait été révélée lors de la guerre civile américaine. Cette supériorité militaire fut décisive pour la colonisation de l'Afrique et, lors de quelques batailles cruciales, permit à la British South Africa Company de garder la Rhodésie, au général Lugard de rester en Ouganda et aux Allemands de conserver le Tanganika. Les manuels d'histoire militaire évoquaient souvent la bataille d'Omdurman où, en 1898, une unité britannique de quelques centaines de soldats, commandée par lord Kitchner et dotée de mitrailleuses modernes, l'emporta sur plusieurs milliers de guerriers soudanais, en tuant 11 000<sup>57</sup> (« Nous allons les faucher comme blé mûr », avait annoncé à la veille de cette tuerie le jeune Winston Churchill<sup>58</sup>). Mais, au-delà de la supériorité des armes, qui ne devint écrasante que dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque l'onde longue de la révolution industrielle transforma qua-

litativement les techniques militaires, le secret des conquêtes coloniales résidait dans l'organisation rationnelle des unités coloniales, dotées d'une infrastructure administrative efficace, constamment ravitaillées, régulièrement remplacées par des troupes fraîches et capables de maintenir des liens permanents avec la métropole<sup>59</sup>.

Les conséquences catastrophiques du colonialisme seront perceptibles à long terme, non pas dans les champs de bataille, où les pertes furent somme toute limitées, mais sur l'ensemble des territoires conquis, à cause d'un déclin démographique qui, dans plusieurs cas, ne peut être qualifié autrement que sous l'appellation de génocide. La population de l'actuel Sri Lanka comptait avant la colonisation entre 4 et 10 millions d'âmes ; en 1920 elle était réduite à environ un million. Entre 1830 et 1870, la population algérienne connut une baisse de 15 à 20 %, passant de 3 à 2,3 millions (Victor Hugo avait donné une définition fort imagée de cette guerre coloniale française – « Zaatcha, Tlemcen, Mascara : l'Armée en Afrique devient tigre<sup>60</sup> » – que le général Lapasset avait résumé, quant à lui, en une formule plus simple mais non moins éloquente : « vol et spoliation<sup>61</sup> »). Au Congo, où l'exploitation sauvage mise en œuvre dans les mines de cuivre du roi Léopold II s'apparentait à une véritable forme d'extermination par le travail<sup>62</sup>, la population diminua de moitié entre 1880 et 1920, passant de vingt à dix millions. En Côte d'Ivoire, la population baissa en dix ans, entre 1900 et 1910, de 1,5 millions à 160 000. Au Soudan, la chute démographique était de 75 % : de 8-9 millions d'habitants en 1882, année du début de la colonisation anglaise, à 2-3 millions en 1903. A Tahiti et en Nouvelle Calédonie, le déclin démographique fut de 90 % <sup>63</sup>. Selon les estimations les plus fiables, le nombre de victimes des conquêtes européennes en Asie et en Afrique au

cours de la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle tourne autour de 50-60 millions, dont la moitié environ due à la famine en Inde<sup>64</sup>.

Les guerres coloniales menées par les Allemands en Afrique du Sud-ouest, au début du siècle, présentaient toutes les caractéristiques d'une campagne d'extermination qui préfigurait, à une toute petite échelle, celle que Hitler mènera en URSS en 1941<sup>65</sup>. En 1904, la répression de la révolte des Hereros, dans l'actuelle Namibie, prit les contours d'un véritable génocide que le général von Trotha, son principal responsable, avait dirigé et revendiqué dans un célèbre « ordre d'anéantissement » (*Vernichtungsbefehl*)<sup>66</sup>. Les autorités allemandes décidèrent de ne pas faire de prisonniers parmi les combattants et de ne pas prendre en charge les femmes et les enfants, qui furent déportés et abandonnés dans le désert. La population des Hereros, qui comptait environ 80 000 membres en 1904, était réduite à moins de 20 000 une année plus tard. La révolte des Hottentots fut matée par des méthodes analogues, ce qui entraîna une diminution de moitié de la population (de 20 000 à 10 000)<sup>67</sup>. Au cours des années suivantes, le général von Trotha devait réaffirmer dans plusieurs articles que l'extermination des Hereros avait été une « guerre raciale » (*Rassenkampf*) menée contre des « peuples déclinants » (*untergehender Völker*), voire « mourants » (*sterbenden*). Dans ce combat, expliquait-il, la loi darwinienne de « la survie du plus fort » se révélait être un critère d'orientation plus pertinent que le droit international<sup>68</sup>. Lors des débats qui se déroulèrent au Reichstag à l'époque, les nationalistes avaient bruyamment approuvé l'anéantissement des « sauvages » et des « bêtes » révoltés en Afrique contre la domination coloniale, tandis que les socialistes – toujours soucieux d'éviter les mariages mixtes dans les colonies – avaient stigmatisé de telles

violences qui abaissaient l'armée impériale allemande à un niveau de « bestialité » digne de ses victimes. Ces débats prouvent que des notions telles que « guerre raciale », « extermination » et « sous-humanité » étaient courantes en Allemagne sous l'Empire wilhelmien, en conséquence de la politique coloniale<sup>69</sup>. Le nazisme se chargera d'entretenir la mémoire de ce passé tant par ses stratégies éditoriales que par le cinéma. En 1941, peu avant le déclenchement de la guerre contre l'URSS, sortaient dans les salles allemandes deux films coloniaux destinés au grand public, *Carl Peters* et *Ohm Krüger*, dont l'importance était soulignée, lors de la première à l'UFA-Palast de Berlin, par la présence du ministre de la Propagande, Joseph Goebbels<sup>70</sup>.

Dernière entreprise de conquête coloniale, la guerre d'Éthiopie menée par le fascisme italien en 1935 jette un pont entre l'impérialisme européen du XIX<sup>e</sup> siècle et la guerre nazie pour le *Lebensraum* allemand. Justifiée par les arguments classiques du racisme colonialiste – « l'Afrique ne pourra jamais appartenir aux Africains » – et par un discours démographique de souche social-darwiniste – « seuls les peuples féconds, ceux qui ont l'orgueil et la volonté de propager leur race sur cette planète, ont droit à posséder un empire »<sup>71</sup> –, cette guerre fut menée avec des moyens de destruction modernes, notamment l'usage massif des armes chimiques. En juin 1936, Mussolini avait donné ordre à Rodolfo Graziani, qui dirigeait les opérations militaires en Éthiopie, de « mener une politique systématique de terreur et d'extermination contre les rebelles et contre les populations complices<sup>72</sup> ». Entre 1935 et 1939, la résistance éthiopienne fut brisée par une guerre qui combinait les armes conventionnelles et les armes chimiques et qui provoqua la mort de 250 000 « indigènes ». Le but

du fascisme était, à long terme, d'orienter vers les colonies africaines l'émigration italienne. Alessandro Lessona, le ministre des Colonies, rêvait d'une « Éthiopie sans Éthiopiens », peuplée par des Italiens et gérée en conditions d'*apartheid*, sur la base d'une véritable ségrégation de la population autochtone<sup>73</sup>. Si la dimension antisémite des lois raciales promulguées par le régime en 1938 fut la plus visible et la plus lourde de conséquences au sein de la société italienne, elles trouvaient leur origine dans l'exigence de « séparer » les Italiens des « indigènes » dans les colonies africaines<sup>74</sup>. Plusieurs historiens ont qualifié de génocidaire cette guerre coloniale du fascisme<sup>75</sup> ; les photos qui montrent les soldats italiens arborant les têtes coupées des résistants éthiopiens peuvent se comparer, en termes de cruauté, à celles, aujourd'hui plus connues, qui témoignent des forfaits de la Wehrmacht en Pologne et en Union soviétique.

### **Le nazisme et l'« espace vital »**

La guerre nazie contre l'URSS illustre les liens qui rattachent dans l'histoire allemande la *Weltanschauung* hitlérienne au colonialisme européen du XIX<sup>e</sup> siècle. Le *Blitzkrieg* allemand de 1941 condensait l'ensemble des buts nazis, dans lesquels la volonté d'éliminer l'URSS et le communisme était indissociable de la conquête du *Lebensraum*, l'« espace vital » pour l'Allemagne à l'Est de l'Europe. Le projet nazi (*Generalplan Ost*), élaboré avec le concours de plusieurs centres de recherche rassemblant de nombreux géographes, économistes, démographes et spécialistes des « sciences raciales »<sup>76</sup>, prévoyait la colonisation allemande des territoires compris entre Léninegrad et la Crimée. En dépit de quelques variantes introduites entre le début du *Blitzkrieg* contre l'URSS et l'échec global de l'offensive de la

Wehrmacht en 1943, ses lignes générales étaient bien définies. Dans un premier temps, il fallait procéder à l'évacuation – par déplacement ou élimination – d'environ 30 à 40 millions de Slaves « non agréés sur le plan racial » (*rassisch unerwünscht*), puis à l'installation progressive, étalée sur une trentaine d'années, d'une dizaine de millions d'Allemands ou de populations de souche germanique (*Volksdeutsche, Deutschstämmige*), destinés à coloniser les territoires conquis et à régner sur les Slaves réduits en esclavage (*Heloten*). L'extermination des « races » jugées nuisibles, comme les juifs et les Tziganes, faisait partie de ce projet global et devait être achevée au cours du conflit<sup>77</sup>. En novembre 1941, au cours de l'offensive allemande contre l'URSS, Göring prévoyait, lors de ses conversations avec le ministre italien des Affaires étrangères Galeazzo Ciano, que la famine toucherait entre 20 et 30 millions de Soviétiques au cours de l'année suivante<sup>78</sup>. L'avancée de la Wehrmacht impliquait le pillage systématique des territoires occupés. Considérés comme les détenteurs du pouvoir en URSS et comme le cerveau du mouvement communiste international, les juifs étaient une cible essentielle de la guerre nazie. C'est bien dans ce syncrétisme de conquête et d'extermination (politique et raciale) que gît le secret de la violence et de la brutalité extrêmes de cette guerre<sup>79</sup>.

Sur le plan juridique, l'expansionnisme à l'Est et la guerre de conquête furent justifiés par Carl Schmitt dans un essai de 1941 consacré au concept de *Grossraum*, sur lequel nous reviendrons plus loin. Schmitt reconnaissait que la guerre en cours remettait en cause les principes du droit international, mais il ajoutait qu'elle s'inscrivait aussi dans une tendance expansionniste que les grandes puissances avaient pu réaliser en dehors de l'Europe et qui en constituait le socle. Le droit européen dont les lignes générales ont été fixées

à partir du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, avait vocation à établir un ordre géopolitique continental qui avait un postulat sous-jacent : l'expansion coloniale dans le monde extra-européen. « L'espace non-européen – écrivait Schmitt – était sans maîtres (*herrenlos*), non civilisé ou mi-civilisé, territoire de colonisation, objet de conquête par les puissances européennes qui devinrent ainsi des empires, grâce à leurs colonies d'outre-mer. *Les colonies ont été jusqu'à présent l'élément spatial fondateur (raumhafte Grundtatsache) du droit européen*<sup>80</sup> » Du Portugal à l'Espagne, de la Grande-Bretagne à la France et aux Pays-Bas, tous avaient pu bâtir leur empire, à l'exception de la Prusse dont l'expansion territoriale ne pouvait se faire par conséquent « qu'aux frais de ses voisins, appartenant sur le plan juridique à la communauté européenne<sup>81</sup> ». L'impérialisme allemand brisait l'équilibre continental et s'attaquait à ses lois, disait en substance Schmitt, mais son action s'inscrivait dans une lignée bien occidentale. En d'autres termes, les Allemands ne faisaient qu'appliquer en Pologne, en Ukraine, dans les pays baltes et en Russie les mêmes principes et les mêmes méthodes que la France et le Royaume-Uni avaient déjà adoptés en Afrique et en Asie.

Lors de ses conversations avec Martin Bormann dans les années 1941-1942, Hitler comparait souvent la guerre allemande sur le front oriental aux guerres coloniales. Le monde slave devait être soumis et colonisé jusqu'à se transformer en une sorte d'« Inde germanique » ; sa population – les « indigènes » – devait être matée par des méthodes de destruction comparables à celles qui avaient été mises en œuvre par les Anglais dans leur empire et par les États-Unis contre les tribus indiennes. La soumission esclavagiste des peuples slaves, l'extermination des Tziganes et surtout des juifs étaient conçues comme différents aspects d'un processus dont les conquêtes coloniales euro-

péennes en Afrique et en Asie, comme les guerres indiennes dans l'Ouest américain, constituaient le modèle. Elles traçaient une lignée historique dans laquelle la politique nazie, expression d'un impérialisme tardif, trouvait sa justification et sa place naturelle. À l'instar d'autres idéologues nazis comme Alfred Rosenberg, Hitler ne cachait pas son admiration pour la Grande-Bretagne et même pour Churchill (avant sa « corruption » par le judaïsme anglo-américain), dont il louait l'« orgueil » dû au sentiment de supériorité raciale et à la conscience de la « mission impériale » de la Grande-Bretagne<sup>82</sup>. Grâce à Houston Stewart Chamberlain, raciste wagnérien d'origine anglaise, il avait appris à distinguer la vieille Grande-Bretagne aristocratique et coloniale, celle de Burke et Gladstone, du royaume moderne, marchand et matérialiste, incarnation de la *Zivilisation* et spirituellement opposé à l'Allemagne<sup>83</sup>. Hitler ne désespérait pas, pendant la première phase de la guerre, de parvenir à un accord avec les Britanniques sur la base d'un partage « équitable » : le respect de leur hégémonie maritime contre la reconnaissance de la domination allemande sur l'Europe continentale.

« Ce que l'Inde fut pour l'Angleterre – affirmait Hitler en août 1941, au début de l'offensive contre l'URSS –, les territoires de l'Est le seront pour nous. »<sup>84</sup> Et encore en septembre : « Si les Anglais devaient être chassés, l'Inde dépérirait. Notre rôle à l'Est sera analogue à celui des Anglais aux Indes<sup>85</sup>. » Cette comparaison revenait constamment dans ses conversations au cours de ces années cruciales, où l'impérialisme britannique était érigé en modèle : « Il doit nous être possible de dominer cette région de l'Est avec 250 000 hommes encadrés par de bons administrateurs. Prenons exemple sur les Anglais qui, avec en tout 250 000 hommes, dont 50 000 soldats, gouvernent 400 millions d'Indiens. Cet espace de l'Est doit pour toujours



être dominé par des Allemands<sup>86</sup>. » Vers la mi-octobre 1941, lorsque les armées allemandes arrivent aux portes de Léninegrad, Hitler s'abandonne à des préfigurations de l'avenir de l'Europe orientale conquise par l'Allemagne, qui ne manquent pas d'évoquer les fantasmes africains d'un Winwood Reade : «...dans vingt ans, l'Ukraine groupera déjà vingt millions d'habitants, autres que les autochtones. Dans trois cents ans, ce pays sera l'un des plus beaux jardins du monde<sup>87</sup>. » L'accomplissement de cette « mission civilisatrice » impliquait inévitablement l'extinction des « indigènes », selon un processus similaire à la conquête du Far West américain : « Les indigènes, il faudra que nous les passions au crible. (...) Il n'y a qu'un devoir : germaniser ce pays par l'immigration des Allemands, y considérer les indigènes comme des Peaux-rouges<sup>88</sup>. » En 1942, il comparait la répression de la résistance dans les territoires occupés à « la guerre qu'on livrait aux Indiens en Amérique du Nord<sup>89</sup> ». Les « indigènes » ne devaient pas être germanisés mais seulement réduits en esclavage. En étendant sa comparaison des Slaves du *Lebensraum* aux Indiens des colonies anglaises et aux populations du Mexique avant la conquête de Cortès, Hitler les assimilait à des non Européens. Il excluait leur « éducation », car cela se ferait « au détriment des blancs »<sup>90</sup>. L'assimilation des Slaves aux « sauvages » de l'imaginaire colonial revenait dans d'autres conversations où il était question des méthodes à adopter pour la colonisation de l'Est. Hitler proposait de leur apprendre « un langage par gestes », de bannir la littérature et d'interdire l'instruction ; la radio aurait suffi à procurer à la collectivité de quoi se distraire : « de la musique à gogo »<sup>91</sup>. La colonisation du monde slave impliquait évidemment l'élimination des élites politiques, militaires, administratives et intellectuelles de plusieurs pays occupés.

Le caractère colonial de cette guerre était inculqué aux soldats allemands. Dans son ouvrage sur la *Guerre civile européenne*, Ernst Nolte cite le témoignage d'Erich Koch, le redoutable commissaire du Reich pour l'Ukraine, qui affirmait avoir mené une guerre coloniale, « comme chez les nègres »<sup>92</sup>. La presse militaire allemande martelait les finalités que la vision du monde nazie attribuait à la guerre contre l'URSS. Omer Bartov, l'un des principaux historiens de la Wehrmacht, a analysé l'endoctrinement de cette armée, dont les éléments centraux, derrière l'anéantissement des juifs et du bolchevisme, étaient la lutte pour le *Lebensraum* et la défense de l'Occident. Peu avant le déclenchement de l'« opération Barbe-rousse », le général Hoepner écrivait que « la guerre contre la Russie est un élément essentiel de la lutte pour l'existence du peuple allemand. C'est la vieille lutte des Germains contre les Slaves, la défense de la culture européenne contre l'invasion moscovito-asiatique, la résistance contre le bolchevisme juif »<sup>93</sup>. La propagande destinée aux soldats de la Wehrmacht sur le front oriental brossait un portrait effrayant des commissaires politiques de l'Armée rouge, présentés comme des « écorcheurs d'êtres humains ». « La figure de ces commissaires – poursuivait la feuille nazie – témoigne de la révolte des *Untermenschen* contre le sang noble »<sup>94</sup>. » Au cours de la dernière année de guerre, lorsque le régime n'essayait plus comme en 1941 de souder l'armée autour de la perspective d'une victoire mais par l'appel à la défense de l'Occident menacé, une directive diffusée parmi les officiers nationaux-socialistes rappelait ainsi les buts de la guerre : « 1. L'Asie n'a jamais vaincu l'Europe. Nous briserons cette fois encore le raz-de-marée asiatique. 2. La domination des sous-hommes asiatiques sur l'Occident n'est pas naturelle et contredit le sens de l'histoire. 3. Derrière le flot des masses rouges se pro-

file le rictus du juif. Sa soif de domination sera brisée, comme sa puissance l'a été en Allemagne<sup>95</sup>. » Un ultime écho de cette propagande est encore perceptible dans l'historiographie contemporaine, par exemple dans les travaux d'Andreas Hillgruber qui a présenté le combat de la Wehrmacht (dont il fut soldat), au cours de la dernière année de guerre, comme un effort désespéré et tragique pour défendre les populations de l'est de l'Allemagne contre le déferlement de la barbarie slave, « contre la vengeance, les viols collectifs, les assassinats arbitraires et les innombrables déportations » de l'Armée rouge<sup>96</sup>. Lors du *Historikerstreit*, Jürgen Habermas fut le critique intransigeant de cette orientation apologétique qui, sur la base d'une empathie sélective avec les Allemands de l'Est (et non avec les victimes du nazisme), amenait l'historien nationaliste à adhérer aux arguments de la propagande nazie<sup>97</sup>.

Les dispositifs de déportation, les mesures de déshumanisation et les projets d'extermination raciale mis en œuvre par l'Allemagne de Hitler recouvrent des idées anciennes, bien ancrées dans l'histoire de l'impérialisme occidental. Le fait que le national-socialisme ait été le premier à envisager une politique d'extermination au cœur de l'Europe, à l'encontre de nations du vieux monde et notamment d'un peuple à l'origine de la civilisation occidentale, n'efface pas cette filiation. C'est dans les guerres coloniales et non dans la Russie bolchevique qu'il faudrait chercher le « précédent logique et factuel » des crimes nazis<sup>98</sup>. Ce rapport de filiation, trop souvent occulté, nécessite cependant quelques précisions. L'expansionnisme nazi franchissait un nouveau seuil en modifiant la hiérarchie des codes de l'impérialisme classique. Ce dernier occupait des territoires pour les piller, pour s'emparer de leurs matières premières, pour conquérir de nou-

veaux marchés, pour « étendre la civilisation » et, dans ce but, il devait postuler la supériorité raciale des Européens sur les colonisés et si nécessaire les soumettre à une politique d'extermination. Le nazisme s'inscrivait dans cette logique mais le but central et prioritaire de son expansionnisme était l'élargissement, sur des bases biologiques et raciales, de la domination allemande. Il ne s'agissait pas seulement de conquérir des territoires, il s'agissait surtout de les germaniser. Pour le nazisme, l'eugénisme et le racisme furent bien plus que la justification et la couverture idéologique de sa politique expansionniste, ils en furent le moteur<sup>99</sup>. Il faut donc préciser l'analogie historique qui risquerait – si elle était réduite à une transposition mécanique de l'impérialisme du XIX<sup>e</sup> siècle sur l'expansionnisme nazi – de gommer certaines spécificités essentielles de la vision du monde hitlérienne sur lesquelles nous reviendrons. Une solution coloniale de la « question juive » fut envisagée par le régime nazi en 1940, au moment de la défaite de la France, avec le projet d'une déportation massive des juifs à Madagascar, parallèlement à l'installation des groupes *volksdeutsch* dans les territoires occupés d'Europe orientale. Ce projet fut abandonné un an plus tard, quand la perspective de l'extermination fut inscrite dans l'offensive contre l'URSS.

À la différence du regard impérialiste sur le colonisé, le nazisme ne voyait pas les juifs comme un peuple arriéré, sauvage, primitif ou incapable de survivre à la marche du progrès. Il ne les considérait pas comme une survivance archaïque sur la voie de la civilisation mais comme son *ennemi*. Dans un discours célèbre – *Kommunismus ohne Maske* – prononcé en septembre 1935, peu avant la promulgation des lois de Nuremberg, Joseph Goebbels présentait les juifs comme les guides d'une « internationale de sous-hommes » dressée contre la « civilisation » (*Kultur*)<sup>100</sup>.

En juillet 1941, au début de la guerre contre l'URSS, le ministre de la Propagande réaffirmait dans un article sa vision de la mission allemande : les soldats du III<sup>e</sup> Reich étaient pour lui les « sauveurs » (*Erretter*) de la civilisation européenne menacée par un « monde politique souterrain » (*politische Unterwelt*) dirigé par les juifs<sup>101</sup>. En 1942, les SS diffusaient à quatre millions d'exemplaires une brochure intitulée *Der Untermensch* où les juifs apparaissaient comme le cerveau d'un État de sous-hommes<sup>102</sup>. Leur élimination n'avait pas un caractère instrumental (la conquête) mais prenait la dimension grandiose – Goebbels aimait la définir comme une « action de portée historique mondiale (*welthistorische Tat*)<sup>103</sup> » – d'un combat *régénérateur*. Irréductible à une simple mesure de prophylaxie raciale ou sociale, encore moins à un processus d'« extinction naturelle », la destruction des juifs était conçue et organisée comme une croisade, comme une guerre libératrice<sup>104</sup>. L'Europe orientale représentait certes l'« espace vital » à coloniser, mais cette conquête impliquait l'anéantissement de l'URSS et du bolchevisme, un État et une idéologie que les nazis considéraient comme le produit d'une alliance entre l'« intelligentsia juive » et la « sous-humanité » slave<sup>105</sup>. L'Armée rouge incarnait cette alliance menaçante. Pour l'écraser il fallait bien d'autres moyens que ceux déployés lors des expéditions coloniales du XIX<sup>e</sup> siècle : il fallait une « guerre totale » au cœur de l'Europe. Le judéocide fut conçu et réalisé pendant cette guerre totale, une guerre de conquête, « raciale » et coloniale à la fois, qui fut radicalisée à l'extrême.

### **III. Détruire : la guerre totale**

#### **L'armée fordiste**

Première véritable « guerre totale » de l'âge démocratique et de la société de masse, dans laquelle trouvèrent la mort treize millions d'hommes, la Grande Guerre fut l'acte fondateur du xx<sup>e</sup> siècle. Acclamée dans la plupart des capitales européennes, en août 1914, comme l'occasion d'affirmer les valeurs de l'*ethos* nationaliste – virilité, force, courage, héroïsme, union sacrée – dans le feu purificateur du combat, elle allait noyer le vieux monde dans la violence. L'ivresse patriotique laissait la place à la découverte des horreurs modernes de la mort anonyme de masse, du massacre industrialisé, des villes bombardées, des paysages ravagés. Les « champs d'honneur » prenaient un visage inédit, celui de tranchées étendues sur des centaines de kilomètres, où les soldats croussaient pendant des mois dans la boue, entourés de barbelés, parfois de cadavres et de rats.

Loin de l'image mythique du héros, les soldats se prolétariaient, se transformaient en ouvriers au service d'une machine de guerre. Privé de l'aura du guerrier antique, le soldat était soumis à une discipline militaire parfaitement comparable à celle de la production industrielle. À l'« ouvrier-masse » de l'usine fordiste correspondait maintenant le « soldat-masse » de l'armée moderne<sup>1</sup>. La hiérarchie, l'obéis-

sance, l'exécution des ordres, la segmentation des tâches rendaient le soldat incapable de comprendre, sinon de maîtriser, la stratégie globale dans laquelle s'inscrivaient ses actes. Il faisait la guerre comme l'ouvrier produit à la chaîne, dans un contexte où le combat avait perdu toute dimension épique pour se transformer en tuerie de masse planifiée. L'armée se muait à son tour en une entreprise rationnelle, hiérarchisée, bureaucratisée, mécanisée, avec une coordination de ses différents secteurs et une répartition fonctionnelle des tâches. Marx, nous l'avons vu plus haut, avait comparé les ouvriers industriels du XIX<sup>e</sup> siècle à des soldats ; pendant la Première Guerre mondiale, le modèle était renversé : c'était l'armée qui adoptait les principes de l'usine rationalisée. Les soldats affectés aux mitrailleuses n'étaient pas des tireurs d'élite mais des automates qui, comme les ouvriers à la chaîne, alimentaient leurs armes en munitions. « La mitrailleuse – écrit l'historien militaire John Keegan –, avait mécanisé, industrialisé le fait d'infliger la mort<sup>2</sup>. » Dans leurs témoignages, les anciens combattants ont décrit la guerre comme « un processus industriel sans fin »<sup>3</sup>.

La Grande Guerre fut un moment essentiel dans la diffusion du taylorisme en Europe<sup>4</sup>. Les responsables économiques l'adoptaient tant en Allemagne (Walter Rathenau) qu'en France (Albert Thomas). La mobilisation des jeunes au front nécessitait le recrutement d'une nouvelle force de travail non qualifiée – les femmes et les adolescents dans les fabriques de munitions – et donc parfaitement adaptée au modèle du *scientific management* tayloriste. Dans l'armée, les ergonomistes, les hygiénistes et les psychologues du travail trouvaient un terrain fécond pour mettre à l'épreuve leurs hypothèses en matière de discipline des corps, d'organisation de l'espace et de psycho-technique. Les spécialistes des troubles liés à la fatigue

du travail industriel – neurasthénie, cataplexie, etc. – se penchaient sur les soldats épuisés par la vie dans les tranchées ou choqués par les bombardements, chez qui ils trouvaient un vaste terrain d'expérimentation de leurs thérapies<sup>5</sup>. Le vocabulaire médical et psychiatrique s'enrichit ou rendit d'usage courant de nouveaux mots : choc traumatique, hystérie de guerre, etc.<sup>6</sup> Les ingénieurs et les psycho-techniciens préparaient la réinsertion des mutilés dans la production industrielle. Comme le chronomètre régissait l'usine rationalisée, dans l'armée les relations modernes entre les corps et les machines, entre le temps et l'espace, exigeaient une coordination et un calcul rigoureux. La bataille de la Somme fut déclenchée le matin du 1<sup>er</sup> juillet 1916, à 7 h 30, par les coups de sifflet de centaines de chefs d'unité qui avaient préalablement synchronisé leurs montres<sup>7</sup>.

En 1918, Max Weber soulignait les traits communs à l'administration étatique, l'usine et l'armée dans les sociétés modernes. La caste des officiers s'était bureaucratisée ; ils n'étaient plus « qu'une catégorie particulière de fonctionnaires (*Beamten*) à l'opposé du chevalier, du "condottiere", du chef et du héros homérique<sup>8</sup> ». Weber relevait dans ces trois domaines la même « séparation du travailleur des moyens matériels de l'entreprise : des moyens de production dans l'économie, des outils de guerre (*Kriegsmitteln*) dans l'armée et des moyens matériels de gestion dans l'administration publique<sup>9</sup> ». Si, dans l'entreprise, la direction, la programmation et la production étaient devenues des opérations séparées et hiérarchisées, dans l'armée la stratégie était désormais la tâche d'une couche de généraux et d'officiers physiquement absents de la ligne de front. Aux antipodes des guerriers anciens, les officiers ne portaient presque plus d'armes. « Les officiers ne tuent pas », car « tuer n'est pas l'affaire d'un gentleman » :



voilà un principe parmi les plus solidement enracinés dans le système de valeurs militaires, à l'époque de la guerre totale<sup>10</sup>.

La guerre technologique achevait une tendance dont les prémisses s'étaient accumulées tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, à partir de la révolution industrielle. Entre l'introduction des premières balles coniques en 1840 et la mitrailleuse de 1918, les armes à feu avaient connu une mutation considérable. Vers le milieu du siècle, le bronze commençait à être remplacé par l'acier dans la fabrication des canons, qui n'utilisaient plus les anciens boulets (pleins) mais des obus explosifs, chargés beaucoup plus rapidement. Dès 1861, la mitrailleuse américaine Gattling à canons multiples, bientôt copiée dans plusieurs pays européens, assurait un tir rapide, continu et prolongé. Réalisant automatiquement, dans un cycle complet, toutes les opérations qui avaient jusqu'alors été exécutées séparément – percussion, ouverture, éjection, alimentation, verrouillage –, cette arme permettait de tirer entre 550 et 700 coups par minute. Vers la fin du siècle, ses dimensions s'étaient réduites et elle était déjà relativement facile à déplacer. Mais il faudra l'éclatement de la guerre, en 1914, pour que les élites militaires prennent conscience des transformations que cette révolution technique impliquait sur le champ de bataille. L'extraordinaire puissance des nouvelles armes à feu n'avait pas encore été intégrée dans la stratégie. Les états-majors continuaient à concevoir la guerre selon les schémas traditionnels, à conférer un rôle décisif à la cavalerie et à l'infanterie. En 1907, les manuels militaires britanniques affirmaient avec assurance que les fusils les plus modernes ne pourraient jamais tenir la comparaison avec la vitesse et « le magnétisme » de la charge à cheval<sup>11</sup>. En 1914, l'équipement des soldats ne différait guère de celui de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ; les uniformes

des gradés témoignaient d'un souci bien plus esthétique que fonctionnel et les soldats ne portaient pas de casque (qui ne sera introduit dans toutes les armées qu'à partir de l'année suivante). La puissance de feu des mitrailleuses avait bien été expérimentée en Afrique lors des guerres coloniales, mais les préjugés racistes des élites militaires ne leur avaient pas permis d'en tirer les leçons. Les mitrailleuses leur apparaissaient utiles contre les Hereros et les Zoulous, mais non pas susceptibles de remplacer les armes traditionnelles dans une guerre européenne. Bastion solide des couches aristocratiques et incarnation de la « persistance de l'Ancien Régime », les états-majors s'obstinaient ainsi à envoyer à l'assaut à la baïonnette des centaines de milliers de soldats qui étaient régulièrement fauchés par le feu des armes automatiques. Qui pouvait prêter attention au récit, par un guerrier matabélé, de son premier combat contre les mitrailleuses d'une unité britannique qui « tiraient des balles comme le ciel lance les foudres<sup>12</sup> » ? Or, ce témoignage décrit assez bien la situation vécue pendant la Première Guerre mondiale par des centaines de milliers de soldats en Europe<sup>13</sup>. Les mutineries en masse qui suivirent les massacres lors des assauts à la baïonnette furent réprimées par la loi martiale et par une vague d'exécutions, souvent par décimation (méthodes similaires à celles utilisées contre les tribus africaines lors des guerres coloniales). Ce clivage éclatant entre les conceptions stratégiques des élites militaires et la réalité de la guerre totale fut surmonté sur le plan technique par l'introduction des chars et se traduisit au sein de la hiérarchie militaire par le remplacement des principaux responsables des opérations : Lloyd George à la place de lord Asquith, Clemenceau à la place de Viviani, Hindenburg et Ludendorff à la place de Bethmann-Hollweg, Diaz à la place de Cadorna<sup>14</sup>.

## La mort anonyme de masse

La bataille changeait de visage ; les affrontements rapides et violents des campagnes militaires du XIX<sup>e</sup> siècle étaient remplacés par la guerre de tranchée. Les offensives pouvaient durer des mois, mobilisaient des centaines de milliers de soldats, étaient soutenues par un appareil logistique imposant et se transformaient toujours en opérations de destruction planifiée de l'ennemi (impliquant aussi des pertes énormes du côté des assaillants). La guerre devenait une forme d'extermination industrialisée, dépassant de loin les limites techniques et morales à l'intérieur desquelles elle avait été pensée, un siècle plus tôt, par Carl von Clausewitz<sup>15</sup>. La chose la plus terrible de cette guerre, écrivait du front un volontaire allemand, tenait au fait que tout devenait mécanique : « on pourrait presque la définir comme une industrie spécialisée dans la boucherie humaine<sup>16</sup>. » Envoyé sur le front occidental comme correspondant de presse après avoir couvert les guerres balkaniques et la révolution mexicaine, John Reed écrivait en 1915 qu'il assistait à « une guerre d'ateliers industriels » dans laquelle « les tranchées sont les usines qui produisent de la ruine, ruine des esprits autant que des corps, la véritable mort »<sup>17</sup>. Pendant les dernières années de guerre, Ernst Jünger écrivait dans *La mobilisation totale* : « Les pays se sont transformés en gigantesques usines produisant des armées à la chaîne afin d'être en mesure, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, de les envoyer au front où un processus sanglant de consommation, là encore complètement mécanisé, jouait le rôle du marché »<sup>18</sup>. Refaçonée par les structures matérielles et les codes culturels de la société industrielle, la guerre moderne était conçue comme une gigantesque entreprise de production qui, paradoxalement, visait à l'anéantissement planifié de l'ennemi et dont le

résultat se mesurait dans l'étendue du massacre. Henri Barbusse avait défini les soldats de 14-18 comme « les ouvriers de la destruction » ; on trouve des caractérisations analogues dans les écrits de guerre d'Ernst Jünger et d'Arnold Zweig (*Arbeiter der Zerstörung*)<sup>19</sup>. Dans ces conditions, la mort devenait « banale ». Elle perdait son caractère épique – la « mort au champ d'honneur » – pour prendre celui, typiquement moderne, d'une mort anonyme de masse<sup>20</sup>. Le héros de cette guerre n'était pas le soldat qui, par son courage, ses qualités et sa valeur, sortait de l'anonymat et inscrivait son nom dans l'Olympe de l'héroïsme, mais précisément le « Soldat inconnu ». « La vénération publique – écrivait Roger Caillois à ce propos – s'adressa désormais au misérable dont le corps perdit le plus sa forme et fut le plus parfaitement broyé ; à celui dont le visage écrasé, n'offrant plus figure humaine, ne pouvait être à la ressemblance d'aucun souvenir, ne pouvait évoquer aucun visage dans aucune mémoire. C'était là son unique vertu<sup>21</sup>. » Le Soldat inconnu, dont l'anonymat était le seul titre de gloire, était tiré au sort parmi plusieurs cadavres mutilés, seul le hasard décidait du choix : c'était ainsi, soulignait Caillois, « la fin de la guerre héroïque<sup>22</sup> ».

L'ennemi se déshumanisait et devenait invisible, proche mais caché dans sa tranchée. « Cette guerre est la guerre de l'invisibilité », écrivait le critique d'art Camille Mauclair en 1918<sup>23</sup>. « Le combat de près n'existe pas », soulignait Jean Norton Cru en analysant les témoignages des poilus ; face à « un adversaire qui reste invisible », le résultat final était une guerre terriblement meurtrière menée dans la plus totale « absence de haine »<sup>24</sup>. Très souvent, la mort ne venait plus d'un ennemi en chair et en os mais d'une machine hostile, étrangère, froide, impersonnelle<sup>25</sup>. Elle était portée par des monstres mécaniques (les chars, les avions, l'artillerie lourde), par le gaz des

armes chimiques et par le feu des lance-flammes. Au milieu de ce paysage apocalyptique, les soldats munis de casques et de masques à gaz apparaissaient comme des figures artificielles, mécaniques, dépouillées de leur humanité, comme en témoignent certaines gravures d'Otto Dix. Dans les mémoires des anciens combattants, le caractère anonyme de l'ennemi est souvent décrit comme une expérience glaçante. La guerre contre ces ennemis insaisissables introduisait une *rupture anthropologique*, révélant une nouvelle perception de la vie humaine qui sera une prémisse essentielle pour les génocides à venir<sup>26</sup>. Certes la Grande Guerre ne pourrait pas être appréhendée sous la notion de génocide. Tout en faisant ce constat, John Keegan est bien forcé de reconnaître qu'« il y a quelque chose qui rappelle Treblinka » dans les massacres de la Somme. Le 1<sup>er</sup> juillet 1916, en quelques heures, les pertes anglaises étaient de 60 000 hommes dont 21 000 morts. Lors de la fin officielle de l'offensive, le 18 octobre de la même année, les forces anglo-françaises accusaient plus de 600 000 morts et les armées allemandes environ autant<sup>27</sup>. La guerre transformait les armées en *usines productrices de mort*. La destruction de l'ennemi avait lieu selon les modalités d'un système de production, comme si elle avait été conçue, pourrait-on ajouter, d'après le même paradigme qui, depuis 1913, était à la base de la fabrication de voitures dans les usines américaines de Henry Ford. La métaphore du « Travailleur » (*Arbeiter*) créée par Ernst Jünger en 1932, traduit de façon tout à fait frappante cette fusion du soldat et du producteur réalisée par la guerre totale moderne<sup>28</sup>. Cette guerre introduisait un principe qui trouvera son aboutissement paroxystique dans les chambres à gaz des camps nazis. Il n'est sans doute pas faux, de ce point de vue, de présenter Auschwitz comme l'illustration la plus tragique des « délires de l'*homo faber* »<sup>29</sup>.

La guerre totale avait engendré une nouvelle conception de la gloire, aux antipodes du mythe de la mort au champ d'honneur, qui produira des êtres clivés, accoutumés à une coexistence schizophrénique de la normalité et du meurtre. Les théâtres, les cafés, les restaurants des centres urbains se trouvaient parfois à quelques dizaines de kilomètres de la ligne du front. Les officiers en permission pouvaient prendre leur petit déjeuner dans une tranchée et dîner le soir dans un restaurant<sup>30</sup>. Citoyens respectables et paisibles, bons pères de famille et bons époux dans la vie civile, les soldats devaient se transformer en tueurs au front et cette métamorphose était glorifiée comme la vocation et la mission de tout véritable patriote<sup>31</sup>. Cette temporalité plurielle, hétérogène, introduite par la guerre dans l'espace social européen – on pourrait bien parler de « non-contemporanéité » au sens d'Ernst Bloch<sup>32</sup> – aura des conséquences à long terme. C'est dans les tranchées de la Grande Guerre que se forgèrent une éthique et une mentalité nouvelles, sans lesquelles les massacres de la Seconde Guerre mondiale ne seraient pas concevables. Le premier conflit mondial ne connut pas de crimes comparables à ceux qui seront perpétrés en Pologne, en 1941-1943, par les *Einsatzgruppen* épaulés par les « hommes ordinaires » des bataillons de police allemands<sup>33</sup>, mais c'est bien dans cette coexistence antinomique et perverse de normalité et de destruction, de civilité et de meurtre, que de tels crimes trouvaient leur prémisse.

### **Soldats, civils et « camps de concentration »**

Le caractère « total » de la guerre de 14 ne tient pas seulement à l'importance des forces humaines et matérielles mobilisées, qui fut à l'origine d'une transformation des modes de vie, de la perception du temps

et du monde pour de larges couches sociales. Sa dimension de « guerre totale » tient aussi au fait qu'elle effaçait la frontière entre le champ de bataille et la société civile. Le théâtre des opérations militaires s'étendait sur des régions entières dont les populations devenaient des cibles militaires<sup>34</sup>. Quoiqu'à une échelle bien inférieure à celle de la Deuxième Guerre mondiale, les bombardements des villes, l'internement des ressortissants des pays ennemis, la déportation et le travail forcé des civils marquaient un tournant dans les relations sociales et franchissaient un seuil dans l'escalade de la violence. Réapparaissaient ainsi des pratiques primitives que l'on croyait définitivement bannies, comme la prise d'otages au sein de la population civile, et qui se combinaient aux innovations les plus modernes de la guerre chimique. Les principes de l'État de droit étaient suspendus et les ressortissants des pays ennemis subissaient le traitement des prisonniers de guerre : 60 000 Austro-Allemands, Ottomans et Bulgares furent internés dans les territoires français ; un peu plus de 10 000 étrangers ressortissant des pays de l'Entente furent internés en Allemagne ; 100 000 civils belges et français furent déportés en Allemagne et 100 000 civils serbes dans l'empire austro-hongrois<sup>35</sup>. À la différence des soldats, les civils internés ou déportés n'étaient pas protégés par le droit : ils constituaient, selon les mots employés en 1917 par les représentants de la Croix-Rouge des pays neutres réunis en congrès à Genève, « une nouveauté de cette guerre ; les traités internationaux ne les avaient pas prévus »<sup>36</sup>. Hannah Arendt désignait cette masse de parias comme des « hors la loi » qui n'étaient pas coupables d'avoir transgressé la loi mais qui se trouvaient objectivement placés hors la loi, donc privés de protection. Elle voyait dans ce phénomène – qui prendra une ampleur considérable suite

aux traités de paix de 1919 – une des conditions essentielles des génocides modernes, s’attaquant à des êtres humains privés de toute existence juridique et devenus « superflus »<sup>37</sup>.

Quant aux prisonniers de guerre, ils devenaient des travailleurs forcés. C’est pendant la Grande Guerre que l’on assista à une diffusion massive du « phénomène concentrationnaire » né en Afrique du Sud, lors de la guerre des Boers, au début du siècle. Entre 1914 et 1918, l’expression « camps de concentration » entra dans le vocabulaire des pays occidentaux. Certes sans commune mesure avec les KZ de l’Allemagne nazie ou les Goulags de l’URSS de Staline – pour leur finalité, les critères de sélection des détenus, les conditions de vie qui leur étaient imposées et le taux de mortalité qui en résultait –, ils formaient néanmoins, avec leurs baraques en bois, leur clôture de barbelés électrifiés, un paysage qui deviendra familier au cours des décennies suivantes à des millions d’êtres humains. Les camps d’internement pour les populations civiles déplacées et surtout les camps de concentration pour les prisonniers de guerre se multiplièrent pendant le conflit. À partir de 1916, ils étaient plusieurs centaines, dispersés non seulement en Europe mais aussi en Inde, au Japon, en Australie, au Canada et dans plusieurs pays africains. Nés de la nécessité de parquer un nombre croissant de prisonniers (en janvier 1915 ils étaient déjà 600 000 en Allemagne) dans le cadre d’une guerre beaucoup plus longue que prévu, ils devinrent des institutions stables, auxquelles les autorités militaires et politiques essayaient d’attribuer une fonction disciplinaire et productive à la fois. Avec l’introduction du blocus économique contre les puissances centrales, en 1915, les conditions de détention des prisonniers se dégradèrent considérablement, si bien que l’envoi de nourriture et de vêtements par



leurs familles et par les services d'assistance de leurs pays d'origine devint souvent indispensable à leur survie. Pour les pays les plus pauvres, où le soutien des familles, dans la plupart des cas illettrées ou semi-illettrées, était limité, cela se traduisit par des conditions de détention effrayantes. Sur 600 000 prisonniers de guerre italiens capturés par les armées des empires centraux entre 1915 et 1918, environ 100 000 périrent dans ces camps, de froid, de tuberculose et de faim<sup>38</sup>. Le témoignage livré par une infirmière de la Croix-Rouge affectée au camp de Lubiana, en 1917, après la défaite de Caporetto, présente des affinités frappantes avec la description des « musulmans » – les déportés à la frontière entre la vie et la mort – faite par les rescapés des camps nazis : « Ils étaient environ 300, tous déguenillés, sales et affaiblis. On aurait dit des squelettes ambulants qui bougeaient par force d'inertie, en état d'inconscience, désormais insensibles à toute manifestation de la vie civile et à tout souvenir<sup>39</sup>. » Pendant la Grande Guerre, ces expériences extrêmes demeuraient exceptionnelles et, surtout, elles ne s'inscrivaient pas dans une stratégie de déshumanisation et d'anéantissement. Mais elles furent un terrain d'expérimentation pour les systèmes concentrationnaires nazi et stalinien. Synthèse entre la prison et l'armée, les camps étaient à la fois des lieux de dressage disciplinaire (punitions corporelles, privations, soumission) et de travail (les prisonniers étaient affectés à toutes sortes d'activités productives : déboisement, construction de routes et de voies ferrées ; souvent ils étaient loués par l'armée à des entreprises privées qui les employaient, comme main-d'œuvre bon marché, procédure qui sera généralisée et perfectionnée pendant la Seconde Guerre mondiale par l'organisation Todt). Produits imprévus de la guerre totale, rendus possible par la rationalisation des armées, ils furent une étape impor-

tante sur la voie qui conduira l'Europe de la prison du XIX<sup>e</sup> siècle vers l'univers concentrationnaire des régimes totalitaires<sup>40</sup>.

### **Les impasses du récit**

Dans les témoignages des rescapés de 14-18, l'image de la mort se détache comme le moment central de l'expérience de guerre. Les tranchées y sont décrites comme des cimetières, le paysage après la bataille est souvent évoqué par une allégorie, celle de *l'enfer*, analogie frappante avec les témoignages des rescapés des camps de concentration nazis<sup>41</sup>. D'autres similitudes sautent aux yeux dans les récits des rescapés. Tout d'abord, l'odeur nauséuse de la mort : l'odeur de chair brûlée dans les camps d'extermination et l'odeur des cadavres putréfiés qui saisissait les soldats avant même que la première ligne du front ne soit visible. Puis le caractère indescriptible de l'expérience vécue, la distance qui la sépare de la parole ou de l'écrit censés la restituer. Ce constat a obsédé Primo Levi ainsi que beaucoup de déportés, sous la forme d'un rêve qui revenait fréquemment pendant les nuits de captivité, dans lequel ils racontaient Auschwitz à leurs familiers qui ne voulaient pas les écouter : « ils se voyaient rentrés chez eux, racontant avec passion et soulagement leurs souffrances passées en s'adressant à un être cher, et ils n'étaient pas crus, ils n'étaient même pas écoutés<sup>42</sup>. » Les témoignages des rescapés de la Grande Guerre sont riches de considérations analogues. Pour Franz Marc, la guerre était « un gigantesque combat que les mots ne parviendront jamais à décrire »<sup>43</sup>. Pour un autre peintre, Paul Nash, la vue du front était « absolument indescriptible ». Pour H.H. Cooper, « l'odeur qui se dégageait des corps enflés était au-delà de toute description ». Pour Robert Graves, les périodes de per-

mission étaient indissociables d'un malaise profond : « l'idée d'être et de rester chez soi était terrible car on était entouré de personnes qui ne pouvaient pas comprendre cette réalité-là »<sup>44</sup>. Des remarques similaires, souvent écrites avec des fautes, des mal-adresses stylistiques mais aussi avec toute la saveur et l'authenticité du langage des classes populaires, impossible à restituer dans une traduction, émaillent les lettres des soldats italiens : la guerre « est au-delà de toute imagination » ; « tout est noir et sang », « je ne te décris pas la bataille car je n'en ai pas l'autorisation et puis tu ne peux pas la comprendre, tu dois seulement imaginer que là où elle a lieu, c'est la destruction totale », « j'avais l'impression d'être au cinéma »<sup>45</sup>. « La guerre – écrivait un officier – a gravé sur tous une marque de souffrance qui efface les traits individuels, la seule expression éloquente est ce silence qui les domine tous »<sup>46</sup>. Paul Fussell pense que cet écart entre les mots et les choses ne tenait pas à une défaillance du langage, à l'absence de mots pour décrire la réalité. Ce n'était pas une question de langage mais de *rhétorique* : l'impossibilité de faire comprendre la guerre, cette guerre-là, à quelqu'un qui ne l'avait pas vécue<sup>47</sup>. Par conséquent, les soldats se cloîtraient souvent dans le silence. Ce silence annonçait celui des rescapés des camps de la mort. Dans *Les naufragés et les rescapés*, Levi se présentait comme un « mauvais » témoin, précisément parce qu'il était sorti vivant d'Auschwitz : « L'histoire des Lager a été écrite presque exclusivement par ceux qui, comme moi-même, n'en ont pas sondé le fond. Ceux qui l'ont fait ne sont pas revenus, ou bien leur capacité d'observation était paralysée par la souffrance et par l'incompréhension »<sup>48</sup>. » On trouve un sentiment comparable chez ceux qui ont vu la mort dans les tranchées et dans le *no man's land* : « Pour un fantassin – a écrit Louis Simpson –, la guerre est

un fait totalement physique. C'est pourquoi ils sont nombreux à rester muets lorsqu'ils pensent à la guerre. Ils ont l'impression que le langage falsifie la vie physique et trahit ceux qui en ont fait l'expérience ultime : la mort<sup>49</sup>. » Dans son essai de 1936 sur la figure du narrateur dans l'œuvre de Nicolas Leskov, Walter Benjamin présentait la Grande Guerre comme un moment crucial de rupture de la tradition au sein des sociétés modernes, dont les conséquences étaient précisément l'abandon des formes ancestrales de transmission de la mémoire, la soudaine relégation du conte parmi les reliquats d'une époque révolue, l'impossibilité d'une communication de l'expérience vécue qui se perpétue et s'enrichit par le passage d'une bouche à l'autre. « Avec la guerre mondiale – écrivait Benjamin –, on a vu s'amorcer une évolution qui, depuis, ne s'est jamais arrêtée. N'avait-on pas constaté, au moment de l'armistice, que les gens revenaient muets du champ de bataille – non pas plus riches, mais plus pauvres en expérience communicable ? » Cela, ajoutait-il, tenait au fait que la guerre avait radicalement démenti les expériences acquises, tout d'abord « l'expérience corporelle par la bataille de matériel [*Materialschlacht*] » : « Une génération qui était encore allée à l'école en tramway hippomobile se trouvait à découvert dans un paysage où plus rien n'était reconnaissable, hormis les nuages et, au milieu, dans un champ de forces traversé de tensions et d'explosions destructrices, le minuscule et fragile corps humain<sup>50</sup>. » C'est le même « silence » qui, sauf quelques rares exceptions, saisit la peinture et paralyse les artistes, pendant et après la Grande Guerre, devant la représentation de la mort liée à la guerre totale, jusqu'à faire de cette expérience un moment de « rupture entre histoire contemporaine et peinture<sup>51</sup> ».

## Vies sans valeur

Les soldats allemands avaient forgé, pour appréhender la guerre d'anéantissement, la notion de *Verwüstungsschlagt*, un mot que Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker traduisent pertinemment par « frappe », « abattage », « dévastation »<sup>52</sup>. Les stratégies militaires, quant à eux, commencèrent alors à parler de « guerre d'anéantissement » (*Vernichtungskrieg*), néologisme qui occupera une place centrale dans le vocabulaire nazi<sup>53</sup>. La Première Guerre mondiale apparaît donc rétrospectivement comme le laboratoire des violences totalitaires, et c'est dans ses champs de bataille que, comme l'a écrit Omer Bartov, les architectes de la « Solution finale » ont connu leur « baptême du feu »<sup>54</sup>. Parmi les transformations du monde mental engendrées par la guerre, il faut compter une accoutumance à la mort violente et une indifférence envers la vie humaine qui remettaient en cause certaines conquêtes (bannissement de la torture, respect de la vie des prisonniers et des populations civiles) considérées comme irréversibles depuis l'époque des Lumières<sup>55</sup>. Le national-socialisme codifiera dans une formule tristement célèbre, filtrée par le langage de l'eugénisme, cette nouvelle dévalorisation de la vie humaine : « vies indignes de vivre » (*lebensunwerte Leben*). George L. Mosse a illustré ce tournant par un contraste frappant. En 1903, la ville de Kishinev, dans l'empire tsariste, avait été le théâtre d'un terrible pogrom où avaient trouvé la mort environ 300 juifs. Ce massacre avait suscité l'indignation et la réprobation de l'opinion publique internationale, scandalisée devant un tel épisode de barbarie. Le génocide d'un million et demi d'Arméniens sous l'empire ottoman, pendant la Première Guerre mondiale, ne suscita en revanche aucune protestation significative<sup>56</sup>. L'Europe s'était accoutumée au massacre.

Cette mutation des sociétés européennes est bien perceptible dans les dessins et les tableaux d'Otto Dix et Georg Grosz, qui brisent le « silence des peintres » en montrant l'horreur de la guerre par ses effets sur le monde qu'elle a enfanté. Le paysage urbain qu'ils montrent est chaotique et ravagé, avec des invalides et des mutilés à chaque coin de rue. Les hommes sont souvent en uniforme. Lorsqu'ils n'apparaissent pas comme des épaves qui meublent un décor décadent, ils animent la scène comme des figures hystériques, qui bougent frénétiquement comme des corps secoués par une décharge électrique. La sensation qui se dégage de cet enchevêtrement convulsif de formes est celle d'une société malade, fissurée, secouée de spasmes incessants, rongée par un cancer. La muse de Grosz, a écrit Günther Anders, était « la nausée » (*Ekel*) et l'objet de son art était, bien plus que le monde réel, « la destruction du monde réel ». L'univers social représenté par Grosz ne connaît pas la « mort naturelle » : c'est la mort violente qui est devenue sa condition normale. L'extermination des hommes et la destruction des choses qui les entourent, « être tué » comme « la plus naturelle et la plus ordinaire modalité de l'être » : voilà le monde de Grosz<sup>57</sup>.

La dévalorisation de la vie humaine s'accompagnait de la déshumanisation de l'ennemi colportée par la propagande militaire, la presse, la littérature savante. La Grande Guerre fut un champ d'application privilégié des stéréotypes racistes développés par le darwinisme social et les sciences médicales depuis le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. La propagande nationaliste abandonnait toute argumentation rationnelle sur les causes et les justifications du conflit pour faire appel au sentiment d'appartenance à une communauté menacée et réclamer une allégeance aveugle, totale. L'ennemi prenait toujours les traits d'une « race » hostile, systématiquement qualifiée de « barbare ».

Les puissances de l'Entente accusaient l'Allemagne, qui avait introduit dans la guerre les gaz de combat, de faire preuve d'une « brutalité » digne des « Huns » (cet appellatif deviendra courant dans leurs affiches). En France, le docteur Edgar Berillon expliquait cette cruauté par les traits spécifiques de la « race » germanique, tant physiques (morphologie du crâne, odeur, toxicité des excréments) que morales (servilité) et psychiques (incapacité d'autocontrôle, fétichisme guerrier) qui rapprochaient singulièrement les Allemands des peuples primitifs. Les atrocités de la guerre révélaient à ses yeux un atavisme criminel des Allemands, dont les pratiques n'avaient d'équivalent que « chez des peuplades à demi sauvages de l'Afrique centrale et du Congo »<sup>58</sup>. Quant à l'Allemagne, qui ironisait sur ces griefs en rappelant ses prix Nobel, elle réclamait officiellement, « dans l'intérêt de l'humanité et de la civilisation, que les troupes de couleur ne soient plus employées sur le théâtre de guerre en Europe ». Sa propagande présentait le conflit mondial comme un combat pour la défense d'un peuple d'ancienne culture contre l'assaut des hordes slaves semi-barbares à l'Est et la menace, à l'Ouest, d'armées franco-britanniques multiraciales, ensauvagées par la présence de soldats de couleur et de cannibales : la patrie de Kant et de Beethoven menacée par des tribus anthropophages en uniforme<sup>59</sup>.

### **Un laboratoire du fascisme**

La déshumanisation raciste de l'ennemi et l'indifférence croissante à l'égard de la vie humaine se traduisaient aussi dans une *brutalisation* de la vie politique, qui adoptait un langage guerrier et des méthodes d'affrontement héritées des tranchées<sup>60</sup>. En Allemagne et en Italie, où les institutions politiques et les sociétés civiles connaîtront une dislocation glo-

bale à l'issue du conflit, la guerre fera irruption dans la vie politique par la prolifération de formations armées, tant de gauche que (surtout) d'extrême droite (des *Freikorps* aux SA, des *Arditi del Popolo* aux *fascisti di combattimento*). Aux mythes anciens qui voyaient dans le soldat l'incarnation de l'héroïsme et du patriotisme, s'ajoutait maintenant l'image de l'« Homme nouveau » forgé par la guerre totale. Cartes postales et affiches de propagande montraient sans cesse des troupes qui allaient au combat en chantant l'hymne national, prêtes à se battre avec courage et esprit de sacrifice. Dans l'iconographie traditionnelle, le combattant était représenté comme une figure fière, humaine, d'une beauté classique, souvent anoblie par une médaille bien visible sur sa poitrine, en témoignage d'héroïsme. Le soldat de la nouvelle propagande nationaliste, au contraire, présentait tous les caractères du « milicien du travail » de Jünger : froid, mécanique, menaçant. Son aspect n'avait plus rien d'humain et son physique possédait quelque chose de métallique, d'artificiel. On ne voyait pas ses cheveux et son visage, sculpté avec des lignes nettes et aiguës, semblait fusionner avec l'acier de son casque. Une forte charge d'agressivité et, pourrait-on dire, de nihilisme se dégageait de son corps tandis que son regard exprimait une ténacité inébranlable. L'esthétique fasciste, dont le *Stahlhelm* fut l'un des premiers symboles, reconnaissait ses origines dans la guerre<sup>61</sup>. En même temps, le soldat qui avait transformé son propre corps en un appareil métallique et ses muscles en engrenages d'acier unissant la puissance à la beauté, ne manquait pas d'évoquer, dans les codes de l'esthétique fasciste, un guerrier antique calé dans son armure. Une aura ancestrale entourait le soldat de la guerre totale moderne, le « milicien du travail » qui incarnait le romantisme technicisé de la Révolution conservatrice<sup>62</sup>.



À son tour, le langage de la politique se transformait. Le fascisme italien faisait de la guerre le moment suprême de la vie et exaltait le combat comme forme d'épanouissement de l'homme, de triomphe de la force, de la vitesse, du courage. En Allemagne, dans le sillage d'Ernst Jünger qui avait idéalisé la guerre comme une « expérience intérieure » (*inneres Erlebnis*)<sup>63</sup>, Carl Schmitt la théorissait comme prémisses et accomplissement du *politique* défini en tant que lieu d'affrontement entre l'ami (*Freund*) et l'ennemi (*Feind*). Elle ne faisait l'objet ni d'une explication rationnelle ni d'une condamnation éthique ; elle découlait du constat d'un conflit « existentiel » avec l'ennemi, « l'autre, l'étranger », dont l'altérité représentait « la négation de sa propre forme d'existence »<sup>64</sup>. Le *no man's land* entre les tranchées ennemies devenait le lieu symbolique du nouvel ethos de la guerre totale : une zone de suspension du droit, d'affirmation de l'existence par le combat, un espace de destruction et de mort, d'exposition de la vie nue au déchaînement de la violence mécanique, au milieu d'une nature redevenue sauvage grâce à la puissance technique. Dans le *no man's land* se concrétisent l'« état d'exception » (*Ausnahmezustand*) de Schmitt et l'« ère du nihilisme » de Martin Heidegger<sup>65</sup>.

Dans la société, la guerre marquait une étape décisive dans le processus de *nationalisation des masses*<sup>66</sup>. Le nationalisme devenait agressif et essayait de reproduire, dans les conflits politiques, la logique guerrière du front. L'esthétique de la guerre envahissait l'espace public. Le nationalisme basculait vers l'esprit de croisade, le combat total, le *Glaubenskrieg*. Cessant d'être l'idéal exclusif des élites dominantes, il s'emparait des masses, se transformait en passion collective, devenait subversif, « révolutionnaire », s'opposait à la tradition détruite par la guerre et aspirait à l'instauration d'un ordre nouveau. De la masse se déga-

geaient de nouveaux chefs d'origine plébéienne, marqués par l'expérience des tranchées et fortement impliqués dans les crises politiques de l'après-guerre<sup>67</sup>. La Première Guerre mondiale commença à réaliser un syncrétisme nouveau entre mythologie et technologie, anti-Lumières et existentialisme politique, nihilisme et vitalisme, romantisme et futurisme, qui trouvera dans le national-socialisme son expression la plus achevée. En 1913, un an avant le déclenchement de la guerre, l'écrivain italien Giovanni Papini, étrange figure de critique d'avant-garde qui se convertira ensuite au nationalisme, au fascisme et enfin au catholicisme conservateur, publiait dans la revue *Lacerba* un essai étonnamment prémonitoire intitulé « La vie n'est pas sacrée ». Il y traçait un diagnostic froidement lucide du nouveau siècle comme époque de l'extermination industrielle dans laquelle la vie avait irréparablement perdu son aura sacrée. « Toute la vie de notre temps – écrivait-il – est une organisation de massacres nécessaires, visibles et invisibles. Celui qui ose se révolter au nom de la vie est écrasé au nom de la vie elle-même. La civilisation industrielle, ainsi que celle de la guerre, se nourrit de charognes. Chair à canon et chair à machines. Sang dans les champs et sang dans les rues ; sang sous la tente et sang à l'usine. La vie ne s'élève qu'en jetant derrière soi, comme son lest, une partie d'elle-même<sup>68</sup>. »

Ce passage indique que les horreurs de la guerre moderne avaient déjà été préfigurées – parfois même célébrées *ante litteram*, comme chez les futuristes italiens – par les avant-gardes littéraires. La guerre agira comme un catalyseur puissant, sans lequel la synthèse fasciste n'aurait pu se réaliser, tout au moins sous les formes que nous avons connues. L'entrée de la guerre en politique, la nationalisation des masses, la brutalisation du langage et des méthodes de lutte, la naissance d'une nouvelle génération de militants politiques

issus de l'expérience du front, la formation de mouvements violemment nationalistes et racistes dirigés par une élite de plébéiens enragés, convaincus que les armes étaient appelées à remplacer la démocratie : voilà le nouveau visage de l'Europe après quatre ans de guerre. Les nouveaux chefs nationalistes ne méprisaient plus les foules, selon une tradition conservatrice qui va de Joseph de Maistre à Friedrich Nietzsche. Comme Hitler, ils avaient découvert leur vocation de chefs charismatiques dans les rues, lors de manifestations d'anciens combattants, dans les conflits de l'après-guerre, ou alors, comme Mussolini, ils avaient subi dans le contexte de la guerre une métamorphose qui les avait poussés du socialisme au nationalisme. La contre-révolution cessait d'être purement réactionnaire, comme en 1789 ou en 1848, pour se transformer en « réaction révolutionnaire » ou en « révolution contre la révolution »<sup>69</sup>. Réactionnaire contre le mouvement ouvrier, la révolution russe et le bolchevisme, elle devenait « révolutionnaire » dans la mesure où elle n'aspirait pas à restaurer le passé mais à créer un ordre nouveau, nationaliste, antidémocratique, autoritaire. Si cette convergence entre nationalisme populiste et socialisme national (anti-marxiste et réactionnaire) s'était déjà dessinée sous une forme embryonnaire vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment en France durant l'affaire Dreyfus, elle ne se réalisera d'une façon achevée qu'après 1918. La Première Guerre mondiale fut donc une étape décisive dans l'accouchement du fascisme.

Dans la vision fasciste, bien illustrée par des écrivains comme Filippo T. Marinetti, Windham Lewis et Ernst Jünger, la guerre perdait tout caractère instrumental pour devenir un but en soi, une expérience existentielle qui trouvait en elle-même sa source et sa justification. Pour Marinetti, la guerre était jouissance esthétique : il en exaltait la beauté, le dyna-

misme, le mouvement, la violence artificielle. La guerre réalisait pour la première fois « le rêve d'un corps humain métallique », décorait les prés avec « les flamboyantes orchidées des mitrailleuses », brisait le silence de la nature avec la symphonie des canons, créait de nouvelles formes géométriques avec les vols des bombardiers et les « spirales de fumée montant des villages incendiés »<sup>70</sup>. Pour Jünger, la guerre était une expérience créatrice qu'il décrivait comme une extase du combat et comme une éruption de sensualité. Il peignait la bataille comme « une orgie de fureur » dans laquelle les plaisirs raffinés de la civilisation et les sophistications intellectuelles de la culture urbaine avaient laissé place au « ferraillement sonore de la barbarie renaissante ». L'énergie qui se dégageait des corps des soldats était celle d'une fête féerique, d'un rituel païen qui exhumait une violence primordiale, non contaminée, susceptible de rétablir une harmonie cosmique anéantie par la *Zivilisation* : « Saltimbanques de la mort, maîtres ès flammes et explosifs, fauves splendides, tels ils fonçaient à travers les tranchées. À l'instant du choc, ils étaient la quintessence de toute l'agressivité guerrière que le monde ait jamais portée, un amalgame exacerbé du corps, du vouloir et des sens »<sup>71</sup>. Cette frénésie créée par les moyens de destruction de la guerre moderne était, pour Jünger, « comparable aux seules forces de la nature » qui rendaient l'homme « pareil à la tempête mugissante, à la mer en furie, au grondement du tonnerre »<sup>72</sup>. L'érotisme de la communauté guerrière, le nihilisme technique, l'anti-humanisme étaient les ingrédients essentiels d'une nouvelle philosophie de la mort dans laquelle l'extermination devenait un but en soi. Cette nouvelle vision de la mort et de la destruction marquait un *tournant anthropologique* dans le processus de civilisation, ouvrant la voie aux génocides du xx<sup>e</sup> siècle.

Lecteur et critique aigu de Jünger, Walter Benjamin saisissait dans cette philosophie de la guerre l'expression d'une *esthétisation de la politique* qui trouvait sa forme accomplie dans le fascisme. Cette exaltation du déchaînement des éléments célébrait la technique non pas comme une « promesse de bonheur » mais comme un « fétiche de la décadence ». Elle idéalisait le combat, la destruction et la mort comme une « expérience primordiale » (*Urerlebnis*) intensément vécue, comme un choc et une secousse électrique qui brisaient le continuum de l'expérience transmise et cristallisée dans la culture (*Erfahrung*). Par sa transformation esthétique du paysage, la guerre donnait l'illusion d'une recreation artificielle de l'aura originaire perdue à l'époque du capitalisme industriel. Mais cet « obscur sortilège runique » n'avait d'autre résultat que de creuser davantage le hiatus entre la société et la nature, dans un rite de destruction et de mort<sup>73</sup>. Lors de la Première Guerre mondiale, « des masses humaines, des gaz, des forces électriques – écrivait Benjamin dans *Sens unique* – furent jetés en rase campagne. Des courants de haute fréquence traversèrent le paysage, de nouveaux astres se levèrent dans le ciel, l'espace aérien et les profondeurs marines résonnèrent du bruit des hélices, et partout on creusa des fosses à sacrifice dans la Terre Mère ». Cette description se terminait par le constat du nouveau visage de l'humanité révélé par la guerre moderne : « Pendant les nuits d'extermination de la dernière guerre, une sensation comparable à l'extase des épileptiques ébranlait les entrailles de l'humanité<sup>74</sup> ». Dans un article de 1925 au caractère étonnamment prophétique, Benjamin faisait allusion, sur un ton d'ironie froide, aux armes chimiques produites par I.G. Farben, qui recelaient les secrets des nouvelles techniques meurtrières<sup>75</sup>.

Essayons de résumer. Tournant historique majeur qui marque l'avènement du  $\text{xx}^{\text{e}}$  siècle, la Grande Guerre a été à la fois un moment de condensation des métamorphoses de la violence du siècle précédent et une ouverture cataclysmique de l'« âge des extrêmes », avec ses nouvelles pratiques exterminatrices. L'armée tayloriste intégrait les principes d'autorité, de hiérarchie, de discipline et de rationalité instrumentale de la société industrielle moderne et donnait un avant-goût des formes de domination fondées sur la mobilisation des masses, qui trouveront leur apogée sous les fascismes. Les camps pour les prisonniers de guerre furent un maillon indispensable dans la transition du modèle panoptique de la prison disciplinaire vers l'univers concentrationnaire des régimes totalitaires. Avec la guerre industrialisée, la déshumanisation de l'ennemi et sa destruction planifiée connurent un bond en avant décisif sans lequel les pratiques d'extermination du national-socialisme seraient difficilement imaginables. La guerre totale tendait à effacer toute distinction entre militaires et civils – la déportation et l'internement des populations dans les territoires occupés ou des ressortissants des pays ennemis en furent la manifestation la plus évidente – révélant ainsi le lien profond entre guerre et génocides qui deviendra un trait typique du  $\text{xx}^{\text{e}}$  siècle : le génocide des Arméniens fut, en ce sens, aussi bien un produit des contradictions déchirantes d'un État archaïque qu'un résultat de la guerre totale. Cette dernière fut le laboratoire de nouvelles formes de propagande – dont les fascismes ne manqueront pas de tirer la leçon – visant non seulement à la déshumanisation mais aussi, souvent, à la racialisation de l'ennemi. La focalisation de la propagande autour de certains stéréotypes raciaux comme celui de la barbarie innée des « boches » ou encore, plus significatif, celui du « cannibalisme »

des troupes noires mobilisées au sein des armées anglo-françaises, est également révélatrice. D'une part, elle souligne le lien entre l'univers mental du colonialisme et celui de la guerre totale ; d'autre part, elle donne un petit aperçu de la place centrale qu'occupera le racisme, vingt ans plus tard, dans la conception et dans les pratiques de la guerre nazie pour la conquête du *Lebensraum*. La condensation de tous ces aspects dans l'expérience de la Grande Guerre en fait un moment de rupture dans l'histoire de l'Europe et une antichambre du national-socialisme.

## IV. Classer et réprimer

### « Judéo-bolchevisme »

« En tant que porteurs du bolchevisme et guides spirituels (*geistigen Führer*) de l'idée communiste, les juifs sont notre ennemi mortel. Il faut les anéantir (*Sie sind zu vernichten*)<sup>1</sup>. » Cette directive, diffusée parmi les soldats de la Wehrmacht à Minsk le 19 octobre 1941, pendant l'avancée allemande en Union soviétique, utilisait une formule qui fut littéralement martelée, tout au long de la guerre, par la propagande nazie. On pourrait multiplier les citations de ces ordres qui exaltaient la guerre contre le « judéo-bolchevisme » comme « une lutte pour l'existence (*Daseinkampf*) du peuple allemand » et comme une « défense de la culture européenne contre l'inondation (*Überschwemmung*) asiatique et moscovite »<sup>2</sup>. Hitler employait exactement le même langage dans ses conversations privées. En 1941, il justifiait la guerre sur le front oriental par la nécessité d'extirper le « foyer de peste (*Pestherd*) » représenté par les juifs, seule condition à ses yeux pour rétablir l'unité de l'Europe<sup>3</sup>.

Le mythe du « judéo-bolchevisme » avait connu une large diffusion au lendemain de la Première Guerre mondiale, lorsqu'il devint le slogan de la répression anti-spartakiste en Allemagne, de la terreur blanche en Hongrie et de la contre-révolution russe. La vision



du bolchevisme comme une sorte de « virus », comme une maladie contagieuse dont les bacilles seraient les révolutionnaires juifs d'Europe centrale et orientale, déracinés, cosmopolites, cachés dans les métropoles anonymes du monde industriel moderne, ennemis de l'idée même de nation et de l'ordre traditionnel, était un lieu commun de la culture conservatrice. Le spectre du « judéo-bolchevisme » hantait les cauchemars des élites dominantes, tant libérales que nationalistes, confrontées aux soulèvements révolutionnaires des années 1917-1921. En Russie, la terreur blanche se proposait de « neutraliser le microbe juif » et lançait contre le « judéo-bolchevisme » une campagne dont la violence préfigurait, selon l'historien Peter Kenz, la propagande nazie durant la Seconde Guerre mondiale<sup>4</sup>. La présence juive derrière le communisme russe était dénoncée avec force, à Rome, par *La civiltà cattolica*<sup>5</sup>, ainsi que par la presse de la droite française. Se référant à « l'effroyable vermine des juifs d'Orient » qui avait infesté plusieurs arrondissements parisiens, Charles Maurras écrivait en 1920 dans *L'Action française* qu'ils apportaient « les poux, la peste, le typhus, en attendant la révolution<sup>6</sup> ».

Les manifestations de ce mythe dans la littérature et dans la propagande de l'époque sont nombreuses, y compris chez des figures et des institutions qui compteront, deux décennies plus tard, parmi les adversaires irréductibles du régime nazi. C'est alors que les *Protocoles des Sages de Sion*, élaborés à Paris vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par des responsables de la police secrète tsariste, deviennent un best-seller international<sup>7</sup>. En Angleterre, puissance qui, à la différence des pays d'Europe centrale, restera à l'abri de la vague révolutionnaire, l'historienne Nesta Webster s'interrogeait sur les causes de la révolution mondiale, qu'elle expliquait par l'existence d'une « conspiration juive » visant à renverser la civilisation<sup>8</sup>. En mai 1920, le *Times* de

Londres publiait un article intitulé « Le péril juif » dans lequel il proposait une enquête pour vérifier la véracité des *Protocoles* et, un mois plus tard, présentait Trotski comme le dirigeant d'une internationale juive visant à conquérir la planète<sup>9</sup>. Winston Churchill, à son tour, désignait Marx, Trotski, Bela Kun, Rosa Luxemburg et Emma Goldman comme l'incarnation d'une « conjuration mondiale visant à renverser la civilisation ». Dans un passage qui ne va pas sans évoquer les *Protocoles*, il voyait dans l'élément juif « la force qui se cachait derrière chacun des mouvements subversifs du XIX<sup>e</sup> siècle », puis dressait un tableau alarmant de la crise présente : « Aujourd'hui, ce ramassis de personnalités extraordinaires venues des bas-fonds des grandes villes européennes et américaines a pris le peuple russe au collet et s'est pratiquement rendu le maître incontesté d'un immense empire.<sup>10</sup> Les bolcheviks étaient à ses yeux des « ennemis du genre humain », « des vampires qui sucent le sang de leurs victimes », des « affreux babouins au milieu de villes en ruines et de monceaux de cadavres » ; à leur tête Lénine, « monstre rampant sur une pyramide de crânes », entouré par un « vil groupe de fanatiques cosmopolites » (image qui évoque de près celle d'une affiche antisémite, montrant Trotski comme un ogre juif trônant sur une montagne de crânes)<sup>11</sup>.

En Allemagne, la vision nazie de l'Union soviétique comme résultat monstrueux de l'alliance entre intelligentsia juive et *Untermenschentum* slave était préfigurée, en 1918, par Thomas Mann, l'écrivain qui représentera vingt ans plus tard la tradition de l'*Aufklärung* en exil. Certes, son langage n'était pas biologique mais littéraire, et son argumentation tenait beaucoup plus de la vision romantique du conflit spirituel entre *Kultur* et *Zivilisation* (que *La montagne magique* incarnera, quelques années plus tard, dans les figures opposées de Naphta et Settembrini) que

des stéréotypes de l'anthropologie raciale fin de siècle. Reste qu'il interprétait la révolution russe comme le résultat de la rencontre entre l'intelligentsia juive et le nihilisme slave. Il y voyait un « mélange explosif du radicalisme intellectuel juif et du mysticisme chrétien slave » et mettait en garde contre la diffusion d'une telle épidémie : « Un monde qui conserve un atome d'instinct de conservation doit agir contre ces gens-là avec toute l'énergie mobilisable et la promptitude de la loi martiale. »<sup>12</sup> Cette énergie sera déployée, en 1919, par l'armée de Gustav Noske et par les *Freikorps*. En Allemagne, en Hongrie et en Pologne, les affiches anticomunistes illustraient de manière fort expressive l'imaginaire de la contre-révolution. Le bolchevisme y prenait les traits d'horribles monstres sémites, de figures spectrales de mort, symbolisant une catastrophe imminente, une horde de bêtes sauvages, l'incarnation d'une violence brutale et barbare. Dans les Pays baltes, théâtre de véritables guerres civiles entre 1918 et 1920, la lutte contre le « judéo-bolchevisme » fut un des piliers de l'agitation contre-révolutionnaire dans laquelle se distinguaient tout particulièrement les *Freikorps* recrutés au sein des minorités allemandes. L'Estonie, la Lettonie et la Lituanie furent un laboratoire de l'amalgame entre « race » et « classe » qui sera au cœur, vingt ans plus tard, de la guerre nazie contre l'URSS. Là firent leurs preuves de futurs dirigeants nazis comme Alfred Rosenberg, théoricien du racisme biologique et qui sera ministre du III<sup>e</sup> Reich pour les territoires de l'Est. Né à Reval, il s'installera à Munich à la fin de 1918, après avoir assisté à la guerre civile en Estonie<sup>13</sup>.

Dès le début des années vingt, cette vision du juif comme moteur de la révolution et maître de l'empire russe était l'un des fondements de l'idéologie nazie. Ernst Nolte simplifie beaucoup lorsqu'il réduit le national-socialisme à un simple produit de la révolution

russe, mais il en saisit incontestablement une dimension majeure<sup>14</sup>. Si la présence juive au sein du bolchevisme – et des autres mouvements révolutionnaires d'Europe centrale – était particulièrement marquante, ce ne fut cependant pas Octobre 1917 qui engendra l'antisémitisme nazi. L'anti-bolchevisme se greffait sur un nationalisme allemand dont l'antisémitisme et le pangermanisme étaient depuis toujours les principaux piliers. C'est l'amalgame entre ces trois éléments – anticommunisme, expansionnisme impérialiste et racisme antisémite – qui distingue le nazisme en lui donnant une radicalité inconnue auparavant. La nouveauté du nazisme – outre que ses « mesures énergiques » iront bien au-delà de ce que Thomas Mann et Churchill pouvaient souhaiter ou concevoir à la fin de la Première Guerre mondiale – résidait dans sa biologisation extrême de l'antisémitisme, qui reformulait le mythe du « complot » et l'ancien cliché du juif comme élément anti-national, en termes d'hygiène raciale. Héritier en cela du nationalisme *völkisch*, Hitler voyait les juifs comme un virus qu'il fallait extirper et dont le bolchevisme n'était que la manifestation politique extérieure. Depuis 1920, ses discours sont remplis de références au marxisme comme création juive, au communisme comme « tuberculose raciale »<sup>15</sup>, aux juifs comme « porteurs du bolchevisme » et aux partis communistes comme « troupes mercenaires » des juifs. Eberhard Jäckel a dressé une liste impressionnante des caractérisations du juif contenues dans *Mein Kampf*, presque toujours empruntées au vocabulaire de la parasitologie : « Le juif est un ver dans le corps pourrissant, c'est une peste pire que la peste noire d'autrefois, un porteur de bacilles de la pire espèce, l'éternel schizomycète de l'humanité, l'araignée qui suce lentement le sang du peuple à travers ses pores, une bande de rats qui se battent jusqu'au sang, le parasite dans le corps des autres peuples, le type du para-

site, c'est un pique-assiette qui prolifère de plus en plus comme un bacille nuisible, l'éternelle sangsue, le vampire des peuples »<sup>16</sup>. Alfred Rosenberg, qui avait dénoncé le bolchevisme, au début des années vingt, dans une brochure intitulée *Pest in Russland*, écrira dix ans plus tard dans *Le mythe du xx<sup>e</sup> siècle* que l'arrivée au pouvoir de Lénine et Trotski, en 1917, n'avait été possible « qu'à l'intérieur du corps d'un peuple malade racialement et psychologiquement »<sup>17</sup>. On connaît l'allusion, dans *Mein Kampf*, aux tragédies que l'Allemagne aurait pu éviter si, pendant la guerre, les juifs avaient été anéantis par le gaz<sup>18</sup>.

La prédilection du nazisme pour les images pathologiques est donc bien illustrée par son usage extensif de la notion de « judéo-bolchevisme » comme manifestation d'une maladie du corps social<sup>19</sup>. La métaphore médicale privilégiée par Hitler, à côté de la syphilis et de la tuberculose, était celle du cancer, contre lequel le Troisième Reich avait engagé la politique hygiéniste la plus radicale et conséquente en Europe<sup>20</sup>. Cette contamination de la propagande politique par le langage médical et épidémiologique était d'ailleurs parallèle à l'adoption massive de métaphores politiques par les hommes de science. Bernhard Fischer-Wasels, un des pères de la recherche sur les tumeurs, définissait le stade embryonnaire du cancer comme « une nouvelle race de cellules » distincte des autres et proposait une thérapie visant à « détruire cette race pathologique » (*Zerstörung der pathologischen Zellrasse*). Des chercheurs qualifiaient les cellules cancéreuses d'anarchistes, de bolcheviques, de foyers du chaos et de la révolte. D'autres spécialistes préféraient parler de « cellules révolutionnaires » (Hans Auler) ou d'« État dans l'État » (Curt Thomalla). À l'époque, conclut l'historien des sciences Robert N. Proctor, le langage de la médecine était complètement imprégné d'idéologie politique<sup>21</sup>.

## Racisme de classe

Si la rencontre de la contre-révolution et de l'antisémitisme forge une catégorie syncrétique nouvelle – le « judéo-bolchevisme » – qui fait la singularité de l'idéologie national-socialiste, la définition de l'ennemi de classe en termes de race, la vision de la révolte politique comme expression d'une maladie du corps social et la stigmatisation du révolutionnaire comme porteur d'un virus contagieux, étaient des phénomènes bien plus anciens. La France du début de la III<sup>e</sup> République, avec son mélange de positivisme, scientisme, racisme et conservatisme radicalisé par la mémoire des soulèvements politiques de 1848 et de 1871, en donne un exemple éloquent. L'essor presque parallèle, entre 1860 et 1890, de nouvelles disciplines comme la microbiologie (Pasteur), la médecine expérimentale (Claude Bernard), l'anthropologie (Paul Broca, Paul Topinard), l'eugénisme et l'anthropologie raciale (Vacher de Lapouge), l'anthropologie criminelle (Lacassagne), la neurologie (Charcot), la psychologie des foules (Le Bon, Tarde) et la sociologie (Durkheim), créait les conditions d'un amalgame entre science et politique qui se traduira dans une approche biologique des comportements sociaux et dans une sorte de médicalisation des stratégies du pouvoir<sup>22</sup>. Des phénomènes aussi différents que la syphilis, l'alcoolisme, la prostitution, l'hystérie, la criminalité, l'insoumission aux nouvelles hiérarchies sociales, les grèves ou les insurrections étaient ainsi considérés comme les expressions multiples d'une même maladie du corps social, voire comme des tares héréditaires, des foyers pathogènes qui avaient trouvé dans la société urbaine et industrielle leur terrain de culture le plus propice. Les épidémies de choléra – dont la mémoire restait vive à l'époque – troublaient en profondeur la sensibilité bourgeoise, sapaient la confiance

en soi des classes dominantes, leur foi dans le progrès, dans une société prospère, pacifique, hiérarchisée et ordonnée. Le choléra était immédiatement associé à une menace extérieure, importée d'Orient ou d'Afrique, venant des peuples « non civilisés », ou encore véhiculée par les migrants et transmise par les classes inférieures (socialement et biologiquement), dont les quartiers insalubres devenaient des foyers infectieux. Le choléra prenait vite les traits de la subversion sociale.<sup>23</sup> Dans ce contexte, les communards étaient vus comme des criminels récidivistes, porteurs d'une épidémie qu'il fallait endiguer par des mesures radicales. Puisque la contagion risquait d'affecter des parties de la société encore saines ou guérissables, l'agent pathogène, le virus constitué par le noyau des « criminels-nés », dangereux et incurables, devait être complètement éliminé. L'État s'érigait alors en biopouvoir, appelé à intervenir dans la société comme un chirurgien chargé d'amputer la partie gangrenée d'un organisme malade<sup>24</sup>.

Ce « biologisme social », selon la caractérisation sartrienne de la littérature française d'après la Commune, remonte à l'époque de la révolution industrielle, lorsque les classes laborieuses furent « racialisées » et physiquement séparées des couches privilégiées. C'est alors que l'inégalité sociale devant la maladie commença à être perçue comme l'expression d'une dégénérescence physique et morale du prolétariat<sup>25</sup>. C'est alors que l'État commença à élaborer des politiques publiques hygiénistes visant à isoler dans l'espace les « classes dangereuses » comme dans les hôpitaux on isolait les malades du choléra. Cette vision de la société se greffait sur un autre imaginaire, hérité de la contre-révolution et préservé par la culture libérale dont il renouvelait le langage. D'une part, on exhumait le vieux cliché stigmatisant la révolte comme éruption d'une violence

ancestrale et barbare, menace de la civilisation surgissant de ses propres interstices, horde primitive ayant survécu aux marges du monde civilisé et apparaissant maintenant au grand jour (la foule massacrée des *Réflexions* de Burke, les « Vandales et les Goths » des *Souvenirs* de Tocqueville<sup>26</sup>). D'autre part, une identification s'opérait, dans le contexte de l'impérialisme, entre cette barbarie primitive et les « sauvages » du monde colonial. Les figures du prolétaire insurgé, du criminel, de l'hystérique, de la prostituée, du sauvage, du fauve devenaient interchangeables ; non reconnu comme adversaire politique légitime, l'ennemi de classe était « racialisé » et animalisé : la répression politique se présentait comme l'extirpation d'un corps étranger à la civilisation et comme une mesure d'hygiène publique. La contamination de la politique par le discours biologique et scientifique avait des implications directes sur les thérapies politiques et militaires visant à préserver l'ordre. La « race » était utilisée comme métaphore désignant une classe redoutée ; une classe dont l'altérité menaçante était appréhendée en termes biologiques, physiques, psychologiques et moraux afin d'être mieux éloignée et si nécessaire écrasée<sup>27</sup>.

L'assimilation des classes laborieuses à une « race inférieure » devint un poncif de la culture européenne à l'âge du capitalisme industriel triomphant. Vers la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'essayiste anglais Henry Mayhew décrivait les pauvres des grandes villes comme « des tribus errantes dans la société civilisée » qui possédaient tous les traits des peuples primitifs. Reconnaissables tant par leur aspect physique, avec leurs « pommettes hautes et [leurs] mâchoires saillantes », que par leur façon de parler un jargon incompréhensible, ils étaient paresseux, réfractaires à la discipline du travail, grossiers, violents, sales, totalement dépourvus du sens de la propriété et de



la religion. Dans une enquête de 1883 sur la pauvreté urbaine, George Sims évoquait l'image coloniale d'un « continent obscur » au milieu de la civilisation. Autant d'observations et d'hypothèses que plusieurs études anthropométriques s'empressaient de confirmer<sup>28</sup>. La presse bien-pensante avait décelé dans la figure du marin – grossier et déraciné, souvent soupçonné de cannibalisme selon une légende fort répandue – un lien vivant entre les sauvages du monde extra-européen et les races primitives, autrement dit les classes laborieuses, du monde civilisé<sup>29</sup>.

En France, le « racisme de classe » trouvera ses théoriciens au tournant du siècle en Gustave Le Bon et Georges Vacher de Lapouge, l'un des pères de la psychologie des foules et le fondateur de l'« anthroposociologie ». Dans ses *Lois psychologiques de l'évolution des peuples* (1894), Le Bon procédait à une « classification psychologique des races humaines » dont il indiquait pour chacune la « constitution mentale » avec ses traits physiques et anatomiques. Son analyse l'amenait à observer une similitude substantielle entre les « races inférieures » et les classes subalternes. Ces dernières représentaient les « sauvages » du monde civilisé, qu'elles menaçaient de l'intérieur comme une sorte de survivance barbare : « Les couches les plus basses des sociétés européennes – écrivait-il – sont homologues des êtres primitifs<sup>30</sup>. » La distance entre les élites dominantes et le prolétariat urbain était à ses yeux « aussi grande que celle qui sépare le blanc du nègre »<sup>31</sup>. Inutile d'ajouter que la démocratie politique et l'égalitarisme étaient les véhicules privilégiés de cette régression de la civilisation vers la barbarie, impulsée tant par l'immigration que par la lutte de classes. Vacher de Lapouge se chargera de transcrire cette thèse en termes eugénistes : l'idée d'une origine biologique des inégalités sociales, de leur caractère immuable

et héréditaire traverse l'ensemble de son œuvre des années quatre-vingt du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la période de l'entre-deux-guerres<sup>32</sup>.

La répression de la Commune qui provoqua en une semaine, selon les différentes estimations, entre 10 000 et 30 000 victimes, illustre de façon particulièrement éclairante cette tendance à la racialisation du conflit de classe. Comme l'a montré l'historien Robert Tombs, l'armée versaillaise n'était composée ni de bonapartistes fanatisés ni de paysans ou de provinciaux désireux de prendre leur revanche contre une capitale détestée et diabolisée ; le sentiment dominant chez les troupes n'était pas de participer à la répression d'une révolte politique mais plutôt à l'extinction d'un incendie criminel dans une ville tombée aux mains des « classes dangereuses ». De ce point de vue, souligne Tombs, cette contre-révolution prenait un caractère fondateur : « elle relevait de l'idée, empruntée à la biologie sociale et promise à un avenir funeste, selon laquelle la société était menacée par la "dégénérescence" de ses éléments "inférieurs" »<sup>33</sup>. Bien que marquée par des épisodes de violence aveugle, déchaînée, comme dans toute guerre civile, cette répression militaire fut pour l'essentiel planifiée, disciplinée, organisée, froide et impersonnelle. La plupart des victimes ne furent pas tuées dans les rues mais arrêtées, escortées jusqu'aux centres de tri, jugées et exécutées. Ces opérations étaient bien séparées et confiées à des unités militaires différentes, de telle façon que parmi les soldats, peu nombreux étaient ceux qui pouvaient réellement se rendre compte de l'ampleur du carnage. Une des conséquences de ce dispositif répressif était la déresponsabilisation éthique de ses acteurs qui se limitaient à exécuter des ordres. Tombs saisit les prémisses, dans cette répression, des génocides modernes, bureaucratiques, impersonnels, perpétrés

par des « hommes ordinaires »<sup>34</sup>. Ce qui n'empêcha d'ailleurs pas les autorités de déporter les communards vers les bagnes de Nouvelle Calédonie, selon la pratique ancienne consistant à isoler les porteurs de maladies contagieuses dans les léproseries et les lazarets, et celle plus récente des « quarantaines » décrétées pour enrayer le choléra.<sup>35</sup>

La répression politique comme désinfection du corps social supposait la déshumanisation de l'ennemi, déclassé au rang d'animal et d'espèce biologiquement inférieure. L'interprétation de la Commune de Paris en termes zoologiques trouve son expression la plus inspirée dans un article de Théophile Gautier d'octobre 1871, dont voici un extrait devenu classique : « Il y a dans toutes les grandes villes des fosses aux lions, des cavernes fermées d'épais barreaux où l'on parque les bêtes fauves, les bêtes puantes, les bêtes venimeuses, toutes les perversités réfractaires que la civilisation n'a pu apprivoiser, ceux qui aiment le sang, ceux que l'incendie amuse comme un feu d'artifice, ceux que le vol délecte, ceux pour qui l'attentat à la pudeur représente l'amour, tous les monstres du cœur, tous les difformes de l'âme ; population immonde, inconnue au jour, et qui grouille sinistrement dans les profondeurs des ténèbres souterraines. Un jour, il advient ceci que le belluaire distrait oublie ses clefs aux portes de la ménagerie, et les animaux féroces se répandent dans la ville épouvantée avec des hurlements sauvages. Des cages ouvertes, s'élancent les hyènes de 93 et les gorilles de la Commune<sup>36</sup>. » Ernest Feydeau lui fait écho : « Ce n'est même plus la barbarie qui nous menace, ce n'est même plus la sauvagerie qui nous envahit, c'est la bestialité pure et simple. »<sup>37</sup> Plus sobre et mesuré, comme il se doit d'un écrivain qui décrit la société avec la rigueur scientifique d'un médecin, Zola voyait la Commune comme une poussée de « fièvre » (un

thème cher à Burke), comme un délire dû à l'alcool qui s'était emparé du peuple de Paris et auquel il fallait mettre fin ; le bain de sang dans lequel elle avait été noyée ne fut qu'« une horrible nécessité ». Dans *La Débâcle*, il décrivait la Commune comme « l'épidémie envahissante, la soûlerie chronique, léguée par le premier siège et aggravée par le second », qui avait atteint une « population sans pain, ayant de l'eau-de-vie et du vin à pleins tonneaux, et qui s'était saturée, délirante désormais à la moindre goutte<sup>38</sup> ». Le roman se termine par une métaphore naturaliste qui annonce la régénération de la société après la catastrophe, comme « le rajeunissement certain de l'éternelle nature », comme « l'arbre qui jette une nouvelle tige puissante, quand on en a coupé la branche pourrie, dont la sève empoisonnée jaunissait les feuilles<sup>39</sup> ».

Dans *Les Origines de la France contemporaine*, dont le premier tome parut en 1878, Hyppolite Taine brossait un tableau de la Révolution française qui résume avec un pathos extraordinaire tous les stéréotypes de la France conservatrice encore traumatisée par le souvenir de la Commune. Zoologie : la révolution dévoilait à ses yeux « l'instinct animal de la révolte »<sup>40</sup> ; le révolutionnaire était un individu détraqué, surgi des tréfonds de la civilisation pour la détruire : « le barbare, bien pis, l'animal primitif, le singe grimaçant, sanguinaire et lubrique, qui tue en ricanant et gambade sur les dégâts qu'il fait<sup>41</sup> ». Race : il comparait les foules en action à « des nègres déchaînés » qui soudainement essayaient de « conduire le vaisseau dont ils s'étaient rendus maîtres »<sup>42</sup>. Régression barbare : « le plus profond observateur de la Révolution ne trouvera rien à lui comparer que l'invasion de l'Empire romain au quatrième siècle », à la différence près que, cette fois-ci, les Huns, les Vandales et les Goths ne venaient ni du Nord ni de la Mer Noire : « ils sont au

milieu de nous<sup>43</sup> ». Maladie : les Jacobins possédaient un « esprit malade » et Marat était « fou » ; les insurgés étaient excités par un virus contagieux, comme des individus auxquels la fièvre venait « en contact des enfiévrés »<sup>44</sup>. Apparu en 1789, ce virus s'était transmis d'une génération à l'autre jusqu'à l'épidémie de 1871. Dix ans après la Commune, Taine la décrivait comme « un germe pathologique qui, pénétré dans le sang d'une société souffrante et profondément malade, a causé la fièvre, le délire et les convulsions révolutionnaires<sup>45</sup> ».

La Commune donnera une forte impulsion aux premiers travaux sur la psychologie des foules, de Scipio Sighele à Gustave Le Bon. À l'époque de Charcot et des études sur le magnétisme, la foule, exemple typique d'agrégation d'atomes polarisés, est analysée comme une pathologie urbaine, manifestation visible d'un édifice social rongé par le cancer et déjà vermoulu. La foule est hystérique, féminine, irrationnelle, violente, subversive. Pour Maxime du Camp, les foules de la Commune sont composées d'un monstrueux assemblage de malades : pyromanes, individus « atteints de monomanie homicide » ou de « lycanthropie féroce », prostituées et alcooliques. « Presque toutes les malheureuses qui combattirent pour la Commune – ajoute-t-il – étaient ce que l'aliénisme appelle “des malades” »<sup>46</sup>. Le diagnostic est confirmé, au début des années quatre-vingt-dix, par Gabriel Tarde, une des figures de proue de la sociologie et de l'anthropologie criminelle. Il explique la psychologie des foules par la loi de l'imitation et analyse le résultat de leur action comme une régression bestiale et primitive. La foule, écrit-il, est un phénomène moderne qui exprime, au sein des peuples civilisés, la réapparition d'une « bête impulsive et maniaque, jouet de ses instincts et de ses habitudes machinales, parfois un animal d'ordre inférieur, un

invertébré, un ver monstrueux où la sensibilité est diffuse et qui s'agite encore en mouvements désordonnés après la section de sa tête »<sup>47</sup>.

Cesare Lombroso, le principal représentant du positivisme italien, devait apporter sa caution scientifique à l'exorcisme de la révolution au sein d'une Europe hantée par le spectre de la Commune. Comme l'a souligné Daniel Pick, la criminalité constitue aux yeux de Lombroso une sorte d'anachronisme bio-historique : le criminel est un individu dont le développement psychophysique a été bloqué et dont, par conséquent, on peut facilement détecter les tendances pathologiques par une analyse anthropométrique attentive<sup>48</sup>. Dans le sillage de Lombroso, la théorie de l'atavisme criminel rencontra immédiatement un vif intérêt au sein de la communauté scientifique. Il était expliqué par le métissage, perçu comme la cause principale de la réapparition de comportements primitifs dans le monde civilisé. On parlait à ce propos de « souillure » et d'« atavisme de croisement »<sup>49</sup>. Arthur Bordier, professeur à l'École anthropologique de Paris, se penchait sur des assassins qui présentaient à ses yeux des caractères « propres aux races préhistoriques » et qui « ont disparu chez les races actuelles », mais qui « reviennent chez eux par une sorte d'atavisme ». « Le criminel ainsi compris – expliquait-il – est un anachronisme, un sauvage en pays civilisé, une sorte de monstre et quelque chose de comparable à un animal qui, né de parents depuis longtemps domestiqués, apprivoisés, habitués au travail, apparaît brusquement avec la sauvagerie indomptable de ses premiers ancêtres<sup>50</sup>. »

L'anthropologie criminelle se mettait ainsi au service d'une prophylaxie sociale dans le dessein de reconnaître les délinquants et de protéger la société contre l'atavisme criminel et l'anarchie. Pour Lombroso, les révoltés souffraient de maladies hérédi-

taires, potentiellement contagieuses, bien révélées par des anomalies physiques. Dans *L'uomo delinquente* (1876), il énumérait dans le détail les traits morphologiques du « criminel-né » : cheveux noirs et crépus, nez aquilin ou crochu, pesantes mâchoires, oreilles volumineuses et décollées, crâne aplati, arcades sourcilières saillantes, zygomatides énormes, « air louche », strabisme fréquent, visage pâle, regard injecté de sang<sup>51</sup>. Il n'est pas difficile de repérer dans ce portrait, où l'on retrouve toute l'imagerie du brigand italien fin de siècle, plusieurs éléments physiques qui, à la même époque, étaient déjà attribués aux juifs et qui façonneront quelques années plus tard, l'archétype du bolchevik au couteau entre les dents. L'iconographie et la caricature de la presse antisémite étaient saturées de cette imagerie qui trouvera son apogée dans l'entre-deux-guerres. Le criminel-né était un monstre, un dégénéré. Lombroso classait dans cette catégorie les régicides, les terroristes de 1793, les communards et les anarchistes. Après avoir examiné les dossiers de 41 anarchistes conservés aux archives du service anthropométrique de la Préfecture de police de Paris (les célèbres archives Bertillon), l'anthropologue turinois concluait que 31 % d'entre eux possédaient toutes les caractéristiques du type criminel. Sur cinquante photographies de communards analysées lors d'une autre enquête, il avait trouvé le type criminel dans la proportion de 12 %<sup>52</sup>. Voilà découvert le noyau de l'épidémie. Une fois supprimé ce foyer infectieux, la société pourrait procéder efficacement à la rééducation du reste, les criminels possédant des « défauts organiques acquis ». Réformateur social et savant éclairé, Lombroso distinguait la révolution (« phénomène physiologique ») des révoltes (« phénomène pathologique »), la première découlant de contradictions et d'injustices sociales et possédant donc sa légitimité,

les autres liées à une déviance criminelle. Dans *Les crimes politiques et la révolution*, il classait la Commune parmi les révoltes provoquées par l'action mal-faisante des « criminels-nés »<sup>53</sup>.

L'analyse des foules révolutionnaires élaborée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par Scipio Sighele et Gustave Le Bon porte la marque de l'œuvre lombrosienne. Dans *La foule criminelle* (1891), Sighele retrouvait les mots les plus inspirés de Taine pour décrire la révolution comme une métamorphose par laquelle le peuple se transformait en « fauve », animé par « un instinct féroce et sanguinaire ». Il s'interrogeait alors sur les causes d'une telle mutation qui faisait soudain d'un « peuple d'ouvriers et d'honnêtes travailleurs [...] un monstre de perversité », pour donner aussitôt la clef de l'énigme : la présence d'un agent contagieux. Lors des révolutions, écrivait-il, le peuple est « corrompu » par des agitateurs qui, en temps normaux, restent cachés dans les bas-fonds les plus obscurs de la société – fous, dégénérés, alcooliques, criminels, « gens repoussants » (*gente schifosa*) –, et qui émergent de façon inattendue à la surface comme la fange du fond d'un étang<sup>54</sup>. Gustave Le Bon, quant à lui, privilégiait la thèse de l'atavisme criminel. Dans sa *Psychologie des foules* (1895), il voyait les révolutions comme une régression historique, un « retour à la barbarie », la manifestation d'un « syndrome répétitif » qui, s'il n'était pas étouffé à sa naissance, risquerait certainement de replonger la France dans la Terreur de 1793<sup>55</sup>.

Le darwinisme social de Le Bon et l'eugénisme de Vacher de Lapouge exerceront une influence certaine sur la formation des théories élitistes de Gaetano Mosca, Vilfredo Pareto et Robert Michels<sup>56</sup>. Mosca était un conservateur antidémocratique, Michels adhérerait au fascisme italien et Pareto sera toujours considéré par Mussolini comme un des précurseurs



idéologiques de son régime. Tout en critiquant les formules les plus tranchantes de Vacher de Lapouge et Otto Ammon (mais en rendant hommage à Taine), Mosca et Pareto théorisaient l'incapacité objective des classes subalternes à s'émanciper, à remplir une fonction historique autre que celle d'une « masse sans chefs », vouée à être mobilisée par les « aristocraties » en lutte permanente pour le pouvoir, lors d'une éternelle « circulation des élites »<sup>57</sup>. Le darwinisme social et l'eugénisme seront un élément clé dans l'itinéraire tortueux qui devait amener Michels du socialisme au fascisme. Ils constituent en effet, à côté de l'analyse wébérienne de l'administration, une source sous-jacente de son étude célèbre de 1911 sur la sociologie du parti politique moderne. Sur la base d'une brillante analyse du processus de bureaucratisation de la social-démocratie allemande, il théorisait la « loi d'airain de l'oligarchie » comme le destin inéluctable de tout parti politique de masse<sup>58</sup>. Autrement dit, le prolétariat était condamné à rester prisonnier d'une organisation hiérarchique et stratifiée : jamais il ne serait capable d'auto-organisation, d'auto-émancipation, de contrôle démocratique de ses représentants. Cela explique la citation élogieuse dont Gustave Le Bon faisait l'objet dans le livre de Michels<sup>59</sup>. En 1912, après sa rupture avec la social-démocratie allemande, ce dernier défendait la thèse, d'origine darwiniste sociale, d'une infériorité physique et biologique des classes subalternes (dont ses propres recherches se voulaient la confirmation sur le plan sociologique<sup>60</sup>). Darwinisme social, pessimisme anthropologique et élitisme politique convergeaient dans la reconnaissance des inégalités sociales comme loi de nature et dans le rejet radical de la démocratie, considérée tantôt comme impossibilité sociologique et tantôt comme illusion étrangère aux dispositions profondes des masses.

## La synthèse nazie

Y avait-il un rapport entre l'essor de ce « racisme de classe » et la naissance de l'antisémitisme moderne, non plus religieux mais racial ? La perception de la révolte sociale et politique à travers les catégories de l'anthropologie raciale et de la criminologie est contemporaine mais très largement *séparée* des stéréotypes, alors en pleine mutation, de la haine contre les juifs. Les études de Charcot sur l'hystérie seront vite utilisées, aussi bien par l'anthropologie criminelle pour classer les délinquants et les ouvriers en grève, que par de nombreux savants soucieux de donner une explication scientifique du « caractère juif ». Avancée d'abord par Charcot, la vision de l'hystérie comme syndrome juif sera largement répandue dans les sciences médicales<sup>61</sup>. Hystérie, névrose, fragilité psychique, difformité physique, santé précaire, épilepsie sont alors reconnus comme des traits typiquement juifs. À la Salpêtrière, Henry Maïge avait trouvé la clef pour interpréter le mythe du « juif errant », transfiguration littéraire d'un syndrome juif, celui du « névropathe voyageur<sup>62</sup> ». Léon Bouveret, disciple de Charcot, qualifiait la neurasthénie de maladie héréditaire particulièrement répandue chez les juifs et les populations slaves<sup>63</sup>. D'autres y décelaient les sources tantôt du « génie juif », tantôt d'une dégénérescence physique et intellectuelle. L'antisémitisme puisera largement à ce réservoir éclectique de clichés sur le « type anthropologique » juif. Il suffit de penser au portrait physique du juif dans *La France juive* de Drumont, où nez crochu et névrose s'accompagnent de poncifs bien plus archaïques tels que le « fœtus judaïco ».<sup>64</sup> Mais cette racialisation tendancielle du « type juif » dépassait de loin les frontières de l'antisémitisme. Le dreyfusard catholique Anatole Leroy-Beaulieu, quoique enclin à reconnaître l'existence d'un génie juif, n'en

soulignait pas moins les tares tant physiques que psychiques des juifs en tant que race : « La force physique, la vigueur musculaire a diminué, de génération en génération ; le sang s'est appauvri, la taille s'est rapetissée ; les épaules et la poitrine se sont rétrécies. Beaucoup de juifs des grandes juiveries ont quelque chose d'étiolé, de rabougri. Il y a, chez nombre d'entre eux, une sorte d'abâtardissement et de dégénérescence de la race. » Inutile d'ajouter que « à la dégénérescence physique a correspondu, trop souvent, la dégradation morale »<sup>65</sup>. Pour Ignaz Zollschan, médecin sioniste habsbourgeois, et pour Max Nordau, le grand théoricien de la dégénérescence au tournant du siècle, la création d'un État juif avait précisément la fonction de mettre fin à ce processus de dégradation raciale des juifs européens<sup>66</sup>. En Palestine, un nouveau et vigoureux *Muskeljudentum* devait prendre la place de l'intellectuel juif, malingre, névrosé et déjà rongé par la maladie des grandes métropoles occidentales.

La « racialisation » de l'altérité juive allait de pair avec celle de la subversion sociale et politique, mais elles demeuraient distinctes. L'antisémitisme, surtout dans un pays comme la France, appartenait, au moins jusqu'à l'affaire Dreyfus, au bagage culturel tant de la gauche socialiste que de la droite nationaliste et antirépublicaine. Expression idéologique d'une forme immature d'anticapitalisme – August Bebel l'avait qualifié de « socialisme des imbéciles » –, cet antisémitisme ne pouvait pas se condenser dans la figure du révolutionnaire juif, bien rare dans la patrie de l'Émancipation qui avait vu naître une solide couche de « juifs d'État »<sup>67</sup>. La fusion de ces différents stéréotypes dans l'image syncrétique du « judéo-bolchevisme » sera le produit de la révolution russe de 1917 et des révolutions allemande et hongroise de 1918-1919. C'est le rôle dirigeant joué par des per-

sonnalités juives dans ces soulèvements – illustré par les figures charismatiques de Trotski, Sverdlov, Zinoviev et Radek en Russie, Rosa Luxemburg, Paul Levi, Ernst Toller, Gustav Landauer et Kurt Eisner en Allemagne, Bela Kun en Hongrie – qui permet la jonction de ces deux stéréotypes, raciaux et culturels, jusqu'alors séparés. À partir de 1917, l'hystérique, le criminel-né, le fauve assoiffé de sang de la Commune prennent les traits du révolutionnaire juif. Cela donnera d'une part la coloration antisémite du langage de la contre-révolution – les exemples indiqués plus haut de Churchill et Thomas Mann n'en sont que les échantillons les plus « nobles » – et, d'autre part, dans une version bien plus radicale, la racialisation et la biologisation des mouvements révolutionnaires dans la propagande nazie. Une fois détecté le foyer infectieux de la révolution – le « bacille juif » dont parlait si volontiers Hitler –, la répression ne pouvait pas rétablir un ordre durable si elle ne procédait pas à une purification raciale, seule susceptible d'extirper le mal à la source. La tâche n'était donc pas terminée après la défaite du mouvement ouvrier et la « mise au pas » de la société allemande en 1933. C'est pourquoi, en 1941, dans la guerre contre l'URSS, la destruction du communisme et l'extermination des juifs étaient conçues comme des tâches absolument indissociables. L'avancée de la Wehrmacht en Pologne, en Lituanie, en Ukraine, en Russie, dans les Pays baltes, était suivie par l'intervention des *Einsatzgruppen*, unités spéciales de la SS chargées du massacre systématique des juifs et des commissaires politiques de l'Armée rouge (800 000 juifs et 600 000 commissaires politiques furent éliminés au cours de la première année de combat<sup>68</sup>).

L'antisémitisme ne sera une caractéristique centrale du fascisme qu'en Allemagne, où la figure du révolutionnaire juif était particulièrement visible. Ni

en Italie en 1922-1925, ni en Espagne pendant la guerre civile, Mussolini et Franco n'y eurent recours, à la différence de l'Allemagne où il fut, dès le départ, un des piliers de la contre-révolution, puis du mouvement national-socialiste. Il s'agit là d'une singularité du nazisme, liée au contexte historique, tant politique que culturel, dans lequel il s'était formé. La guerre et les révolutions de 1917-1919 en avaient certes été le catalyseur, mais cette singularité tenait à la synthèse entre une approche raciale de l'altérité juive et une biologisation de la subversion politique, éléments qui s'étaient dessinés durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dans plusieurs pays européens sans jamais se rencontrer. Le premier appartenait à toute la culture positiviste et scientiste de l'Europe occidentale, le deuxième avait trouvé en France, à l'occasion de la Commune, au début de la III<sup>e</sup> République, ses idéologues et ses propagandistes les plus influents. En ce sens, tout en revêtant les traits typiques d'un contexte allemand, le nazisme, par sa fusion d'anti-bolchevisme et d'antisémitisme, de contre-révolution et d'extermination raciale, était un produit bien européen.

### **Excursus : « L'hygiène de la race »**

La première étape de l'extermination biologico-raciale mise en œuvre par le nazisme fut l'« opération T4 », l'euthanasie des malades mentaux et de certaines catégories de handicapés. Entreprise au début de la guerre, elle fut arrêtée (ou tout au moins réduite) en 1941, en raison de la protestation des églises, après avoir fait plus de 90 000 victimes<sup>69</sup>. L'élimination de ces êtres humains participe du même projet de remodelage racial de l'Europe qui fut à l'origine des massacres des *Einsatzgruppen* et des camps de la mort. L'euthanasie des malades mentaux fut aussi, sur le

plan strictement technique, le laboratoire du génocide des juifs, puisque c'est lors de l'« opération T4 » que fut expérimenté le système de mise à mort par le gaz qui sera développé à une plus vaste échelle dans les camps d'extermination. Une partie du personnel médical et administratif de ce premier dispositif meurtrier fut d'ailleurs transférée à Auschwitz, afin d'y appliquer ses compétences. Raul Hilberg a vu cet « holocauste psychiatrique » comme « la préfiguration conceptuelle en même temps que technique et administrative de la "Solution finale"<sup>70</sup> ».

Bien que l'euthanasie comme moyen de prophylaxie sociale reste une spécificité de la biopolitique nazie sans équivalent dans l'histoire du xx<sup>e</sup> siècle, elle plongeait ses racines dans une culture qui appartenait à l'ensemble de l'Europe et du monde occidental. L'anthropologie raciale et l'eugénisme étaient des disciplines bien installées dans toutes les universités occidentales, en particulier dans le monde anglo-saxon et dans les pays scandinaves, dès la fin du xix<sup>e</sup> siècle. Une politique de stérilisation forcée des malades mentaux avait été adoptée aux États-Unis, d'abord dans l'État de l'Indiana, en 1907, puis, entre 1909 et 1913, en Californie, Dakota du Nord, Wisconsin, Kansas, Iowa, Nevada et dans l'État de Washington<sup>71</sup>. Des mesures analogues furent appliquées, au cours des années vingt, en Suisse, en Suède, en Norvège et au Danemark, souvent par des gouvernements dirigés par des partis sociaux-démocrates. En 1899, le savant américain W. Duncan McKim publiait *Heredity and Human Progress*, où il proposait l'euthanasie non pas comme moyen de procurer une « mort douce » à des êtres souffrant de maladies incurables, mais comme « sélection artificielle » de la population afin d'« élever la race humaine<sup>72</sup> ». Les nazis admiraient l'ouvrage de l'eugéniste américain Madison Grant, *The Passing of the Great Race* (1916),

qu'ils avaient publié en traduction allemande dès 1925<sup>73</sup>. En 1910, l'article « Civilisation » de l'*Encyclopædia Britannica* affirmait que l'avenir de l'humanité passerait sans doute par « l'amélioration biologique de la race grâce à l'application des lois de l'hérédité »<sup>74</sup>. Éliminé dans les éditions postérieures à 1945, cet article témoigne aussi bien de la légitimité dont jouissaient les théories eugénistes au sein de la communauté scientifique que de leur diffusion dans l'opinion publique anglo-saxonne.

Le darwinisme social et l'eugénisme justifiaient la guerre comme instrument de sélection raciale. Pour l'eugéniste allemand Otto Ammon, la guerre assurait « aux nations supérieures en vigueur et en intelligence la suprématie qu'elles méritent ». Il comparait l'armée à « une énorme éponge » qui, au moment de la mobilisation, absorberait tous les hommes en état de porter les armes et qui, après une guerre de courte durée, réaliserait « une sélection des plus adroits, des plus vigoureux et des plus résistants »<sup>75</sup>. En 1897, le congrès de la Philosophical Society de Londres était ouvert par un discours de lord Wolseley, « War and Civilisation », qui présentait la guerre comme le moyen de faire triompher les meilleurs au sein de l'humanité<sup>76</sup>. En 1911, à la veille du premier conflit mondial, le spécialiste militaire britannique Sir Reginald Clare Hart élaborait une ambitieuse théorie biologique de la guerre dans laquelle, contre le pacifisme naïf de Comte et Spencer, il voyait un instrument du progrès et un moment essentiel de régénération de l'humanité, indispensable au rétablissement d'un équilibre démographique entre les nations. En conclusion de son essai, Hart plaidait pour « une guerre implacable d'extermination des êtres et des nations inférieurs »<sup>77</sup>. On trouve un écho de ces débats dans le futurisme italien qui, dès son premier manifeste (1909), avait salué la guerre comme « la seule hygiène du

monde<sup>78</sup> ». Un des premiers (et rares) critiques du darwinisme social, le Français Jacques Novicow, avait parfaitement saisi la finalité politique de cette doctrine qui considérait « l'homicide collectif comme la cause du progrès du genre humain »<sup>79</sup>.

En Italie et en France, où l'église catholique s'opposait à une politique de stérilisation forcée, les théories eugénistes avaient connu une diffusion significative, quoique moins importante que dans le monde anglo-saxon. C'est le darwinisme social, introduit par Cesare Lombroso vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui leur avait préparé le terrain. Le premier congrès italien d'« eugénisme social » se déroula à Milan, en 1924 ; il vit la participation de 500 médecins discutant de « culture rationnelle des hommes » (*viricoltura razionale*) et d'« amélioration biologique de la race » (*biofilassi*)<sup>80</sup>. Le régime de Mussolini préconisait au départ un racisme « spiritualiste-romain » plutôt que « biologico-aryen », mais c'est bien au nom de l'« hygiène raciale » que, suite à la guerre d'Éthiopie et à l'alliance avec l'Allemagne nazie, furent promulguées les lois raciales et antisémites de 1938<sup>81</sup>. En France – où la littérature véhiculait largement, de Zola à Barrès, les poncifs eugénistes et l'idée de « dégénérescence » –, le principal propagandiste de l'eugénisme fut encore Georges Vacher de Lapouge qui proposait dans *L'Aryen, son rôle social* (1890), une campagne de stérilisation de masse afin de prévenir le chaos et la barbarie des sociétés modernes, démocratiques et égalitaires. La « sélection naturelle » décrite par le darwinisme social, défenseur du « laissez faire » et du capitalisme libéral, n'avait plus à ses yeux aucun effet dans le monde occidental qui avait désormais créé ses propres mécanismes immunitaires. Il fallait donc procéder à une politique eugéniste de sélection raciale planifiée, seule susceptible d'éviter l'élimination massive des inaptes qui



deviendrait un jour nécessaire si la tendance dominante n'était pas stoppée. Dans *Les sélections sociales* (1896), il traçait les lignes d'un projet de fabrication, par fécondation artificielle, d'une humanité nouvelle esthétiquement et intellectuellement supérieure : « Ce serait la substitution de la reproduction zootechnique et scientifique – écrivait-il – à la reproduction bestiale spontanée<sup>82</sup>. » Peu avant sa mort, en 1935, Vacher de Lapouge reconnaissait dans l'hitlérisme une caricature pangermaniste de ses propres idées<sup>83</sup>. Si les médecins qui proposaient un eugénisme « négatif » – c'est-à-dire une politique de stérilisation forcée, voire d'euthanasie – étaient minoritaires, on comptait parmi eux des figures importantes comme les prix Nobel Charles Richet et Alexis Carrel. En 1919, Richet publiait *Les sélections humaines* dont le chapitre XX était entièrement consacré à « L'élimination des anormaux »<sup>84</sup>. Dans *L'Homme, cet inconnu* (1935), Carrel proposait la création d'un « établissement euthanasique, pourvu de gaz approprié », qui permettrait de résoudre ce problème des anormaux « de façon humaine et économique »<sup>85</sup>. Installé aux États-Unis depuis 1904, où il travaillait auprès de la Fondation Rockefeller, Carrel élaborait une sorte de synthèse entre le fascisme français et l'eugénisme américain. Revenu en France en 1941, il dirigera la Fondation française pour l'étude des problèmes humains, instituée par le régime de Vichy (où l'absence du mot race dans l'appellation tenait, comme l'expliquait Carrel, à « des raisons d'ordre psychologique »). C'est à cette époque qu'il envisageait l'avènement d'une « biocratie »<sup>86</sup>.

En Allemagne, l'eugénisme trouva un terrain particulièrement fertile. Dès la fin du xix<sup>e</sup> siècle, plusieurs anthropologues, d'Ernst Haeckel à Ludwig Woltmann, proposaient l'euthanasie comme thérapie sociale, dans une première synthèse d'eugénisme et de

racisme nordique. En 1905, le médecin Alfred Ploetz fondait à Berlin la Société d'hygiène raciale (*Gesellschaft für Rassenhygiene*), qui pouvait compter sur plusieurs revues savantes pour la diffusion de ses principes. Sous la république de Weimar, l'eugénisme connut un essor important grâce à la création, en 1927, de l'Institut Kaiser Wilhelm d'anthropologie, de génétique humaine et d'eugénisme, qui centralisait les recherches et élaborait les premiers projets de stérilisation de malades mentaux, criminels et individus « moralement » arriérés. La Fondation Rockefeller octroya des fonds importants à cet Institut dont elle reconnaissait la valeur scientifique et l'utilité. Au départ, l'Institut voulait préserver un caractère strictement scientifique, comme le prouve sa décision de privilégier une terminologie savante (*Eugenetik*) pour des concepts idéologiquement connotés (*Rassenhygiene*)<sup>87</sup>. À partir de 1930 cependant, il commença à s'orienter vers la recherche d'une synthèse entre les théories eugénistes et la pensée *völkisch*, tandis qu'une partie de ses membres adoptait une orientation ouvertement raciste<sup>88</sup>. Les médecins furent d'ailleurs une des catégories professionnelles parmi les plus nazifiées dans l'Allemagne des années trente<sup>89</sup>. La promulgation, en 1933, d'une loi sur la stérilisation forcée ne rencontra pas de résistances<sup>90</sup>. Les médecins apportèrent leur contribution à l'élaboration d'une politique de planification familiale qui reléguait les femmes au rôle de « reproductrices de la race » sous le contrôle des autorités politiques et dont le corollaire fut une campagne de stérilisation forcée<sup>91</sup>.

Certes, il serait faux d'assimiler tout simplement l'eugénisme à la biologie raciale nazie. La politique de stérilisation menée aux États-Unis et dans les pays scandinaves découlait sans aucun doute d'un principe de prophylaxie sociale éthiquement inacceptable, mais n'était pas ouvertement contaminée par l'idéologie

raciste qui amenait par exemple le nazisme à décider, en 1934, la stérilisation forcée des « bâtards de Rhénanie », les enfants métis nés, pendant la période d'occupation française de la Ruhr, de l'union de soldats noirs avec des femmes allemandes<sup>92</sup>. De même, entre les stérilisations pratiquées aux États-Unis et l'extermination des handicapés mise en œuvre par le nazisme pendant la Deuxième Guerre mondiale, l'écart est considérable. Mais la mise en garde contre de tels amalgames ne devrait pas occulter les liens entre les massacres technico-scientifiques du nazisme et une culture eugéniste à connotation raciste largement véhiculée pendant des décennies par de nombreux médecins, psychiatres, anthropologues, ethnologues et biologistes occupant des positions de premier plan dans les universités et dans les institutions scientifiques d'Europe et des États-Unis. L'eugénisme et « l'hygiène raciale », qui offrirent au nazisme quelques fondements essentiels de sa vision du monde, appartenaient à la culture occidentale, avaient trouvé un ancrage solide dans ses institutions libérales et des représentants enthousiastes chez de vastes couches de savants et d'intellectuels (nationalistes, libéraux, conservateurs et même socialistes). C'est dans cette tradition que le national-socialisme puisait le langage « scientifique » avec lequel il avait reformulé son antisémitisme : les juifs étaient assimilés à un « virus » générateur de « maladies », leur extermination à une mesure de « nettoyage », à une opération de « prophylaxie ».

Tout au long des années trente, la communauté scientifique internationale refusa de prendre au sérieux la propagande nazie. Le rapport organique existant entre l'« hygiène de la race » et les lois de Nuremberg ne semblait pas troubler la collaboration scientifique entre les eugénistes allemands et leurs homologues anglo-saxons. En 1936, alors que le régime nazi avait déjà promulgué ces lois et procédé

à plusieurs dizaines de milliers de stérilisations forcées, l'université de Heidelberg décernait un doctorat honorifique au professeur Harry Laughlin, un des plus réputés parmi les sélectionnistes américains, directeur du Centre de recherches eugénistes à Cold Spring Harbor. Dans son discours de remerciement, il se déclarait honoré d'une telle reconnaissance qu'il considérait comme « la preuve que les scientifiques allemands et américains comprennent l'eugénisme de la même façon<sup>93</sup> ». Cet épisode semble confirmer l'avis de l'historien Daniel Pick selon lequel, pendant la période de l'entre-deux-guerres, il serait facile de trouver en Angleterre et aux États-Unis « l'équivalent du discours nazi sur la race, l'eugénisme et la dégénérescence<sup>94</sup> ». André Pichot va plus loin : « Hitler n'a pas inventé grand chose. La plupart du temps, il s'est contenté de reprendre des idées qui étaient dans l'air et de les mener jusqu'à leur terme. L'euthanasie et les profondes méditations sur "les vies qui ne méritent pas d'être vécues" étaient des lieux communs à l'époque<sup>95</sup> ». La condamnation horrifiée des crimes nazis et des théories eugénistes qui les avaient inspirés ne se manifestera que *post factum*<sup>96</sup>. Jusqu'à la fin de la guerre, l'eugénisme nazi n'était pas considéré comme inhumain ni aberrant, ni même, en dépit de l'émigration massive des scientifiques juifs, préjudiciable à une collaboration dans le domaine de la recherche. La condamnation unanime du nazisme après 1945 occultera ces bonnes relations. Mengele n'avait pas d'équivalent dans le monde anglo-saxon, mais ses pratiques n'étaient que la dérive extrême d'une idéologie bien enracinée dans la culture occidentale.

## **V. Exterminer : l'antisémitisme nazi**

### **Le juif comme abstraction**

La vision du juif comme incarnation de la modernité abstraite et impersonnelle traverse toute la culture occidentale depuis la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Son essor suit ou accompagne, selon les différents pays, l'émancipation juive et l'industrialisation de l'Europe ; sa diffusion touche l'ensemble du continent mais plus particulièrement les pays où les juifs étaient plus nombreux, leur intégration socio-économique et leur assimilation culturelle plus profondes. Ils devenaient en quelque sorte le symbole d'une modernité urbaine et industrielle vécue comme une perte des valeurs traditionnelles et comme l'avènement d'un monde anonyme, froid, rationnel, sans repères et finalement inhumain. Les premiers socialistes, notamment en France, identifiaient souvent anticapitalisme et antisémitisme, tandis que les conservateurs tenaient les juifs pour responsables de la disparition d'un ordre « naturel » fondé sur la tradition, dans lequel les valeurs aristocratiques se perpétuaient sans entraves, inscrites dans une société hiérarchique. Les ghettos avaient disparu avec le début de la démocratisation du vieux monde, où les clivages de caste et de rang tendaient à être remplacés par l'égalité uniforme et impersonnelle des citoyens. Les juifs émancipés avaient bâti leur succès sur cette société moderne,

mécanique et sans âme, véritable antithèse de la « communauté » préindustrielle, organique et naturelle. Ils étaient vus comme représentants d'une rationalité économique abstraite, celle de la finance et de l'universalisme démocratique, taillé sur une humanité tout aussi abstraite, définie par le droit et non par la tradition, le sentiment d'appartenance ou l'enracinement dans un terroir. Dans ce conflit qui opposait irréductiblement « communauté » et « société », ils apparaissaient comme un concentré chimiquement pur de cette dernière. Les juifs réels cédaient la place au *Juif*, catégorie universelle et indifférenciée. La mutation qui affranchissait le juif de son ancien statut de paria et le « normalisait » au sein de la société, où il devenait un citoyen « comme les autres » et, au moins subjectivement, un membre à part entière d'une communauté nationale, s'accompagnait d'une nouvelle forme d'altérité négative. Ancien étranger vivant aux marges de la société, il demeurait étranger en tant qu'incarnation d'une modernité devenue elle-même étrangère et hostile à une nation ancrée dans ses valeurs. Personnification de l'abstraction dominant les relations sociales du monde capitaliste, urbain et industriel, le juif était dépouillé de ses traits réels pour devenir une simple métaphore de la modernité.

Cette vision n'était pas l'apanage exclusif de l'antisémitisme politique. Elle s'exprime dans une vaste littérature philosophique, économique et historique de la plupart des pays occidentaux. Dans sa *Philosophie de l'argent* (1900), Georg Simmel – lui-même victime pendant de longues années des discriminations antisémites du monde académique allemand – soulignait une série d'affinités entre les juifs et la circulation monétaire, l'« intellectualisme » et le libéralisme modernes. Après avoir souligné leur « aisance à se mouvoir dans les combinaisons de la logique formelle bien plus que

dans une production créatrice quant à son contenu<sup>1</sup> », il en faisait, en tant qu'êtres humains « absolument déracinés », les représentants d'une société dominée par la rationalité abstraite de l'argent: « l'argent, parce qu'il s'interpose entre les choses et l'homme, permet à celui-ci une existence *quasi* abstraite, libre de tout égard direct pour les choses<sup>2</sup> ».

En France, la vision du juif comme abstraction pure était répandue au tournant du siècle aussi bien chez les dreyfusards que chez les nationalistes et les anti-sémites. Aux yeux de Maurice Barrès, le juif était « un logicien incomparable » dont les « raisonnements [étaient] nets et impersonnels, comme un compte en banque »<sup>3</sup>. L'intellectuel catholique dreyfusard Anatole Leroy-Beaulieu, de son côté, le tenait pour « une figure pensive », un individu « caractérisé par la prédominance du système nerveux sur le système musculaire<sup>4</sup> », souvent névrosé, voire hystérique, beaucoup plus enclin à la difformité physique que l'Anglais ou l'Auvergnat: « Il serait ridicule de leur demander le beau torse du Grec ou la belle prestance de l'Anglais<sup>5</sup>. » À cette tendancielle « dégénérescence physique » correspondait en revanche une impressionnante rationalité calculatrice: « L'esprit juif est un instrument de précision ; il a l'exactitude d'une balance<sup>6</sup>. » Pour André Gide, l'intelligence juive était « merveilleusement organisée, organisante, nette, classificatrice », capable de retrouver une idée et de renouer le fil d'un raisonnement comme on range les objets dans un tiroir. Mais cette rigueur rationnelle avait sa contrepartie: le juif possédait « le cerveau le plus antipoétique »<sup>7</sup> (vision qu'on retrouvera plus tard dans les *Réflexions sur la question juive* de Sartre<sup>8</sup>).

Reformulée dans la littérature antisémite, cette vision donnait lieu au couple antinomique juif/aryen. Dans *La France juive*, Drumont fut l'un des premiers à opposer l'« israélite » commerçant, cérébral et calculateur

à l'« aryen » agriculteur, héroïque et créateur<sup>9</sup>. Son ouvrage amalgamait et articulait déjà nationalisme, racisme et antisémitisme. Mélange singulier de thèmes empruntés à l'antisémitisme socialiste français (Proudhon et Toussenel), à l'anti-judaïsme catholique et réactionnaire (Bonald et Barruel) et au nouveau racisme scientifique (Taine), *La France juive* ne proposait pas encore une « thérapeutique » cohérente et bien définie, mais présentait plusieurs affinités avec l'antisémitisme *völkisch* allemand<sup>10</sup>. Pendant la période de l'entre-deux-guerres, plusieurs écrivains placeront cette antinomie au centre de leurs œuvres. Dans ses *Bagatelles pour un massacre* (1937), Céline peignait l'intellectuel juif en « lettré robot » totalement dépourvu d'esprit créateur et, au fond, corrupteur de l'art. Rien ne lui était plus étranger que « l'authentique émotion, spontanée, rythmée sur les éléments naturels », puisque sa vocation intime le poussait à rechercher « le standard en toutes les choses », d'où son rôle dominant dans la société : « la civilisation moderne c'est la standardisation totale, âmes et corps sous le juif<sup>11</sup> ». Pierre Drieu la Rochelle consacra à ce thème un de ses romans les plus connus, *Gilles* (1939), où la stigmatisation de l'existence juive, abstraite et profondément inauthentique, trouvait sa formulation ironique : « Le juif, c'est horrible comme un polytechnicien ou comme un normalien<sup>12</sup>. »

En Allemagne, la dichotomie juif/aryen correspondait au conflit entre *Zivilisation* et *Kultur* et marquait tous les écrits des théoriciens de la « révolution conservatrice ». Dans son ouvrage le plus célèbre, *Le déclin de l'Occident* (1918), Oswald Spengler opposait la « sagesse » (*Weisheit*) typique des sociétés prémodernes, imprégnée de spiritualité religieuse et fondatrice de la *Kultur*, à l'« intelligence » abstraite du monde industriel et urbain, qui portait en elle quelque chose d'athée (*Intelligenz klingt atheistisch*) et qui



constituait la base de la *Zivilisation* moderne, rationnelle mais déracinée. La sagesse supposait une communauté organique, naturelle, dont l'ordre découlait de la religion et des mythes. L'intelligence qui s'épanouissait dans les métropoles anonymes et cosmopolites avait remplacé la religion et les mythes par des « théories scientifiques ». L'opposition entre ces deux mondes expliquait le caractère totalement étranger des juifs à la *Kultur* : « Le juif ne comprenait pas l'infériorité gothique, le château-fort et la cathédrale, le chrétien ne comprenait ni l'intelligence supérieure et presque cynique, ni la "pensée financière" (*Gelddenken*) achevée des juifs.<sup>13</sup> »

L'économiste Werner Sombart devait reformuler l'opposition entre *Kultur* et *Zivilisation* dans plusieurs de ses ouvrages où elle prenait la forme d'un conflit tantôt entre l'« artiste » et le « bourgeois », tantôt entre les « peuples héroïques » (*Heldenvölker*) et les « peuples commerçants » (*Händler-völker*), pour déboucher finalement sur l'opposition entre Allemands et juifs<sup>14</sup>. En 1911, il avait écrit *Les juifs et la vie économique* pour contester la thèse wébérienne d'une « affinité élective » entre l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme et défendre une vision du capitalisme moderne comme création juive. À Weber, pour lequel le capitalisme se fondait sur un système stable de production et sur la recherche rationnelle d'un profit susceptible de se renouveler, deux phénomènes qui avaient connu un développement puissant en Europe grâce à la Réforme, Sombart opposait sa vision du capitalisme comme économie marchande et comme réalisation du profit sans aucune contrainte éthique. Le capitalisme impliquait l'organisation rationnelle de la production, la division du travail, le commerce international, des investissements financiers, la Bourse ; son développement engendrait les grandes villes, la société de masse, la réification universelle de l'existence et favorisait des

relations impersonnelles entre les hommes. « Le rationalisme – écrivait Sombart – est le trait fondamental du judaïsme comme du capitalisme<sup>15</sup>. » Tout cela produisait une rupture irréparable avec la totalité organique de la *Kultur*, brisait la plénitude de vie des peuples enracinés dans un sol et dans une tradition, détruisait « l'imagination intuitive de l'artiste » et engendrait les spécialistes (*Teilmenschen*) de la civilisation industrielle, hommes mutilés, à l'esprit borné, unilatéral, coupés de la nature et soumis à l'exécution d'opérations mécaniques et avilissantes. Le capitalisme avait congédié l'artiste pour faire place au bourgeois, avec sa « téléologie utilitariste » (*Zweckbedachtheit*), son esprit de calcul, sa « mobilité morale » (*moralische Beweglichkeit*) et son intellectualisme abstrait<sup>16</sup>. Cette rationalisation de la vie correspondait à la psyché juive, depuis toujours habituée à l'abstraction de la circulation monétaire. L'essor du capitalisme et de la civilisation bourgeoise coïncidait ainsi avec la judaïsation du monde. Toute la société se conformait aux valeurs de la rationalité abstraite et calculatrice du juif. Une fois les « peuples héroïques » détrônés par la modernité juive, toute la culture serait irrémédiablement détruite et corrompte. Le rationalisme abstrait s'installerait dans les arts et dans la littérature. Un exemple éclairant de cette tendance était incarné selon Sombart par Max Liebermann, le célèbre peintre juif, directeur de l'Académie de Berlin, qui « peignait avec son cerveau »<sup>17</sup>. Cet antisémitisme empreint d'anticapitalisme romantique laissait transparaître un pessimisme culturel profond qui se traduisait, notamment chez Spengler, dans une vision de la modernité comme un « déclin » comparable à la chute de l'Empire romain. Il formulait son diagnostic par des métaphores naturalistes où la décadence de la culture correspondait à la vieillesse de l'homme et au flétrissement de la nature pendant l'hiver.

Cette rapide revue dessine l'arrière-plan culturel du nouvel antisémitisme qui, entre le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle et la Première Guerre mondiale, remplace ou se superpose en Europe à l'anti-judaïsme traditionnel d'origine religieuse, pour s'installer ensuite dans la culture de l'entre-deux-guerres. Loin d'être une spécificité allemande, cette nouvelle perception du juif se manifestait aussi en France, véritable foyer du nationalisme antisémite au tournant du siècle. Comme l'a souligné Zeev Sternhell, « Drumont et Wilhelm Marr, Jules Guérin, le marquis de Morès, Adolf Stöcker et l'Autrichien Georg von Schönerer, Vacher de Lapouge et Otto Ammon, Paul Déroulède et Ernst Hasse, le leader de la Ligue pangermaniste, se ressemblent comme des jumeaux<sup>18</sup>. »

Le monde anglo-saxon était moins imprégné par cet antisémitisme, sans en être pour autant exempt. On pourrait citer plusieurs classiques de la littérature anglaise, de Dickens, qui donne les traits du juif calculateur au personnage de Fagin dans *Oliver Twist*, à Kipling et Chesterton, pour lesquels le juif est déjà une figure racialement connotée, à mi-chemin entre l'homme noir et le blanc<sup>19</sup>. Mais c'est dans les écrits de l'inventeur américain de la production à la chaîne que l'antisémitisme anglo-saxon trouve son véritable manifeste. Dans *International Jew* (1922), Henry Ford opposait les « financiers juifs » aux « capitaines d'industrie » anglo-saxons, figures incarnant deux modalités d'existence différentes : d'une part, être pour « obtenir », « avoir » (*getting*) et, d'autre part, être pour « créer » (*making*). La recherche du profit était « vicieuse, anti-sociale et destructrice » chez les juifs, « légitime et constructive » chez les industriels *wasps*<sup>20</sup>.

Bien que susceptible de variations et différemment nuancé selon ses représentants, l'antisémitisme moderne se fonde sur l'opposition classique étudiée par Ferdinand Tönnies entre communauté et société

et s'articule autour d'un schéma binaire que l'on pourrait résumer ainsi :

aryens/juifs  
esprit/raison abstraite  
agriculture/industrie  
aristocratie/bourgeoisie  
sol/déracinement  
campagne/ville  
honneur/éthique utilitariste  
qualité/quantité  
concret/abstrait  
sagesse/intellectualisme  
religion/science  
mythes, métaphysique/rationalisme calculateur  
communauté/individualisme  
peuple/masse  
création/standardisation  
héros/marchand  
nation/citoyenneté  
nationalisme/cosmopolitisme  
valeurs traditionnelles/universalisme abstrait

La dichotomie aryen/juif formait un des piliers de la culture nationaliste, agissant comme un facteur permanent de construction et de stigmatisation négative de l'altérité contre laquelle se forgeait l'identité nationale. L'affaire Dreyfus fut un moment paroxysmique dans ce processus. L'Allemagne était certes, avant la guerre de 14, un des lieux privilégiés de cet antisémitisme moderne, surtout sur le plan intellectuel, sans pour autant se singulariser dans le contexte européen. C'est seulement dans l'après-guerre que les éléments de ce magma culturel de portée continentale se cristallisent dans un antisémitisme *sui generis* qui constitue le socle idéologique du mouvement, puis du régime nazi.

## La violence régénératrice

La Première Guerre mondiale fut vécue en Allemagne comme une occasion à saisir pour arrêter l'avancée de la *Zivilisation* et faire valoir les droits d'une *Kultur* capable de résister, de se renouveler, de montrer que l'esprit « héroïque » pouvait anéantir l'esprit « marchand » (américain et anglais) et l'esprit universaliste (français), représentés tous deux par les juifs cosmopolites, foncièrement étrangers à la notion même de patrie (*Helder* contre *Händler*, les « idées de 1914 » contre les « idées de 1789 »). Le choc entre les dispositions mentales avec lesquelles l'Allemagne s'était lancée dans la guerre et la réalité de ce conflit militaire moderne – où l'esprit héroïque du combattant devait laisser la place à l'affrontement planifié entre des armées rationalisées – ne pouvait que transformer en profondeur la critique de la modernité décrite plus haut. La guerre fut le moment d'une réconciliation entre la *Kultur* et la technique moderne chez beaucoup d'intellectuels qui abandonnaient la contemplation passive de la décadence pour adopter une posture active de révolte contre la *Zivilisation*, capable de descendre sur son terrain et de la combattre par ses propres moyens. Le pessimisme culturel se transformait en « modernisme réactionnaire »<sup>21</sup> et la critique néoromantique du capitalisme en « révolution conservatrice ». La nostalgie de la communauté traditionnelle se muait en tension utopique vers une communauté nouvelle, une *Volksgemeinschaft* projetée dans l'avenir ; la république de Weimar n'était pas combattue pour restaurer l'empire prussien mais pour créer un Troisième Reich. Pendant les années vingt – nous l'avons vu plus haut –, Ernst Jünger s'était livré, dans plusieurs de ses écrits, à une célébration esthétique de la guerre comme source d'une rencontre virile de l'homme avec la nature. Le produit de cette ren-

contre était le « milicien du travail » (*Arbeiter*), figure forgée dans les tranchées de la Grande Guerre, qui incarnait à ses yeux la renaissance de l'âme allemande sous les traits d'un ordre autoritaire, militaire et technique<sup>22</sup>. Le juif, cela va sans dire, était la parfaite antithèse du « milicien du travail ». En 1930, Jünger consacrait un essai à la critique du *Zivilisationsjude*, « fils du libéralisme », corps étranger à la nation allemande dans laquelle il agissait comme un élément destructeur<sup>23</sup>. L'antisémitisme était en effet l'agent indispensable de cette métamorphose du pessimisme culturel en modernisme réactionnaire. C'est grâce à la figure métaphorique du juif – non nécessairement définie par Jünger en termes biologiques – que s'opérait la jonction entre l'antimodernisme culturel et la modernité technique, entre les anti-Lumières et le monde technico-industriel. Le capitalisme devenait créateur à condition d'être rattaché au *Volk*, d'être « aryanisé » et de se faire l'instrument d'une communauté nationale. Pourvue de sang aryen et enracinée dans le sol germanique, la bourgeoisie industrielle devenait créatrice et réintégrait la *Kultur*, en s'opposant à une bourgeoisie juive stigmatisée comme parasitaire, marchande et cosmopolite.

Sous la république de Weimar, la vision traditionnelle du juif comme représentant de l'universalisme abstrait devenait la cible d'un nationalisme agressif, revanchard, radicalisé par la défaite et l'humiliation de Versailles. Pour le géographe Karl Haushofer, elle était le point de départ d'une nouvelle réflexion sur le concept de *Lebensraum*. Il critiquait la géopolitique moderne, qu'il voyait comme une discipline bornée, « étrangère au sol », opposant l'entité politique abstraite de l'État, avec ses frontières fixées par le droit international, à la réalité concrète du *Volk*. Il concevait l'État comme un organisme vivant, biologiquement déterminé, dont les dimensions territoriales ne

devaient pas être établies par la loi mais modelées par l'énergie vitale de son peuple<sup>24</sup>. Autrement dit, les frontières de l'État ne devaient plus délimiter un espace juridiquement défini mais un « sol ethnique » (*Volksboden*), produit d'une « volonté d'espace vital » (*lebendige Raumwille*), expression d'un processus organique qu'il comparait à la circulation sanguine d'un être vivant (*Grenzdurchblutung*)<sup>25</sup>. Le juif représentant de la rationalité abstraite servait à Haushofer comme illustration négative de sa conception *völkisch* de l'espace. Ses écrits ne prenaient pas en considération les juifs réels mais seulement « ce qui est juif » (*das Jüdische*), un adjectif substantivé sous lequel il désignait la modernité en général : libéralisme, socialisme, communisme, droit, démocratie, suffrage universel, commerce international, grandes villes, etc.<sup>26</sup>

Carl Schmitt, dont l'antisémitisme avait des racines non pas raciales mais essentiellement culturelles, contribua à son tour, après 1933, à l'édification du système conceptuel de la domination totale. Il commença d'abord à reformuler sa philosophie politique en termes antisémites. Les juifs lui apparaissaient désormais comme porteurs d'une « pensée normative » (*Gesetzesdenken*), ancrée aux concepts de « légalité » (*Legalität*) et d'« égalité » (*Gleichheit*), étrangers à la « légitimité » (*Legitimität*) et à l'« homogénéité » (*Gleichartigkeit*) qui étaient le fondement de l'État national-socialiste<sup>27</sup>. « Il y a des peuples – écrivait Schmitt – qui vivent sans terre, sans État et sans église, seulement dans la “loi” ; la pensée normative est la seule qui leur paraisse rationnelle, les autres, en revanche, leur semblent incompréhensibles, fantaisistes et ridicules<sup>28</sup>. » Il considérait la fin de l'empire wilhelmien, en 1918, comme le remplacement d'un ordre politique « concret », axé sur les institutions monarchiques, par la « domination de la loi » (*Herrschaft des Gesetzes*), par une démocratie abstraite et

déracinée où « les seigneurs de la loi soumettaient le roi » (*Die Herren der Lex unterwerfen den Rex*)<sup>29</sup>. Sous Weimar, rien ne restait de l'ordre politique concret incarné par la monarchie. Il voyait la république comme un système démocratique paralysé par les débats et par le chaos d'un pluralisme invertébré. Les juifs, en tant que représentants de la normativité et du rationalisme juridique abstrait, déterritorialisé, avaient joué un rôle moteur dans la « dissolution » de l'ancien ordre impérial (et c'est à un juriste juif, Hugo Preuss, que l'on devait la rédaction de la constitution de Weimar). Au centre de l'ordre politique « concret » qui avait été restauré sous le régime national-socialiste, on ne trouvait pas la « loi » abstraite et formelle (*Gesetz*), mais le *Nomos*, à savoir, selon son interprétation de l'étymologie grecque, une norme conçue comme un processus d'organisation des formes politiques et de l'espace, irréductible à de simples institutions<sup>30</sup>.

En 1936, Schmitt dirigeait un congrès de juristes du Troisième Reich afin de dénoncer l'influence néfaste et corruptrice de l'« esprit juif » (*jüdische Geist*) sur le droit allemand. Il appelait ses représentants à le libérer de toutes ses incrustations libérales pour retrouver un ancrage organique au sein du *Volk*. Son usage métaphorique de la figure du « Juif » – parfaitement analogue à celui d'Haushofer – était explicitement revendiqué dans sa référence au philosophe du droit autrichien Hans Kelsen, rebaptisé « le juif Kelsen » : « La simple appellation du mot “juif” – écrivait-il – suscite un exorcisme salutaire<sup>31</sup>. » En 1938, il réaffirmait son identification des juifs avec la tradition libérale dans un essai sur Hobbes, où le constitutionnalisme moderne était présenté comme une création juive, étendue sur une ligne historique allant de Spinoza à Friedrich Julius Stahl, en passant par Moses Mendelssohn<sup>32</sup>. Entre 1937 et le début de la



Deuxième Guerre mondiale, Schmitt consacra plusieurs textes à la théorisation d'une « guerre totale » qui aurait sonné le glas du droit international, dans laquelle les notions traditionnelles de *jus ad bellum* et de *jus in bello* auraient perdu toute signification pour faire place à la destruction de l'« ennemi » défini, dans le sillage de Jünger, en termes existentiels : l'« Autre ». La conclusion qu'il tirait de cette analyse se résume dans une vision de la guerre comme accomplissement du politique en tant que pratique d'extermination<sup>33</sup>. Au moment de l'occupation allemande de la Tchécoslovaquie, en avril 1939, Schmitt théorisait l'opposition inconciliable entre la notion allemande de *Grossraum*, le « large espace » de la domination allemande, et le droit international qu'il rattachait à un « universalisme » de souche juive<sup>34</sup>. Dans l'essai de 1941 déjà cité, *Völkerrechtliche Grossraumordnung*, il précisait que la notion de *Grossraum* ne devait pas être comprise, littéralement, comme la simple addition des termes « grand » et « espace ». L'interprétation qu'il en donnait n'était pas purement quantitative mais *qualitative*, se rattachant à celle de *Lebensraum* élaborée par Ratzel au début du siècle : un espace « créateur » (*schöpferische*)<sup>35</sup>. Il fallait donner à ce concept un contenu concret – « terre, sol » – qui n'avait pas grand-chose à voir avec les « espaces vides » et les « frontières linéaires » postulés par les conceptions libérales de la géographie et du droit. Ces dernières trouvaient inévitablement leurs représentants les plus cohérents chez les juifs, dont le déracinement se traduisait dans une modalité spécifique d'existence politique. « Le rapport d'un peuple avec un sol modelé (*gestalteten*) par sa propre installation et son propre travail culturel, d'où découlent ses formes de pouvoir concrètes, est incompréhensible pour l'esprit du juif<sup>36</sup>. » Bref, le *Grossraum* théorisé par Schmitt était de nature éminemment existentielle ; il impli-

quait une vision de l'espace comme « conquête » liée à un besoin vital : « La maîtrise de l'espace (*Raumbewältigung*) – écrivait-il en citant encore Ratzel – est la marque de toute existence<sup>37</sup>. » La mission du national-socialisme était l'instauration d'un empire allemand fondé sur cet « ensemble d'ordre (*Ordnung*) et de localisation (*Ortung*) concrets »<sup>38</sup>. *Jus terrendi* (allemand) contre *Jus scriptum* (juif) : le *nomos* tellurique de Schmitt renvoyait à l'enracinement d'un peuple dans un sol<sup>39</sup>.

D'autres se chargeaient de reformuler le nouvel antisémitisme en termes scientifiques. Dans les universités, les savants nazis s'attelaient à élaborer une « physique allemande » (*deutsche Physik*) dont la cible privilégiée était la théorie de la relativité d'Einstein, stigmatisée comme « science juive ». Pour Philipp Lenard, ce qui caractérisait une telle théorie était « l'abolition de l'éther », c'est-à-dire l'explication de la physique non pas par des images de la nature intuitivement évidentes (*anschaulich*) mais par des équations abstraites<sup>40</sup>. Johannes Stark soulignait le clivage entre une science « juive » dogmatique, déductive, et une science « nordique » liée à l'expérience, pragmatique, inductive<sup>41</sup>.

L'anticommunisme nazi rentrait dans la même logique de rejet de l'abstraction et de biologisation de l'altérité : les juifs constituaient le cerveau du mouvement communiste et l'internationalisme était une nouvelle forme d'universalisme et de cosmopolitisme abstraits, destructeurs de la *Volksgemeinschaft* aryenne. Des figures de révolutionnaires juifs « sans-patrie » comme Rosa Luxemburg, Karl Radek, Gregory Zinoviev et Léon Trotski incarnaient l'universalisme déraciné et *bodenlos* de la culture marxiste<sup>42</sup>. Pour Hitler, juifs et marxisme étaient des synonymes<sup>43</sup>. Un des premiers actes publics du nouveau régime, en 1933, fut l'autodafé des livres juifs, marxistes et antifascistes dans les principales villes allemandes. Le plus important,

celui de Berlin, fut officié par Joseph Goebbels, qui proclama solennellement la fin de « l'ère de l'intellectualisme juif » devant une foule d'étudiants rassemblés face à l'université Humboldt<sup>44</sup>.

Bref, une caractéristique fondamentale du nazisme était sa destruction des formes légales abstraites (juives) par un « ordre de pensée concret » (*konkretes Ordnungsdenken*) qui trouvait ses repères dans les notions de sol, race, « espace vital », volonté, etc.<sup>45</sup> L'ancienne dichotomie entre *Zivilisation* et *Kultur* pourrait alors être reformulée dans ces termes :

judaïsme (*Judentum*)/germanité (*Deutschum*)  
État/Reich  
loi (*Gesetz*)/ *nomos*  
contrat/loyauté germanique  
égalité/hierarchie, « homogénéité »  
légalité/légitimité  
universalisme/*Volk*  
droit international/*Grossraum*  
humanité/nature  
citoyenneté/valeurs ancestrales  
Révolution française/droits historiques  
révolution mondiale/Troisième Reich  
communisme/*Volksgemeinschaft*  
démocratie/autorité  
pluralisme/décision  
territoire/« espace vital » (*Lebensraum*)  
« esprit juif » *Weltanschavung* nazie  
abstraction/expérience  
dogmatisme/pragmatisme  
« science juive »/« science nordique »

Le nazisme reprenait donc à son compte la vision du juif comme pure abstraction et comme métaphore de la *Zivilisation*. Il était, en cela, fils de l'antisémitisme du XIX<sup>e</sup> siècle. *Mein Kampf* regorge de formules

empruntées à la littérature antisémite, qui attribuent un caractère juif à toutes les manifestations de la modernité politique. La spécificité du nazisme – qui accentuait et dépassait tant le nationalisme raciste traditionnel que la « révolution conservatrice » – tenait cependant à sa *biologisation* extrême de l'antisémitisme<sup>46</sup>. L'esprit de croisade de l'ancien anti-judaïsme religieux se combinait avec la froideur de l'antisémitisme « scientifique », d'où l'effrayant mélange, dans le contexte de la Deuxième Guerre mondiale, de pogromes et d'extermination industrielle, d'éruption de la violence brute et de massacre administratif. La révolte contre la « décadence » du monde moderne s'emparait des moyens de la modernité elle-même – industrie, science, technique – afin d'en éliminer le supposé responsable. Tant les buts négatifs du nazisme – anti-libéralisme, anti-bolchevisme, anti-Lumières – que son œuvre « constructive » – l'État racial, la conquête de l'« espace vital » – convergeaient en une seule croisade antijuive. Ce combat était mené par les instruments juridiques d'un État (les lois de Nuremberg), par la force destructive d'une armée (la guerre d'anéantissement contre l'URSS) et par les moyens de l'industrie moderne (les camps de concentration et d'extermination), mais sa nécessité était expliquée par des arguments empruntés à la science : « Le dépistage du virus juif – affirmait Hitler en 1942 – est l'une des plus grandes révolutions qui aient été accomplies dans le monde. Le combat que nous livrons est de même nature que celui livré, au siècle dernier, par Pasteur et par Koch. Combien de maladies trouvent leur origine dans le virus juif!<sup>47</sup> »

Mysticisme de la nature, irrationalisme anti-humaniste et mythe rédempteur du retour à la terre (par la conquête) débouchaient sur une politique de génocide comme désinfection, purification, bref comme mesure

« écologique ». Incarnation d'une humanité abstraite (exterritoriale, a-nationale), les juifs étaient anéantis au nom de la préservation de la nature<sup>48</sup>. Leur élimination était nécessaire à l'accomplissement d'une loi naturelle supposant une humanité homogène. L'idéologue nazi Theodor Seibert expliquait en 1941, dans un article du *Völkischer Beobachter*, que la lutte contre l'URSS et le judéo-bolchevisme n'avait rien à voir avec la guerre menée à l'Ouest contre la France et la Grande Bretagne, car il s'agissait d'un combat contre un « ennemi de la vie »<sup>49</sup>. Il y a là tous les éléments d'un antisémitisme *régénérateur*<sup>50</sup>. « La théorie raciale développée par les nationaux-socialistes – écrivait Hans Kohn en 1939 – débouche sur une nouvelle religion de la nature pour laquelle les Allemands sont le corps mystique et l'armée son clergé. La nouvelle foi du déterminisme biologique, fondamentalement opposée à toute religion humaniste et transcendante, confère au peuple une force immense dans sa guerre totale et permanente contre tout autre conception de l'Homme, soit elle rationnelle ou chrétienne. Le peuple représente maintenant le Reich, le royaume du salut ; l'ennemi incarne l'“anti-Reich” (*Gegenreich*), il devient une fiction aussi mythique et mystique que le Reich lui-même, sauf que le premier se charge de toutes les vertus imaginables, le second de tous les vices, y compris les plus invraisemblables. Une des faiblesses de cette position tient au fait que, face à la permanence du Reich, le *Gegenreich* devient un élément variable, sujet aux circonstances, les exigences politiques décidant à chaque moment du choix de l'ennemi. Le chancelier Hitler a réussi un coup de maître en désignant les juifs comme le *Gegenreich* et en identifiant tous ses ennemis avec le judaïsme. Il peut ainsi “démasquer” à chaque moment son ennemi, la Russie et le communisme, la Grande-Bretagne et la démocratie, la France et les États-Unis, le président Roosevelt et le capitalisme, bref tout ce qui

à un moment donné semble entraver la réalisation des objectifs allemands, comme un instrument du mal opposé à la marche du Reich vers le salut<sup>51</sup>. »

Cette conception raciale de la politique, qui trouvait son champ d'application non pas dans un monde habité par des hommes définis comme des êtres politiques mais directement dans *l'espèce*, pourrait bien être qualifiée, en termes foucaldiens, de *biopolitique*, son but étant la gestion des corps, de la vie naturelle<sup>52</sup>. Une telle conception de la nature est, en termes de science politique, *totalitaire*, puisqu'elle suppose la suppression du politique comme espace du conflit et du pluralisme, donc comme sphère publique affranchie du biologique. Hitler se voulait le prophète de cette *religion de la nature* national-socialiste et c'est bien en termes prophétiques qu'en janvier 1939 il avait annoncé l'anéantissement des juifs d'Europe dans l'éventualité d'une nouvelle guerre mondiale<sup>53</sup>. Dans la mesure où la violence antisémite prenait les traits d'une croisade libératrice, visant à l'accomplissement des attentes eschatologiques du national-socialisme, ce dernier pourrait bien être défini comme une « religion politique », c'est-à-dire, selon Raymond Aron, une doctrine qui s'empare des hommes « en prenant la place de la foi évanouie » et en situant « ici-bas, dans le lointain de l'avenir, sous la forme d'un ordre social à créer, le salut de l'humanité »<sup>54</sup>. Une « religion politique » dont la prémisse était le rejet radical des Lumières et de toute philosophie humaniste de la sécularisation. Cependant, l'antisémitisme « régénérateur » du nazisme ne peut pas être réduit à l'achèvement de la judéophobie chrétienne, dans une pièce écrite à l'avance où le nazisme se chargerait de l'assaut final contre l'Antéchrist. Si plusieurs éléments de la tradition chrétienne ont été incorporés au sein de la *Weltanschauung* nazie, cette dernière possédait un caractère *synchrétique*<sup>55</sup> dans lequel les attitudes eschatologiques

héritées du christianisme (Apocalypse, rédemption, millénarisme) se mêlaient à d'autres composantes éminemment modernes et profanes, aussi bien scientifiques (la purification conçue en termes de biologie raciale, de sélection et d'eugénisme) que politiques (la conquête du *Lebensraum*, l'anéantissement du bolchevisme): l'amalgame de ces éléments produisait ainsi quelque chose de radicalement nouveau, d'inédit par rapport à toutes les formes précédentes de codification idéologique de la haine raciale et antisémite.

Si le juif incarnait l'abstraction du monde moderne, la biologisation de l'antisémitisme était la clef d'une révolte moderne contre la modernité. Si les juifs apparaissaient comme la personnification des relations sociales abstraites du capitalisme, la lutte contre ce dernier pouvait s'accomplir par leur élimination. Si la *Zivilisation* était l'argent, la finance, le calcul, l'échange, la Bourse, les villes anonymes, l'universalisme égalitaire et déraciné, ensemble de valeurs dont la figure du juif apparaissait comme la synthèse et la cristallisation « biologiquement » pure, alors elle pouvait être combattue par l'élimination des juifs à l'aide des formes *concrètes* de la *Zivilisation* elle-même (industrie, organisation du travail, système de « production »). L'incarnation du capitalisme était détruite par des méthodes industrielles (une usine productrice de mort)<sup>56</sup>. Figure sociale fétichisée et métaphore biologique du monde moderne, le juif catalysait une réaction régénératrice: par sa destruction, la technique pouvait être régénérée et mise au service de la nature. La religion de la nature ou, si l'on préfère, la biopolitique national-socialiste se présentait ainsi comme une forme de *modernisme réactionnaire* capable de réaliser une synthèse entre les anti-Lumières et le scientisme, entre l'obscurantisme et la technique, entre une mythologie archaïque et l'ordre totalitaire, entre les persécutions médiévales

et la biologie raciale, entre les pogromes contre les juifs et leur élimination froide, impersonnelle, mécanique, comme dans un abattoir.

L'antisémitisme régénérateur, dont l'aboutissement fut, dans les circonstances de la Seconde Guerre mondiale, une vaste entreprise génocidaire, désigne la singularité historique du national-socialisme. Pilier de sa vision du monde, il était un produit de l'histoire allemande, avec ses modalités particulières d'accession à la modernité et à l'unité nationale. La persistance, au moins jusqu'en 1918, de structures politiques d'« Ancien Régime » ; les tensions créées par un processus d'industrialisation et de modernisation sociale intense, rapide et déchirant dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle ; la crise sociale et politique née de la défaite et de l'effondrement du Reich wilhelmien ; la fragilité intrinsèque des institutions républicaines qui le remplacèrent ; la position géopolitique de l'Allemagne qui en faisait, dès 1918, le cœur d'un affrontement entre révolution et contre-révolution à l'échelle du continent (une « guerre civile européenne ») : tels sont les facteurs historiques qui contribuèrent à radicaliser l'antisémitisme allemand et à le transformer en idéologie d'un mouvement politique qui parvint à s'emparer du pouvoir. Mais il serait faux d'en déduire que ces circonstances historiques avaient isolé l'Allemagne de l'Occident, l'avaient acheminée sur une « voie spéciale »<sup>57</sup>. Au contraire, elles en avaient fait le laboratoire où s'effectua la synthèse d'un ensemble d'éléments – nationalisme, racisme, antisémitisme, impérialisme, anti-bolchevisme, anti-humanisme, anti-Lumières – qui existaient partout en Europe mais qui, ailleurs, n'avaient pu atteindre la même acuité ou étaient restés disjoints.



## Conclusion

Cette étude généalogique inscrit la violence nazie dans la longue durée au sein de l'histoire européenne, mais elle ne la fait pas découler de cette dernière par une sorte d'automatisme inéluctable, selon une causalité impitoyable et fatale. Si Auschwitz fut un produit de la civilisation occidentale, il serait cependant trop simpliste d'y voir son accomplissement naturel (mieux serait de l'interpréter comme sa manifestation *pathologique*). Il s'agit plutôt de saisir la conca-ténation des éléments qui ont rendu possible l'extermination nazie. Le crime a eu lieu et il éclaire désormais le paysage mental où il s'est produit, en nous donnant des éléments précieux pour désigner, comme un détective lors de son enquête, les victimes, l'assassin et ses complices, les mobiles et les armes du délit<sup>1</sup>. Ce « paradigme indiciaire » a été appliqué ici à l'analyse des « traces » – d'une visibilité aveuglante – laissées par le nazisme<sup>2</sup>. Quoique laborieux, le travail d'identification des victimes (tout d'abord les juifs, puis les Tziganes, les Slaves, les antifascistes), de l'assassin (l'Allemagne nazie) et de ses complices (l'Europe), a été achevé depuis longtemps. Plus controversée, en revanche, est la définition des mobiles (le racisme, l'antisémitisme, l'eugénisme, l'anticommunisme) et des armes du délit (la guerre, la conquête, l'extermination industrielle) : bien que réinterprétés de façon originale par le nazisme, ces mobiles et ces

armes appartiennent au contexte civilisationnel occidental, dans son acception la plus large. Certaines « traces » qui relèvent du discours hitlérien – la biologie raciale – ont fait l'objet d'une analyse approfondie par l'historiographie. D'autres, qui tiennent plutôt à son « outillage mental »<sup>3</sup>, n'ont pas reçu jusqu'à présent l'attention nécessaire. L'idée que la civilisation implique la conquête et l'extermination des « races inférieures » ou « nuisibles », la conception instrumentale de la technique comme moyen d'élimination organisée de l'ennemi n'ont pas été inventées par le nazisme, elles constituaient un « *habitus* mental » de l'Europe depuis le xix<sup>e</sup> siècle et l'avènement de la société industrielle. La généalogie tracée dans cette étude souligne l'appartenance de la violence et des crimes du nazisme au fonds commun de la culture occidentale. Elle ne fait pas d'Auschwitz le dévoilement de l'essence profonde de l'Occident ; elle en fait cependant un de ses produits possibles et, en ce sens, un de ses fils légitimes.

La singularité du nazisme ne réside donc pas dans son *opposition* à l'Occident mais dans sa capacité à trouver une *synthèse* entre ses différentes formes de violence. La Seconde Guerre mondiale fut le moment de coagulation de tous les éléments repérés dans cette recherche généalogique. Elle fut conçue comme un affrontement entre idéologies, civilisations, « races », bref comme un *Weltanschauungskrieg*. Obsessions eugénistes, pulsions racistes, visées géopolitiques et croisade idéologique convergeaient dans une seule vague destructrice. Les juifs, considérés comme incarnation de la *Zivilisation*, groupe dirigeant de l'URSS, inspirateurs du communisme, antithèse vivante du *Lebensraum*, bacille destructeur de la race aryenne, cerveau du mouvement communiste international, se trouvaient placés au cœur d'une guerre titanesque de conquête et d'anéantissement, devenant ainsi le

catalyseur de la violence du nazisme. La guillotine, l'abattoir, l'usine fordiste, l'administration rationnelle tout comme le racisme, l'eugénisme, les massacres coloniaux et ceux de la Première Guerre mondiale avaient auparavant façonné l'univers social et le paysage mental dans lesquels a été conçue et mise en œuvre la « Solution finale ». Ils en ont créé les prémisses techniques, idéologiques et culturelles, en bâtissant le contexte anthropologique dans lequel Auschwitz est devenu possible. Tous ces éléments étaient au cœur de la civilisation occidentale et s'étaient déployés dans l'Europe du capitalisme industriel, à l'âge du libéralisme classique.

Hitler ne possédait sans doute pas, jusqu'en 1941, un plan bien défini d'extermination des juifs et la « Solution finale » fut le produit d'une interaction permanente entre son antisémitisme radical et les circonstances de la guerre. C'est cette interaction qui engendra les étapes, les formes et les moyens de la déportation et de la mise à mort des juifs. Mais même en l'absence d'un plan central, le national-socialisme disposait de nombreux modèles qu'il ne manqua pas de suivre. Il s'agissait aussi bien de modèles idéologiques (le racisme, l'eugénisme), politiques (le fascisme italien) et historiques (l'impérialisme et le colonialisme) que de modèles techniques et sociaux (la rationalisation des formes de domination, la guerre totale, l'extermination sérialisée, etc.) relevant du contexte civilisationnel européen. De ce point de vue, la singularité du judéocide apparaît moins celle d'un événement « sans précédent » – c'est-à-dire, selon Raul Hilberg, d'un événement dont l'histoire n'offrirait aucun exemple comparable « ni par ses dimensions ni par son caractère organisé »<sup>4</sup> – que celle d'une *synthèse unique* d'un vaste ensemble de modes de domination et d'extermination déjà expérimentés séparément au cours de l'histoire occidentale

moderne<sup>5</sup>. Une synthèse unique, et pour cela radicalement, terriblement nouvelle, au point d'être inimaginable et souvent incompréhensible pour ses contemporains. Cette fusion d'expériences historiques et de modèles de référence, tantôt ouvertement revendiqués, tantôt souterrains, voire inconscients, indique la généalogie historique du national-socialisme à notre regard rétrospectif. On pourrait bien affirmer que s'il y eut un *Sonderweg* allemand, il ne doit pas être recherché dans le processus d'unification nationale sous l'empire prussien, mais sous le régime nazi, à partir de 1933 ; il ne concerne pas les origines mais l'aboutissement du nazisme<sup>6</sup>.

L'affirmation un peu tranchante de Hilberg suscite donc une observation que l'on pourrait formuler avec les mots de Marc Bloch. Le fondateur des *Annales* reconnaissait dans la féodalité européenne une structure sociale qui portait « certainement l'empreinte originale d'un temps et d'un milieu », mais ne manquait pas de rappeler, par « une coupe à travers l'histoire comparée », que plusieurs de ses traits avaient appartenu aussi au Japon traditionnel. Il parvenait ainsi à la conclusion que la féodalité n'était pas « un événement arrivé une fois dans le monde »<sup>7</sup>. On pourrait dire, dans le sillage de Bloch, que si la « Solution finale » portait « certainement l'empreinte d'un temps et d'un milieu », certaines de ses caractéristiques avaient déjà appartenu à d'autres guerres de conquête, à d'autres campagnes d'extermination, à d'autres vagues contre-révolutionnaires. Cette généalogie, faut-il le redire, ne doit pas être comprise dans un sens téléologique. La remarque de Roger Chartier sur la Révolution française, que si elle a bien eu des origines (intellectuelles, culturelles ou autres), « son histoire propre ne s'y trouve pas pour autant enfermée »<sup>8</sup>, s'applique aussi parfaitement au nazisme. Si l'extermination industrielle suppose

l'usine et l'administration rationnelle, cela ne veut pas dire qu'elle en découle inéluctablement ni que l'entreprise capitaliste soit un camp de la mort en puissance ou qu'un Eichmann sommeille en tout fonctionnaire. Si la « Solution finale » exploitait les résultats de la recherche scientifique, notamment de la chimie, et se prévalait de l'apport de nombreux médecins, anthropologues et eugénistes, cela révèle les potentialités destructrices de la science mais ne réduit pas pour autant la médecine à une science de mort. Si les massacres coloniaux ont introduit des pratiques exterminatrices qui trouveront leur application et leur dépassement dans le nazisme, cela n'établit pas pour autant un rapport de cause à effet entre les deux. Mais ce constat n'est pas très rassurant. Rien n'exclut, en effet, que d'autres synthèses, autant sinon plus destructrices, puissent encore se cristalliser dans l'avenir. Les bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki indiquent que les anti-Lumières ne constituent pas une prémisses indispensable pour les massacres technologiques. Tant la bombe atomique que les camps nazis s'inscrivent dans le « processus de civilisation » au sein duquel ils ne constituent pas une contre-tendance ou une aberration (comme semblait le croire Norbert Elias, pour lequel le génocide des juifs marquait « une régression vers la barbarie et la sauvagerie des âges primitifs »<sup>9</sup>) mais l'expression d'une de ses potentialités, d'un de ses visages, d'une de ses dérives possibles. L'absence de causalité ne signifie pas non plus que tout peut se réduire à des affinités fortuites et purement formelles. Les architectes des camps nazis étaient bien conscients de construire des usines de la mort et Hitler ne cachait pas que la conquête du *Lebensraum* poursuivait les guerres coloniales du XIX<sup>e</sup> siècle (ce qui, à ses yeux, la légitimait). Entre les massacres de l'impérialisme conquérant et la « Solution finale » il n'y a pas seu-

lement des « affinités phénoménologiques »<sup>10</sup>, ni des analogies lointaines<sup>11</sup>. Il y a une *continuité historique* qui fait de l'Europe libérale un laboratoire des violences du xx<sup>e</sup> siècle et d'Auschwitz un produit authentique de la civilisation occidentale<sup>12</sup>.

## Notes

### Introduction

1. Diner (2000a), p. 165.
2. Arendt (1977), p. 279.
3. Friedländer (1993), pp. 82-83, Traverso (1999), pp. 128-140.
4. Habermas (1987b), p. 163 (trad. fr., p. 297).
5. Mayer (1990), p. 8. Voir aussi Traverso (1992), p. 146.
6. Braudel (1969), p. 12.
7. Vidal-Naquet (1991), p. 256.
8. Tocqueville (1967), p. 81.
9. Chartier (1990), p. 17.
10. Hobsbawm (1999).
11. Broszat (1987), pp. 129-173. Cf. aussi Friedländer (1993), pp. 91-92. Ces thèses ont fait l'objet d'une riche correspondance entre Broszat et Friedländer (1990).
12. Mommsen (1983), p. 399.
13. Diner (1987), p. 73.
14. Nolte (2000).
15. Furet (1995), Furet, Nolte (1998).
16. Goldhagen (1996).
17. Nolte (2000), pp. 27, 582, 594.
18. Nolte (1987), p. 45 (trad. fr., p. 34).
19. Nolte (2000), pp. 557-558.
20. Nolte (2000), p. 541.
21. Nolte (1987), p. 45 (trad. fr., p. 34).
22. Hamann (1996), Kershaw (1999), p. 239.
23. Mayer (1971), p. 33. Sur le fascisme comme « révolution contre la révolution », cf. Neocleous (1997). La nature « révolutionnaire » du fascisme est soulignée par Sternhell (1997), et Mosse (1999).
24. Furet (1995), p. 39. Pour une critique de cette thèse de Furet, cf. Berger, Maler (1996), pp. 17-57, et Bensaïd (1999), p. 166.
25. Furet (1995), p. 18.
26. Hayes (1940), p. 101 (trad. fr., p. 336).
27. Borkenau (1940), p. 17 (trad. fr., p. 359).
28. Croce (1963), vol. II, pp. 46-50. Voir à ce sujet Bobbio (1990), pp. 166-177.
29. Voir les remarques de Rousseau (2001), p. 691.
30. Goldhagen (1996), p. 11 (trad. fr., p. 19).
31. Goldhagen (1996), p. 8 (trad. fr., p. 15).

32. Goldhagen (1996), p. 167 (trad. fr., p. 172).
33. Goldhagen (1996), p. 14 (trad. fr., p. 22).
34. Wistrich (1997), pp. 152-160.
35. Goldhagen (1996), p. 594, note 53.
36. Habermas (1987a), p. 75 (trad. fr., p. 58). Voir aussi la *Laudatio* de Goldhagen prononcée par Habermas (1997), pp. 13-14. Sur Goldhagen et Habermas, cf. Traverso (1997b), pp. 17-26. Pour une excellente mise en perspective de tout ce débat, cf. Finchelstein (1999a).
37. Mayer (1981).
38. Maier (1997), pp. 29-56, Salvati (2001), ch. 1 et 2.
39. Bloch (1974), p. 41.
40. Arendt (1990), p. 73. Pour une mise au point sur le concept de « généalogie » et son usage en histoire, au-delà de Nietzsche et Foucault, cf. Chartier (1998a), pp. 132-160.
41. Arendt (1976).
42. Said (1978), Said (1993).
43. Sternhell (1989), Sternhell (1997).
44. Mosse (1964), Mosse (1978).
45. Voir à ce sujet le débat Lal, Bartov (1998), pp. 1187-1194.

### I. Surveiller, punir et tuer

1. Cité in Arasse (1987), pp. 65-66.
2. Maistre (1979), vol. IV, p. 33.
3. Berlin (1992), pp. 100-174.
4. Caillois (1964), p. 33 ; Bée (1983), pp. 843-862 ; De Becque (1997), p. 114.
5. Kantorowicz (1989).
6. Walzer (1974).
7. Corbin (1990), pp. 127-129.
8. Sofsky (1998), p. 112.
9. Broszat (1998), p. 124.
10. Arasse (1987), p. 11.
11. C'était encore, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'avis d'Edgar Quinet et Michelet, cf. Mayer (2000), p. 106. L'impact extraordinaire de la guillotine sur la culture du XIX<sup>e</sup> siècle a été analysé surtout par Gerould (1992).
12. Arasse (1987), p. 151. Il faut rappeler que l'anatomiste allemand Samuel Thomas Soemmering avait contesté, en 1795, dans une lettre à Konrad Engelbert Oelsner, la vision dominante à l'époque de la guillotine comme vecteur d'« humanisation », Wiedemann (1992).
13. Cité in Arasse (1987), p. 162.
14. Kafka (1952), pp. 197-234 (trad. fr.,

- p. 66), Traverso (1997a), pp. 50-57.
15. Anders (1981), p. 189.
  16. Foucault (1975), p. 155. Dans la lignée de Foucault, cf. surtout Ignatieff (1978) et Perrot (2001). Pour une approche plus influencée par la sociologie de Norbert Elias, cf. Spierenburg (1984). On trouvera un bilan de ce débat historiographique in Garland (1990) et une actualisation in Brossat (2001).
  17. Marx, Engels (1994), p. 408.
  18. Marx (1975), Bd. I, p. 449.
  19. Weber (1956), Bd. II, p. 873.
  20. Sur le *Panopticon* de Bentham, cf. Melossi, Pavarini (1977), pp. 67-69, et Perrot (2001), pp. 65-100.
  21. Cette métamorphose est au centre de l'étude classique de Louis Chevalier (1959).
  22. Pour une analyse du cas anglais, cf. Ignatieff (1978).
  23. Venturi (1970), p. 140. Voir aussi, sur le débat chez les réformateurs anglais, Ignatieff (1978).
  24. Ruche, Kirchheimer (1994), pp. 218-254. Le livre de Ruche et Kirchheimer analyse surtout les cas anglais, allemand et américain ; sur la France, cf. O'Brian (1982), pp. 150-190.
  25. Rusche, Kirchheimer (1994), p. 253.
  26. Doray (1981), p. 69.
  27. Gaudemar (1982), pp. 16-23.
  28. Ruche, Kirchheimer (1994), p. 252.
  29. Ruche, Kirchheimer (1994), pp. 248-249.
  30. Perrot (2001), p. 200.
  31. Levi (1986), pp. 96-97 (trad. fr., pp. 119-121).
  32. Levi (1986), p. 83 (trad. fr., p. 104).
  33. Marx (1975), Bd. I, pp. 785-786. S'appuyant sur cette critique du système des *Workhouses*, certains ont vu chez Marx un critique *ante litteram* du totalitarisme, Losurdo (1991), pp. 75-76.
  34. Sofsky (1995), p. 214. Sofsky fait cette remarque au sujet de l'esclavage, après avoir montré les différences qui le séparent, au même titre que la prison, des camps de concentration nazis.
  35. Neumann (1987).
  36. Herbert (1997).
  37. Peukert (1987), p. 128.
  38. Sellier (1998), p. 103.
  39. Corbin (1990), pp. 137-139.
  40. Vialles (1987), pp. 21-23.
  41. Sinclair (1985), p. 377. Voir les com-
  - mentaires de Pick (1993), pp. 182-185.
  42. Kracauer (1960), p. 305.
  43. Friedländer (1997), p. 471.
  44. Cité in Hilberg (1988), p. 837.
  45. Lanzmann (1985), p. 83. « L'histoire de l'organisation de l'holocauste – a écrit Z. Bauman – pourrait être insérée dans un manuel de *scientific management* », Bauman (1989), p. 150.
  46. Müller (1980).
  47. Müller (1980), pp. 43, 45.
  48. Pressac (1993).
  49. Anders (1980), p. 22.
  50. Taylor (1977). Pour une présentation des théories de Taylor, cf. Bravermann (1978).
  51. Taylor (1977), p. 59. Voir aussi Pouget (1998), p. 97.
  52. Céline (1952), p. 225.
  53. Gramsci (1975), vol. III, p. 2165.
  54. Levi (1986), p. 39 (trad. fr., p. 53).
  55. Ford (1941).
  56. Améry (1977), p. 44 (trad. fr., p. 48).
  57. Jünger (1980a). « Milicien du travail », comme le proposait Delio Cantimori, me semble mieux restituer l'esprit du texte jüngerien que la trad. littérale « Travailleur ». Cantimori (1991). Voir aussi Michaud (1996), p. 312-313.
  58. Rabinbach (1978), pp. 137-171.
  59. L'autobiographie de Henry Ford avait été publiée dans la « Bibliothèque national-socialiste » et Hitler avait exprimé son admiration pour l'industriel américain dans ses conversations avec Martin Bormann, Hitler (1952), vol. I, p. 271. Le principal admirateur de Ford était l'ingénieur nazi Schwerber (1930). Voir à ce sujet Herf (1984), ch. 8.
  60. Sur la critique du taylorisme par la DINTA, cf. Rabinbach (1992), pp. 284-288.
  61. Weber (1956), Bd. II, p. 718.
  62. Hilberg (1988), p. 883. L'allusion est implicite, dans ce passage, au discours adressé par Himmler aux chefs des SS en octobre 1943, dont on peut aujourd'hui écouter l'enregistrement au musée de Karlhorst, Berlin.
  63. Browning (1992), pp. 125-144.
  64. Aly, Roth (2000), p. 19.
  65. Neumann (1987).
  66. Hilberg (1988), pp. 52-53.
  67. Elias (1973, 1975).
  68. Adorno (1969), p. 85 (trad. fr., p. 205).



## II. Conquérir

1. Sur le mythe du « continent ténébreux », cf. Brantlinger (1988), pp. 173-197.  
2. Conrad (1996), pp. 152-153.  
3. Arendt (1976), pp. 171-175 (trad. fr. pp. 89-96).  
4. Schmitt (1974), p. 190.  
5. Mill (1991), pp. 14-15 (trad. fr., p. 75), Parekh (1995), pp. 81-98. Sur l'arrière-plan colonialiste des théories du droit international, cf. Tuck (1999).  
6. Cité in Said (1994), p. 108.  
7. Tocqueville (1961), vol. I, p. 67.  
8. Cohen (1980), pp. 377-378.  
9. Tocqueville (1991), t. I, pp. 704, 698. Voir *Le Cour Grandmaison* (2001) et E. Said qui parle à ce propos d'une politique de génocide en Algérie, cf. Said (1994), pp. 218-221.  
10. Said (1994), Adas (1989), pp. 199-210.  
11. Rivet (1992), pp. 127-138.  
12. Jünger (1980a), pp. 329-330.  
13. Korsch (1942), p. 3, Jones (1999), p. 203.  
14. Arendt (1976), p. 221 (trad. fr., p. 168).  
15. Brantlinger (1988), pp. 24-25, Davis (2001), pp. 32-33.  
16. Ratzel (1966). Sur l'histoire de l'idée de *Lebensraum*, cf. Lange (1965), Smith (1986), Kershaw (1999), pp. 364-369.  
17. Wippermann (1981), pp. 85-104.  
18. Korinman (1999), pp. 34, 58, 62.  
19. Wehler (1985), p. 212. Les éléments de continuité entre les buts impérialistes de l'Empire prussien pendant la Première Guerre mondiale et les projets nazis de conquête de l'« espace vital », sont généralement reconnus par l'historiographie allemande depuis la « controverse Fischer » de 1961, cf. Husson (2000), ch. III.  
20. Cité in Warmbold (1989), p. 191.  
21. Cité in Brantlinger (1988), p. 23.  
22. Lukacs (1984), p. 537 (le chapitre sur le darwinisme social reste valable, dans le cadre d'un ouvrage dont les thèses générales apparaissent aujourd'hui datées). Sur la formation du social-darwinisme, cf. Claeys (2000).  
23. Lee (1864), p. xcvi. Voir Burrow (1963), pp. 137-154, et Rainger (1978), pp. 51-70. Sur la perception de l'Afrique dans la culture anglaise du XIX<sup>e</sup> siècle,

cf. Lorimer (1978). Ce débat est évoqué aussi par Lindqvist (1998), p. 173.

24. Lee (1864), p. xcix.

25. Bendyshe (1864), p. c.

26. Bendyshe (1864), p. cvi.

27. Wallace (1864), pp. clxiv-clxv.

28. Wallace (1864), p. clxv, pp. 53-54.

29. Wallace (1891), p. 185, Van Oosterzee (1997), Pichot (2000), pp. 94-97.

30. Kidd (1894), pp. 48-49. Sur Kidd, qui aurait ensuite modéré son impérialisme et même critiqué l'eugénisme vers la fin de sa vie, cf. Crook (1984).

31. Cité in Bernardini (1997), p. 145.

32. Bonwick (1870).

33. Marett (1892), cité in Panoff (1992), p. 439.

34. Caillot (1909), pp. 77-78, cité in Panoff (1992), p. 445.

35. Sur la réception de ce livre de Darwin dans une perspective impérialiste, dès sa parution, cf. De Roy (1990), pp. 10-11.

36. Pichot (2000), p. 99, Gay (1993), pp. 45-53.

37. Cité in La Vergata (1990), p. 327.

38. Cité in La Vergata (1990), p. 326.

39. Darwin (1981), vol. I, p. 210. Cette thèse était critiquée par Bonwick (1870), p. 380.

40. Darwin (1981), ch. VII.

41. Gumpłowicz (1973), p. 247 (trad. fr., pp. 542-551).

42. Turner (1986), p. 3.

43. Cité in Stannard (1992), p. 172.

44. Cité in Hofstadter (1992), p. 174.

45. Cité in Bequemont (1992), p. 157.

46. Cité in Hofstadter (1992), p. 175.

47. Grant (1920), pp. 50-51.

48. Cohen (1980), pp. 292-362.

49. Reade (1863), p. 583.

50. Reade (1863), p. 586.

51. Reade (1863), p. 587.

52. Voir à ce sujet l'étude fondamentale de Brantlinger (1995), pp. 43-56.

53. Grenville (1964), p. 165.

54. Blackburn (1997), p. 426, Arendt (1976), p. 185 (trad. fr., p. 112). Sur les atrocités perpétrées par les troupes allemandes lors de la répression de la révolte des Boxers, cf. Cohen (1997), pp. 184-185.

55. Wesseling (1989), pp. 3-4.

56. Etamad (2001), p. 113.

57. Ellis (1975), p. 18, Killingray (1989), p. 147.

58. Cité in Landes (2000), p. 553.
59. Howard (1988), p. 132, Parker (1988), p. 136.
60. Cité in Maspero (1993), p. 175, Etamad (2001), p. 131.
61. Ageron (1979), pp. 12-14.
62. Hochschild (1998), pp. 264-265, Gay (1993), pp. 87-88, Etamad (2001), p. 132.
63. Etamad (2001), pp. 129-135.
64. Etamad (2001), pp. 134-135, 291-301. Sur l'usage de la famine en Inde comme instrument de domination coloniale, cf. Davis (2000).
65. Helbig (1988), pp. 102-111.
66. Bridgman (1981), pp. 127-129. L'ordre du général von Trotha de procéder à l'extermination est reproduit in Drechsler (1986), p. 138. Sur le débat historiographique au sujet du génocide des Hereros, cf. Krüger (1999), pp. 62-68.
67. Bridgman (1981), pp. 131, 164.
68. Krüger (1999), pp. 65-66.
69. Walser Smith (1998), pp. 107-124.
70. Hake (1988), p. 179.
71. Cité in Del Boca (1995), p. 334.
72. Télégramme du 8 juin 1936, cité in Del Boca (1996), 1996, p. 75.
73. Del Boca, (1995), pp. 336-337.
74. De Felice (1993), pp. 236-239.
75. RoCHAT (1980), Tranfaglia (1995), p. 670, Milza (1999), pp. 672-673, Labanca (1999), pp. 145-163.
76. Burleigh (1988).
77. Madajzyk (1993), pp. 12-17, Graml (1998), p. 450.
78. Cité in Aly (1995), p. 285.
79. Sur le syncrétisme de la vision du monde nazie, cf. Mayer (1990), p. 114.
80. Schmitt (1991), p. 68.
81. Schmitt (1991), p. 69.
82. Picker (1977), pp. 464-465 (trad. fr., pp. 540-541). Hitler ne cachait pas non plus, lors de ses conversations privées, son amertume face à l'expansionnisme nippon en Asie, qui impliquait inévitablement, en dépit de l'alliance allemande avec le Japon impérial, un « retrait de l'homme blanc », c'est-à-dire de la Grande-Bretagne, cf. Kershaw (2000), p. 730. Sur l'admiration de la Grande Bretagne par Rosenberg, cf. Cecil (1972), p. 162.
83. Field (1981), p. 355.
84. Hitler (1952), vol. I, p. 25. La relation entre la tradition coloniale et la guerre totale est soulignée in Losurdo (1996), pp. 179-255.
85. Hitler (1952), vol. I, p. 34.
86. Hitler (1952), vol. I, p. 16.
87. Hitler (1952), vol. I, p. 68.
88. Hitler (1952), vol. I, p. 69.
89. Hitler (1952), vol. II, p. 252. On peut rappeler, pour la petite histoire, que Hitler avait toujours été un fan de Karl May, écrivain allemand très populaire pour ses histoires d'Indiens et de *cowboys*, cf. Burleigh (2000), p. 93.
90. Hitler (1952), p. 286. Sur les idées de Hitler au sujet des territoires conquis, cf. Bullock (1994), vol. 2, pp. 188-201.
91. Picker (1977), p. 119 (trad. fr., p. 211).
92. Nolte (2000), p. 545. Il paraît que Koch avait l'habitude d'appeler les Ukrainiens « nègres blancs », Cecil (1972), p. 198.
93. Bartov (1999), p. 187.
94. Bartov (1999), p. 183.
95. Bartov (1999), p. 195.
96. Hillgruber (1986), pp. 24-25. Sur Hillgruber, cf. Anderson (1992), pp. 54-65.
97. Habermas (1987a), pp. 63-67 (trad. fr., pp. 48-51).
98. Nolte (1987), p. 45 (trad. fr., p. 34).
99. Graml (1993), pp. 440-451.
100. Cité in Reuth (1990), p. 331. Le nazisme était en cela l'héritier de l'opposition typiquement allemande entre *Zivilisation*, l'ensemble des conquêtes matérielles et techniques d'une époque, et *Kultur*, le patrimoine spirituel d'une nation et, plus généralement, de l'Europe. Sur le clivage entre la notion française de *civilisation*, qui ne connaît pas cette dichotomie, et celle allemande de *Zivilisation*, cf. Curtius (1995).
101. Cité in Reuth (1990), op. cit., p. 482.
102. Cecil (1972), p. 199.
103. Cité in Reuth (1990), p. 482.
104. Friedländer (1997), ch. 3, pp. 73-112.
105. Hitler (1943), p. 752. Sur cet aspect, voir surtout Diner (1999), p. 220.

### III. Détruire :

#### la guerre totale

- Gibelli (1991), pp. 91-95.
- Keegan (1993), p. 211.
- Cité in Leed (1979), ch. III.
- Maier (1978), pp. 95-134.
- Rabinbach (1992), pp. 259-270.
- Winter (2000).

7. Keegan (1993), pp. 221-223, Kern (1983), ch. 11.
8. Weber (1988), p. 321.
9. Weber (1988), p. 322.
10. Cité in Keegan (1993), p. 294.
11. Cité in Ellis (1975), p. 55.
12. Cité in Ellis, (1975), p. 91.
13. Diner (1999), pp. 44-45.
14. Howard (1988), p. 123.
15. Maier (2001), pp. 16-18.
16. Cité in Leed (1979), ch. III.
17. Cité in Becker (1998), p. 50.
18. Jünger (1980b), p. 114.
19. Hüppauf (1997), p. 19.
20. Gibelli (1991), pp. 108-109.
21. Caillouis (1951), p. 106.
22. Caillouis (1951), p. 107.
23. Cité in Dagen (1996), p. 104.
24. Norton Cru (1982), p. 127.
25. Leed (1979), ch. III.
26. Bartov (2000), p. 111.
27. Keegan (1993), pp. 237, 261.
28. Jünger (1989).
29. Revelli (2001).
30. Fussell (1975), ch. II.
31. Bartov (2000), p. 12-14.
32. Bloch (1992), pp. 104-126.
33. Browning (1994).
34. Eksteins (2000), p. 157, Audoin-Rouzeau, Becker (2000), p. 76.
35. Becker (1998), pp. 230-233.
36. Becker (1998), p. 236.
37. Arendt (1976), pp. 275-290 (trad. fr., pp. 253-270). N'ayant pas vu le phénomène des internés et déportés civils pendant la Première Guerre mondiale, Arendt avait tendance à considérer les « apatrides » comme un produit des traités de 1919.
38. Procacci (2000), pp. 168-170.
39. Cit. in Procacci (2000), p. 279.
40. Audoin-Rouzeau, Becker (2000), pp. 85-105, Wieviorka (1997).
41. Norton Cru (1982), p. 32, Bartov (1996a), p. 33.
42. Levi (1986), p. 4 (trad. fr., p. 12).
43. Cité in Dagen (1996), p. 240.
44. Fussell (1975), ch. V.
45. Cité in Procacci (2000), p. 113.
46. Procacci (2000), p. 118.
47. Fussell (1975), ch. V.
48. Levi (1986), p. 8 (trad. fr., p. 17).
49. Simpson (1965), p. 172, Fussell (1975), ch. V.
50. Benjamin (1977a), p. 386 (trad. fr., p. 116).
51. Dagen (1996), p. 313.
52. Audoin-Rouzeau, Becker (2000), p. 40.
53. Reemtsma (1995), pp. 377-401.
54. Bartov (1996a), p. 23.
55. Hobsbawm (1997), pp. 253-265.
56. Mosse (1990), p. 160.
57. Anders (1993), p. 221.
58. Cité in Becker (1998), p. 328.
59. Becker (1998), pp. 323, 330, Horne (1994), pp. 133-146, et Hans-Jürgen Lüsebrink (1989), pp. 57-75.
60. Mosse (1990), pp. 159-181.
61. Hüppauf (1993), pp. 43-84.
62. Theweleit (1978), Bd. 2, pp. 228-238.
63. Jünger (1997).
64. Schmitt (1996), p. 27 (trad. fr., pp. 64-65), Kohn (1940), p. 64 (trad. fr., pp. 344-345).
65. Wismann (1993), pp. 56-57.
66. Mosse (1974).
67. Krumeich (1994), p. 40.
68. Papini (1913), p. 208. Cité in Isnenghi (1970), p. 94.
69. Neocleous (1997), ch. II et III.
70. Cité in Benjamin (1977b), p. 168 (trad. fr., p. 315).
71. Jünger (1997), p. 71.
72. Jünger (1997), p. 95. Par une généralisation abusive, certains ont saisi dans cette littérature le trait essentiel de la guerre, bien au-delà de son interprétation fasciste, en tant qu'expérience masculine, cf. Bourke (1999).
73. Benjamin (1973a), Bd. III, p. 249 (trad. fr., p. 215).
74. Benjamin (1978), pp. 241-242.
75. Benjamin (1973b), Bd. IV, 1, p. 476, Löwy (1993), pp. 175-184, Leslie (2000), ch. I.

## IV. Classer et réprimer

1. Cité in Heer (1995), p. 116. Pour une analyse très documentée du rôle central de la notion de « judéo-bolchevisme » dans la propagande militaire allemande penant la période 1941-1943, cf. Übershär, Wette (1984), et surtout Streit (1991).
2. Cité in Jahn (1991), p. 49.
3. Cité in Kershaw (2000), p. 685.
4. Kenz (1992), p. 304, Mayer (2000), pp. 515-526.
5. Siva (1922), Miccoli (1997), pp. 1550-1551.
6. Cité in Schor (1989), p. 29.

7. Cohn (1967), Taguieff (1992).
8. Webster (1921), p. 293, Friedländer (1997), pp. 99-100.
9. Poliakov (1981), vol. 2, pp. 420-430.
10. Cité in Nolte (2000), pp. 138-139.
11. Cité in Bédarida (1999), pp. 177-178. Cette affiche antisémite est reproduite in King (1972), p. 56.
12. Mann (1981), p. 223 (trad. fr., pp. 120-121). Voir aussi Darmann (1995), p. 128.
13. Diner (1999), pp. 48-53, Bourleigh (2000), p. 38. Sur la formation de Rosenberg, cf. Cecil (1972).
14. Nolte (2000).
15. Cité in Kershaw (1999), p. 360.
16. Jäckel (1973), p. 79).
17. Rosenberg (1986), p. 189, Rosenberg (1922), Nolte (2000), pp. 143-144. La brochure de Rosenberg fut rééditée à plusieurs reprises par la maison d'édition du Parti nazi, Franz Eher de Munich. Une conception plus « théorique » et moins propagandiste de cette vision du bolchevisme comme création juive, était développée par Leibbrandt (1939),
18. Hitler (1943), p. 772, Kershaw (1999), p. 361.
19. Sontag (1993).
20. Proctor (1999).
21. Proctor (1999), ch. 2.
22. Pour une reconstruction de ce contexte culturel, cf. Nye (1975), Barrows (1990), Mucchielli (1998).
23. Evans (1992), pp. 149-173. Pour une analyse de deux expériences historiques concrètes, cf. Delaporte (1990), Evans (1987).
24. Nye (1984). Alain Brossat a qualifié de « zoopolitique » le résultat du pacte « démoniaque » établi à l'époque entre bio-science, idéologie positiviste et darwinisme social, Brossat (1998), p. 137).
25. Delaporte (1995), p. 54, Chevalier (1984), p. 711.
26. Burke (1986), p. 164 (trad. fr., p. 90), Tocqueville (1986), p. 767.
27. Balibar (1988), pp. 272-288, Burgio (1998), pp. 9-26.
28. Kuklick (1991), p. 100.
29. Kuklick (1991), p. 103.
30. Le Bon (1919), p. 41, Taguieff (1998), pp. 73-81, Sternhell (1997), pp. 182-190.
31. Le Bon (1919), p. 65.
32. Vacher de Lapouge (1909), pp. 227-271, Taguieff (1998), p. 112, Sternhell (1997), pp. 204-212.
33. Tombs (1997), p. 345.
34. Tombs (1997), p. 346.
35. Ruffié, Sournia (1993), pp. 278-280.
36. Cité in Lidsky (1982), p. 46.
37. Lidsky (1982), p. 49.
38. Zola (1985), p. 521.
39. Zola (1985), p. 558.
40. Taine (1972), p. 168.
41. Taine (1972), p. 192.
42. Taine (1972), p. 191.
43. Taine (1972), p. 192.
44. Taine (1972), p. 191.
45. Taine (1902), p. 123.
46. Cité in Lidsky (1982), pp. 60-65.
47. Tarde (1892), p. 358, Barrows (1990), p. 128.
48. Pick (1989), ch. III.
49. Blanckaert (1995), pp. 60-61.
50. Bordier (1879), p. 297, Blanckaert (1995), p. 62.
51. Lombroso (1887).
52. Cité in Darmon (1989), p. 57.
53. Lombroso, Laschi (1890), p. 35. Voir à ce sujet Villa (1985). Parmi les élèves français de Lombroso qui se sont consacrés à ce thème, cf. Hamon (1895), et Proal (1898). Sur les débats français autour de la théorie du « criminel-né », cf. Nye (1984), pp. 97-131, et Mucchielli (1998), pp. 58-79.
54. Sighele (1985), pp. 86-89.
55. Le Bon (1995), pp. 94, 100, Le Bon (1912), pp. 651-653.
56. Sternhell (1997), pp. XXXVI-XL.
57. Mosca (1972), Pareto (1965).
58. Michels (1971), pp. 295-303.
59. Michels (1971), p. 151.
60. Cité in Mitzman (1973), p. 323.
61. Gilman (1991), pp. 78-79.
62. Meige (1893), pp. 343, 355.
- 63v Cité in Rabinbach (1990), p. 156.
64. Drumont (1986), vol. I, pp. 106-110.
65. Leroy-Beaulieu (1893), pp. 190-191, 225.
66. Bacharach (1984), pp. 179-190, Schulte (1996), pp. 339-354.
67. Birnbaum (1992).
68. Bartov (1996b), p. 131.
69. Klee (1983).
70. Hilberg (1988), p. 757.
71. Pichot (2000), pp. 207-213.
72. Moriani (1999), p. 58.
73. Proctor (1988), pp. 97-101, Kühl (1994).

74. Kevles (1995), p. 89.
  75. Ammon (1900), pp. 317-318, Pichot (2000), pp. 59-60.
  76. Cité in Koch (1973), p. 111.
  77. Hart (1911), p. 238, Pick (1993), p. 80.
  78. Marinetti (1909), Richard (1995), pp. 34-37.
  79. Novicow (1910), p. 3, Pichot (2000), p. 54.
  80. Pogliano (1984), Pogliano (1999).
  81. Israel, Nastasi (1998).
  82. Vacher de Lapouge (1896), pp. 472. Voir à ce sujet Taguieff (1998), p. 126.
  83. Cité in A. Taguieff (1998), p. 143. Sur la contribution de Vacher de Lapouge à l'édification des fondements eugénistes du nazisme, cf. Sternhell (1985) et Hecht (2000).
  84. Carol (1995), p. 169.
  85. Carol (1995), p. 170.
  86. Carrel (1956), p. 235, Burrin (1995), p. 360, Drouard (1992).
  87. Weindling (1998), p. 257.
  88. Weindling (1998), p. 275.
  89. Proctor (1988).
  90. Sur le passage de l'eugénisme « positif » de la stérilisation volontaire à l'eugénisme « négatif » de la loi de 1933 sur la stérilisation forcée, cf. Noaks (1984), p. 86, Friedländer (1997), pp. 39-40, Pollack (1989), pp. 80-81, Massin (1993), pp. 197-262.
  91. Bock (1986).
  92. Pollack (1989), p. 81.
  93. Kevles (1995), p. 168, Kühl (1994), pp. 86-87, Pichot (2000), pp. 205-206.
  94. Pick (1989), p. 238.
  95. Pichot (2000), p. 276.
  96. Pick (1989), pp. 238-239.
- V. Exterminer :**  
**l'antisémitisme nazi**
1. Simmel (1987), p. 265.
  2. Simmel (1987), p. 601.
  3. Cité in Poliakov (1981), vol. 2, p. 298.
  4. Leroy-Beaulieu (1893), p. 196.
  5. Leroy-Beaulieu (1893), p. 193.
  6. Leroy-Beaulieu (1893), p. 209.
  7. Gide (1996), p. 763.
  8. Sartre (1954), pp. 136, 137.
  9. Drumont (1886), p. 251.
  10. Winock (1982), pp. 117-144, Holz (2001), pp. 258-358.
  11. Céline (1937), pp. 183, 185.
  12. Drieu la Rochelle (1949), p. 100.
  13. Spengler (1993), p. 950.
  14. Sombart (1913), pp. 271-273.
  15. Sombart (1920), p. 242.
  16. Sombart (1920), pp. 320-321, 327.
  17. Cité in Lenger (1954), p. 199.
  18. Sternhell (1989), Paris, p. 32.
  19. Steyn (1995), pp. 42-56 et pp. 31-41.
  20. Ford (1995), pp. 22-24.
  21. Herf (1984).
  22. Jünger (1989).
  23. Jünger (1930), Évard (1996), pp. 113-114.
  24. Haushofer (1986), pp. 185-191.
  25. Cité in Diner (2000b), pp. 26-48.
  26. Cité in Jacobsen (1979), p. 31.
  27. Schmitt (1933), p. 1, Gross (2000), p. 68.
  28. Schmitt (1993), pp. 9-10.
  29. Schmitt (1993), p. 15.
  30. Schmitt (1993), p. 25.
  31. Schmitt (1936), p. 28, Gross (2000), p. 129.
  32. Schmitt (1982), pp. 106-108.
  33. Schmitt (1988a), pp. 235-239.
  34. Schmitt (1988b), p. 295.
  35. Schmitt (1991), p. 76, Ratzel (1966), p. 67.
  36. Schmitt (1991), p. 79.
  37. Schmitt (1991), p. 79, Ratzel (1966), p. 12.
  38. Schmitt (1991), p. 81.
  39. Wismann (1997), p. 48.
  40. Cité in Beyerchen (1977), pp. 88-89.
  41. Stark, Müller (1941), Beyerchen (1977), pp. 132-133, Israel, Nastasi (1998), pp. 310-311.
  42. Traverso (1997c).
  43. Kershaw (1999), p. 362, Friedländer (1997), p. 178-180, Bourleigh (2000), pp. 90-94.
  44. Goebbels (1971), p. 108.
  45. Diner (2000c), pp. 49-77.
  46. Dupeux (1992), pp. 201-21, Sternhell (1989), p. 20.
  47. Hitler (1952), vol. I, p. 321.
  48. Pois (1993).
  49. Siebert (1941), Pois (1993), p. 175.
  50. Friedländer (1997), p. 87.
  51. Kohn (1940), p. 69 (trad. fr., p. 350).
  52. Agamben (1995), pp. 164-165.
  53. Kershaw (2000), p. 252.
  54. Aron (1990), p. 926.
  55. Mayer (1990), pp. 114-135.
  56. Postone (1988), pp. 242-254.
  57. Kershaw (1999), pp. 132-133. Pour une critique systématique de la théorie

du *Sonderweg*, cf. Blackbourn, Eley (1984). Tout ce débat est très bien résumé in Finchelstein (1999b).

## Conclusion

1. C'est la méthode adoptée, en dépit des schématismes inévitables dans les premières années de l'après-guerre, par Kracauer (1987).
2. Ginzburg (1986), pp. 158-209 (trad. fr., pp. 139-180).
3. Chartier (1998b), pp. 34, 36, 44.
4. Hilberg (1988), p. 16.
5. Bauman (1989), p. xiii.
6. Steinmetz (1997), p. 257.
7. Bloch (1994), pp. 610-612.
8. Chartier (1990), p. 21.
9. Elias (1996), p. 302. Voir, sur ce débat, Chartier (1991), p. 28, Traverso (1997a), pp. 231-234, Löwy (2001), pp. 9-19.
10. Comme celles saisies par Yerushalmi entre les statuts sur la « limpieza de sangre » de l'Inquisition espagnole et les lois de Nuremberg. Cf. Yerushalmi (1998), p. 259.
11. Comme celles indiquées par Arno J. Mayer entre le judéocide et la guerre totale du xx<sup>e</sup> siècle d'une part et, d'autre part, la guerre de Trente Ans ou la première croisade. Cf. Mayer (1990), p. 38.
12. Ernest Mandel saisissait ainsi dans le racisme colonialiste et impérialiste le germe du génocide juif, cf. Mandel (1986), p. 91.

## Bibliographie

- Adas, Michael (1989), *Machines as the Measure of Men. Science, Technology, and Ideologies of Western Dominance*, Cornell University Press, Ithaca and London.
- Adorno, Theodor W. (1969), « Erziehung nach Auschwitz », *Stichworte. Kritische Modelle 2*, Suhrkamp, Frankfurt/M (trad. fr. « Éduquer après Auschwitz », *Modèles critiques*, Payot, Paris, 1979).
- Agamben, Giorgio (1995), *Homo sacer. Il potere sovrano e la nuda vita*, Einaudi, Torino (trad. fr. *Homo sacer*, Seuil, Paris, 1997).
- Ageron, Charles Robert (1979), *Histoire de l'Algérie contemporaine*, II (1871-1945), Presses universitaires de France, Paris.
- Aly, Götz (1995), « Endlösung ». *Volkerschiebung und der Mord an der europäischen Juden*, Fischer, Frankfurt/M.
- Aly, Götz, Roth et Karl-Heinz (2000), *Die restlose Erfassung. Volkszählen, Identifizieren, Aussondern im Nationalsozialismus*, Fischer, Frankfurt/M.
- Améry, Jean (1977), *Jenseits von Schuld und Sühne. Bewältigungsversuche eines Überwältigten*, Klett-Cotta, Stuttgart (trad. fr. *Par-delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*, Actes Sud, Paris, 1995).
- Ammon, Otto (1900), *L'ordre social et ses bases naturelles, esquisse d'une anthroposociologie*, Fontemoing, Paris.
- Anders, Günther (1980), *Die Antiquiertheit des Menschen*, C.H. Beck, München, 2 vol.
- Anders, Günther (1981), *Die Atomare Drohung. Radikale Überlegungen*, C.H. Beck, München.
- Anders, Günther (1983), « Georg Grosz », *Mensch ohne Welt. Schriften zur Kunst und Literatur*, C.H. Beck, München.
- Anderson, Perry (1992), « On Emplotment: Two Kinds of Ruins », in Saul Friedländer (ed.), *Probing the Limits of Representation. Nazism and the « Final Solution »*, Harvard University Press, Cambridge (rééd. in P. Anderson, *A Zone of Engagement*, Verso, London, 1993).

du *Sonderweg*, cf. Blackbourn, Eley (1984). Tout ce débat est très bien résumé in Finchelstein (1999b).

## Conclusion

1. C'est la méthode adoptée, en dépit des schématismes inévitables dans les premières années de l'après-guerre, par Kracauer (1987).
2. Ginzburg (1986), pp. 158-209 (trad. fr., pp. 139-180).
3. Chartier (1998b), pp. 34, 36, 44.
4. Hilberg (1988), p. 16.
5. Bauman (1989), p. xiii.
6. Steinmetz (1997), p. 257.
7. Bloch (1994), pp. 610-612.
8. Chartier (1990), p. 21.
9. Elias (1996), p. 302. Voir, sur ce débat, Chartier (1991), p. 28, Traverso (1997a), pp. 231-234, Löwy (2001), pp. 9-19.
10. Comme celles saisies par Yerushalmi entre les statuts sur la « limpezia de sangre » de l'Inquisition espagnole et les lois de Nuremberg. Cf. Yerushalmi (1998), p. 259.
11. Comme celles indiquées par Arno J. Mayer entre le judéocide et la guerre totale du xx<sup>e</sup> siècle d'une part et, d'autre part, la guerre de Trente Ans ou la première croisade. Cf. Mayer (1990), p. 38.
12. Ernest Mandel saisissait ainsi dans le racisme colonialiste et impérialiste le germe du génocide juif, cf. Mandel (1986), p. 91.

## Bibliographie

- Adas, Michael (1989), *Machines as the Measure of Men. Science, Technology, and Ideologies of Western Dominance*, Cornell University Press, Ithaca and London.
- Adorno, Theodor W. (1969), « Erziehung nach Auschwitz », *Stichworte. Kritische Modelle 2*, Suhrkamp, Frankfurt/M (trad. fr. « Éduquer après Auschwitz », *Modèles critiques*, Payot, Paris, 1979).
- Agamben, Giorgio (1995), *Homo sacer. Il potere sovrano e la nuda vita*, Einaudi, Torino (trad. fr. *Homo sacer*, Seuil, Paris, 1997).
- Ageron, Charles Robert (1979), *Histoire de l'Algérie contemporaine*, II (1871-1945), Presses universitaires de France, Paris.
- Aly, Götz (1995), « Endlösung ». *Volkerschiebung und der Mord an der europäischen Juden*, Fischer, Frankfurt/M.
- Aly, Götz, Roth et Karl-Heinz (2000), *Die restlose Erfassung. Volkszählen, Identifizieren, Aussondern im Nationalsozialismus*, Fischer, Frankfurt/M.
- Améry, Jean (1977), *Jenseits von Schuld und Sühne. Bewältigungsversuche eines Überwältigten*, Klett-Cotta, Stuttgart (trad. fr. *Par-delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*, Actes Sud, Paris, 1995).
- Ammon, Otto (1900), *L'ordre social et ses bases naturelles, esquisse d'une anthroposociologie*, Fontemoing, Paris.
- Anders, Günther (1980), *Die Antiquiertheit des Menschen*, C.H. Beck, München, 2 vol.
- Anders, Günther (1981), *Die Atomare Drohung. Radikale Überlegungen*, C.H. Beck, München.
- Anders, Günther (1983), « Georg Grosz », *Mensch ohne Welt. Schriften zur Kunst und Literatur*, C.H. Beck, München.
- Anderson, Perry (1992), « On Emplotment: Two Kinds of Ruins », in Saul Friedländer (ed.), *Probing the Limits of Representation. Nazism and the « Final Solution »*, Harvard University Press, Cambridge (rééd. in P. Anderson, *A Zone of Engagement*, Verso, London, 1993).



# Les origines de la violence nazie

- Arasse, Daniel (1987), *La guillotine et l'imaginaire de la terreur*, Flammarion, Paris.
- Arendt, Hannah (1976), *The Origins of Totalitarianism*, Harcourt, Brace, New York (trad. fr. de la deuxième partie *L'impérialisme*, Fayard, Paris, 1982, rééd. Points-Seuil).
- Arendt, Hannah (1977), *Eichmann in Jerusalem. A Report on the Banality of Evil*, Penguin Books, New York (trad. fr. *Eichmann à Jérusalem*, Folio-Gallimard, Paris).
- Arendt, Hannah (1990), *La nature du totalitarisme*, Payot, Paris.
- Aron, Raymond (1990), « L'avenir des religions séculières », *Chroniques de guerre. La France libre 1940-1945*, Gallimard, Paris.
- Audoine-Rouzeau, Stéphane et Becker, Annette (2000), *14-18. Retrouver la guerre*, Gallimard, Paris.
- Bacharach, Walter Zwi (1984), « Ignaz Zollschan "Rassentheorie" », in Walter Grab (Hg.), *Jüdische Identität und Integration in Österreich und Deutschland 1848-1918*, Jahrbuch des Instituts für Deutsche Geschichte, Tel Aviv.
- Balibar, Étienne (1988), « Le "racisme de classe" », in Étienne Balibar et Immanuel Wallerstein, *Race, nation, classe*, La Découverte, Paris.
- Barrows, Susanna (1990), *Miroirs déformants. Réflexions sur la foule en France à la fin du XIXe siècle*, Aubier, Paris (éd. or. *Distorting Mirrors*, Yale University Press, 1981).
- Bartov, Omer (1996a), « The European Imagination in the Age of Total War », *Murder in Our Midst. The Holocaust, Industrial Killing, and Representation*, Oxford University Press, New York.
- Bartov, Omer (1996b), « Savage War », in Michael Burleigh (ed.), *Confronting the Nazi Past. New Debates on Modern German History*, Collins & Brown, London.
- Bartov, Omer (1999), *L'Armée d'Hitler. La Wehrmacht, les nazis et la guerre*, Hachette, Paris (éd. or. *Hitler's Army. Soldiers, nazis and war in the Third Reich*, Oxford University Press, Oxford, 1990).
- Bartov, Omer (2000), *Mirrors of Destruction. War, Genocide, and Modern Identity*, Oxford University Press, New York.
- Bauman, Zygmunt (1989), *Modernity and the Holocaust*, Basil Blackwell, Oxford.
- Becker, Annette (1998), *Oubliés de la Grande Guerre. Humanitaire et culture de guerre 1914-1918*, Noësis, Paris.
- Bédarida, François (1999), *Churchill*, Fayard, Paris.
- Bée, Michel (1983), « Le spectacle de l'exécution dans la France d'Ancien Régime », *Annales ESC*, n° 4.
- Bendyshe, Thomas (1864), « The Extinction of the Races », *Journal of the Anthropological Society*, Trübner & Co., London.
- Benjamin, Walter (1973a), « Theorien des deutschen Faschismus », *Gesammelte Schriften*, Suhrkamp, Frankfurt/M, Bd. III (trad. fr. « Théories du fascisme allemand », *Œuvres*, II, Folio-Gallimard, Paris, 2000).
- Benjamin, Walter (1973b), « Die Waffen von morgen », *Gesammelte Schriften*, op. cit. Bd. IV, 1.
- Benjamin, Walter (1977a), « Der Erzähler. Betrachtungen zum Werk Nikolai Lesskows », *Illuminationen. Ausgewählte Schriften*, Suhrkamp, Frankfurt/M (trad. fr. « Le conteur. Réflexions sur l'œuvre de Nicolas Lesskov », *Œuvres* III, op. cit.).
- Benjamin, Walter (1977b), « Das Kunstwerk im Zeitalter seiner Reproduzierbarkeit », *Illuminationen*, op. cit. (trad. fr. « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique », *Œuvres* III, op. cit.).
- Benjamin, Walter (1978), *Sens unique*, Les Lettres Nouvelles, Paris (éd. or. « Einbahnstrasse », *Gesammelte Schriften*, op. cit., IV, 1).
- Bensaïd, Daniel (1999), *Qui est le juge ? Pour en finir avec le tribunal de l'histoire*, Fayard, Paris.
- Bequemont, Daniel (1992), « Aspects du darwinisme anglo-saxon », in P. Tort (éd.), *Darwinisme et société*, Presses Universitaires de France, Paris.
- Berger, Denis et Maler, Henri (1996), *Une certaine idée du communisme. Répliques à François Furet*, Éditions du Félin, Paris.
- Berlin, Isaiah (1992), « Joseph de



- Maistre et les origines du totalitarisme », *Le bois tordu de l'humanité. Romantisme, nationalisme et totalitarisme*, Albin Michel, Paris (éd. or. « Joseph de Maistre and the Origins of Fascism », *The Crooked Timber of Humanity: Chapters in the History of Ideas*, John Murray, London, 1990).
- Bernardini, Jean-Marc (1997), *Le darwinisme social en France (1859-1918). Fascination et rejet d'une idéologie*, CNRS Éditions.
- Beyerchen, Alan (1977), *Scientists under Hitler. Politics and the Physics Community in the Third Reich*, Yale University Press, New Haven, London.
- Birnbaum, Pierre (1992), *Les Fous de la République. Histoire des Juifs d'État de Gambetta à Vichy*, Fayard, Paris.
- Blackbourn, David, Eley, Geoff (1984), *The Peculiarities of German History. Bourgeois Society and Politics in Nineteenth-Century Germany*, Oxford University Press, Oxford.
- Blackburn, David (1997), *The Long Nineteenth Century. A History of Germany 1789-1918*, Oxford University Press.
- Blanckaert, Claude (1995), « Des sauvages en pays civilisé. L'anthropologie des criminels (1850-1900) », in Laurent Mucchielli (éd.), *Histoire de la criminologie française*, L'Harmattan, Paris.
- Bloch, Ernst (1992), *Erbschaft dieser Zeit*, Suhrkamp, Frankfurt/M (trad. fr. *Héritage de ce temps*, Payot, 1978).
- Bloch, Marc (1974), *Apologie pour l'histoire*, Armand Colin, Paris.
- Bloch, Marc (1994), *La société féodale*, Albin Michel, Paris.
- Bobbio, Norberto (1990), *Profilo ideologico del Novecento*, Garzanti, Milano.
- Bock, Gisela (1986), *Zwangsterilisation im Nationalsozialismus. Studien zur Rassenpolitik und Frauenpolitik*, Westdeutscher Verlag, Opladen.
- Bonwick, James (1870), *The Last of the Tasmanians or the Black War of Van Diemen's Land*, Sampson, Low and Marston, London.
- Bordier, Arthur (1879), « Sur les crânes d'assassins », *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, t. II.
- Borkenau, Franz (1940), *The Totalitarian Enemy*, Faber & Faber, London.
- Bourke, Joanna (1999), *An Intimate History of Killing. Face-to-Face Killing in Twentieth Century Warfare*, Granta, London.
- Brantlinger, Patrick (1988), *Rule of Darkness. British Literature and Imperialism, 1830-1914*, Cornell University Press, Ithaca, London.
- Brantlinger, Patrick (1995), « "Dying races": rationalizing genocide in the nineteenth century », in Jan Nederveen Pieterse, Bhikuh Parekh (eds), *The Decolonization of Imagination. Culture, Knowledge and Power*, Zed Books, London.
- Braudel, Fernand (1969), « Histoire et sciences sociales: la longue durée », *Écrits sur l'histoire*, Flammarion, Paris.
- Bravermann, Harry (1978), *Travail et capitalisme monopoliste. La dégradation du travail au xx<sup>e</sup> siècle*, Maspero, Paris (éd. or. *Labor and Monopoly Capital. The Degradation of Work in Twentieth Century*, Monthly Review Press, New York, 1974).
- Bridgman, John M. (1981), *The Revolt of the Herero*, University of California Press, Berkeley.
- Brossat, Alain (1998), *Le corps de l'ennemi. Hyperviolence et démocratie*, La fabrique, Paris.
- Brossat, Alain (2001), *Pour en finir avec la prison*, La fabrique, Paris.
- Broszat, Martin (1987), « Plädoyer für eine Historisierung des National-Sozialismus », *Nach Auschwitz. Der schwierige Umgang mit unserer Geschichte*, Oldenbourg, München (trad. fr. « Plaidoyer pour une historisation du national-socialisme », *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, 1990, n° 24).
- Broszat, Martin et Friedländer, Saul (1990), « Sur l'historisation du national-socialisme. Échange de lettres », *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 24.
- Browning, Christopher (1992), « Bureaucracy and Mass Murder: The German Administrator's Comprehension of the Final Solution », *The Path to Genocide. Essays on Launching the Final Solution*, Cambridge University Press.
- Browning, Christopher (1994), *Des hommes ordinaires*, préface de Pierre

# Les origines de la violence nazie

- Vidal-Naquet, Les Belles Lettres, Paris (éd. or. *Ordinary Men*, Harper Collins, London, 1993).
- Bullock, Alan (1994), *Hitler et Staline. Vies parallèles*, Albin Michel, Robert Laffont, Paris, 2 vol. (éd. or. *Hitler et Staline. Parallel Lives*, London, 1991).
- Burgio, Alberto (1998), « La razza come metafora », *L'invenzione delle razze. Studi su razzismo e revisionismo storico*, Manifestolibri, Roma.
- Burke, Edmund (1986), *Reflections on the Revolution in France*, Penguin Books, London (trad. fr. *Réflexions sur la révolution en France*, Hachette-Pluriel, Paris, 1989).
- Burleigh, Michael (1988), *Germany turns Eastwards. A Study of Ostforschung in the Third Reich*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Burleigh, Michael (2000), *The Third Reich. A New History*, Macmillan, London.
- Burrin, Philippe (1995), *La France à l'heure allemande 1940-1944*, Seuil, Paris.
- Burrow, J.W. (1963), « Evolution and Anthropology in the 1860's : The Anthropological Society of London 1863-71 », *Victorian Studies*, n° 7.
- Caillois, Roger (1951), « Le vertige de la guerre », *Quatre essais de sociologie contemporaine*, Perrin, Paris.
- Caillois, Roger (1964), « Sociologie du bourreau », *Instincts et société*, Denoël/Gonthier, Paris.
- Cantimori, Delio (1991), « Note sul nazionalsocialismo », *Politica e storia contemporanea. Scritti 1927-1942*, Einaudi, Torino.
- Carol, Anne (1995), *Histoire de l'eugénisme en France. La médecine et la procréation XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Éditions du Seuil, Paris.
- Carrel, Alexis (1956), *Jour après jour 1893-1944*, Plon, Paris.
- Cecil, Robert (1972), *The Myth of the Master Race. Alfred Rosenberg and the Nazi Ideology*, B.T. Batsford, London.
- Céline, Louis-Ferdinand (1952), *Voyage au bout de la nuit*, Folio-Gallimard, Paris.
- Céline, Louis Ferdinand (1937), *Bagatelles pour un massacre*, Denoël, Paris.
- Chartier, Roger (1990), *Les origines culturelles de la Révolution française*, Seuil, Paris.
- Chartier, Roger (1991), « Conscience de soi et lien social », avant-propos à Norbert Elias, *La société des individus*, Fayard, Paris.
- Chartier, Roger (1998a), « "La chimère de l'origine". Michel Foucault, les Lumières et la Révolution française », *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Albin Michel, Paris.
- Chartier, Roger (1998b), « Histoire intellectuelle et histoire des mentalités », *Au bord de la falaise, op. cit.*
- Chevalier, Louis (1984), *Classes laborieuses et classes dangereuses pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, Hachette, Paris.
- Claeys, Gregory (2000), « The "Survival of the Fittest" and the Origins of Social Darwinism », *Journal of the History of Ideas*, 61/2.
- Cohen, Paul (1997), *History in Three Keys. The Boxers as Event, Experience, and Myth*, Columbia University Press, New York.
- Cohen, William (1980), *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs (1530-1880)*, Gallimard, Paris.
- Cohn, Norman (1967), *Histoire d'un mythe. La « conspiration juive » et les protocoles des sages de Sion*, Gallimard, Paris.
- Conrad, Joseph (1996), *Heart of Darkness/Au cœur des ténèbres*, Folio-Gallimard, Paris.
- Corbin, Alain (1990), *Le village des cannibales*, Aubier, Paris.
- Croce, Benedetto (1963), « Chi è fascista ? » (1944), *Scritti e discorsi politici*, Laterza, Bari-Roma.
- Crook, D.P. (1984), *Benjamin Kidd. Portrait of a Social Darwinist*, Cambridge University Press, London.
- Curtius, Ernst-Robert (1995), *Essai sur la France*, Editions de L'Aube, Paris.
- Dagen, Philippe (1996), *Le silence des peintres. Les artistes face à la Grande Guerre*, Fayard, Paris.
- Darmann, Jacques (1995), *Thomas Mann et les juifs*, Peter Lang, Frankfurt/M.
- Darmon, Pierre (1989), *Médecins et*

- assassins à la Belle époque. *La médicalisation du crime*, Seuil, Paris.
- Darwin, Charles (1981), *La descendance de l'Homme et la sélection sexuelle*, Complexe, Bruxelles.
- Davis, Mike (2001), *Late Victorian Holo-causts. El Niño Famines and the Making of the Third World*, Verso, London.
- De Becque, Antoine (1997), *La gloire et l'effroi. Sept morts sous la terreur*, Grasset, Paris.
- De Felice, Renzo (1993), *Storia degli ebrei italiani sotto il fascismo*, Einaudi, Torino.
- Delaporte, François (1990), *Le savoir de la maladie. Essai sur le choléra de 1832*, Presses universitaires de France, Paris.
- Delaporte, François (1995), *Les épidémies*, Cité des Sciences et de l'Industrie/Pocket, Paris.
- Del Boca, Angelo (1995), « Le leggi razziali nell'impero di Mussolini », in Angelo Del Boca, Massimo Legnani, Mario G. Rossi (éds.), *Il regime fascista. Storia e storiografia*, Laterza, Bari-Roma.
- Del Boca, Angelo (1996), *I gas di Mussolini. Il fascismo e la guerra d'Etiopia*, Editori Riuniti, Roma.
- De Roy, Piet (1990), « Ernst Haeckel's Theory of Recapitulation », in Jan Breman (ed.), *Imperial Monkey Business. Racial Supremacy in Social Darwinist Theory and Colonial Practice*, Vu University Press, Amsterdam.
- Diner, Dan (1987), « Zwischen Aporie und Apologie. Über die Grenzen der Historisierbarkeit des Nationalsozialismus », in Dan Diner (Hg.), *Ist der Nationalsozialismus Geschichte? Zur Historisierung und Historikerstreit*, Fischer, Frankfurt/M.
- Diner, Dan (1999), *Das Jahrhundert verstehen. Eine universalhistorische Deutung*, Luchterhand, München.
- Diner, Dan (2000a), « Historical Experience and Cognition. Juxtaposing Perspectives on National Socialism », *Beyond the Conceivable. Studies on Germany, Nazism, and the Holocaust*, California University Press, Berkeley.
- Diner, Dan (2000b), « Knowledge of Expansion. On the Geopolitics of Karl Haushofer », *Beyond the Conceivable*, op. cit.
- Diner, Dan (2000c), « Norms of Domination. Nazi Legal Concepts of World Order », *Beyond the Conceivable*, op. cit.
- Doray, Bertrand (1981), *Le taylorisme, une folie rationnelle?*, Dunod, Paris.
- Drechsler, Horst (1986), *Le Sud-Ouest africain sous la domination allemande. La lutte des Hereros et des Namas contre l'impérialisme allemand 1884-1915*, Akademie Verlag, Berlin Est.
- Drieu la Rochelle, Pierre (1949), *Gilles*, Gallimard, Paris.
- Drouard, Alain (1992), *Alexis Carrel et la Fondation française pour l'étude des problèmes humains*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
- Drumont, Édouard (1986), *La France juive*, La librairie française, Paris, 2 vol.
- Dupeux, Luis (1992), « "Révolution conservatrice" et hitlérisme. Étude sur la nature de l'hitlérisme », in Luis Dupeux (éd.), *La "Révolution conservatrice" dans l'Allemagne de Weimar*, Kimé, Paris.
- Eksteins, Modris (2000), *Rites of Spring. The Great War and the Birth of the Modern Age*, Macmillan, London.
- Elias, Norbert (1973, 1975), *La civilisation des mœurs et La dynamique de l'Occident*, Calmann-Lévy, Paris (éd. or. *Über den Prozess der Zivilisation*, Suhrkamp, Frankfurt/M, 1969).
- Elias, Norbert (1996), *The Germans. Power Struggles and the Development of Habitus in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, Polity Press, Cambridge.
- Ellis, John (1975), *The Social History of the Machine Gun*, Pantheon Books, New York.
- Etemad, Bouda (2001), *La possession du monde. Poids et mesures de la colonisation*, Complexe, Bruxelles.
- Evans, Richard J. (1987), *Death in Hamburg. Society and Politics in the Cholera Years 1890-1910*, Clarendon Press, Oxford.
- Evans, Richard J. (1992), « Epidemics and Revolutions: cholera in Nineteenth-Century Europe », in Terence Ranger, Paul Slack (eds), *Epidemics and Ideas. Essays on the Historical Perception of Pestilence*, Cambridge University Press, Cambridge.

# Les origines de la violence nazie

- Évard, Jean-Luc (1996), « Ernst Jünger et les juifs », *Les Temps modernes*, n° 589.
- Field, Geoffrey G. (1981), *Evangelist of Race. The Germanic Vision of Houston Stewart Chamberlain*, Columbia University Press, New York.
- Finchelstein, Federico (1999a), *Los Alemanes, el Holocausto y la culpa colectiva. El debate Goldhagen*, Buenos Aires, Eudeba.
- Finchelstein, Federico (1999b), « Revisitando el Sonderweg alemán. Los historiadores, la tradición de la derecha y la ruta histórica de Bismarck a Hitler », in Patricio Geli (ed.), *La derecha política en la historia europea contemporánea*, EUDEBA, Buenos Aires.
- Ford, Henry (1941), *Der internationale Jude*, Hammer Verlag, Leipzig.
- Ford, Henry (1995), *The International Jew*, CPA Book Publisher, Oregon.
- Foucault, Michel (1975), *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Gallimard, Paris.
- Friedländer, Henry (1997), *Der Weg zur NS-Genozid*, Berlin Verlag, Berlin.
- Friedländer, Saul (1993), « Martin Broszat and the Historicization of National-Socialism », *Memory, History, and the Extermination of the Jews of Europe*, Indiana University Press, Bloomington.
- Friedländer, Saul (1997), *Nazi Germany and the Jews. I. The Years of Persecution, 1933-1939*, Harper Collins, New York (trad. fr. *L'Allemagne nazie et les juifs. I. Les années de persécution*, Seuil, Paris, 1997).
- Furet, François (1995), *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX<sup>e</sup> siècle*, Laffont/Calmann-Lévy, Paris.
- Furet, François et Nolte, Ernst (1998), *Fascisme et communisme*, Plon, Paris.
- Fussell, Paul (1975), *The Great War and Modern Memory*, Oxford University Press, Oxford.
- Garland, David (1990), *Punishment and Modern Society*, Oxford University Press.
- Gaudemar, Jean-Paul de (1982), *L'ordre et la production. Naissance et formes de la discipline d'usine*, Dunod, Paris.
- Gay, Peter (1993), *The Cultivation of Hatred*, Norton & Company, New York.
- Gerould, Daniel Ch. (1992), *Guillotine, its Legend and Lore*, Blast Books, New York.
- Gibelli, Antonio (1991), *L'officina della guerra. La Grande Guerra e le trasformazioni del mondo mentale*, Bollati-Boringhieri, Torino.
- Gide, André (1996), *Journal I. 1887-1925*, Gallimard, Pléiade, Paris.
- Gilman, Sander (1991), *The Jew's Body*, Routledge, New York.
- Ginzburg, Carlo (1986), « Spie. Radici di un paradigma indiziario », *Miti, emblemi, spie. Morfologia e storia*, Einaudi, Torino (trad. fr. « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Flammarion, Paris, 1989).
- Goebbels, Joseph (1971), « Berlin, Opernplatz: Bücherverbrennung auf der Kundgebung der Deutschen Studentenschaft "wider den und deutschen Geist" », *Reden, 1932-1939*, Bd. 1, Droste, Düsseldorf.
- Goldhagen, Daniel J. (1996), *Hitler's Willing Executioners. Ordinary Germans and the Holocaust*, Little, Brown and Company, London (trad. fr. *Les bourreaux volontaires de Hitler*, Seuil, Paris, 1997).
- Graml, Hermann (1993), « Rassismus und Lebensraum. Völkermord im Zweiten Weltkrieg », in Karl-Dietrich Bracher, Manfred Funke, Hans-Adolf Jacobsen (Hg.), *Deutschland 1933-1945. Neue Studien zur nationalsozialistischen Herrschaft*, Droste, Düsseldorf.
- Gramsci, Antonio (1975), « Americanismo e fordismo » (1934), *Quaderni del carcere*, Einaudi, Torino, 4 vol. (trad. fr. *Cahiers de prison*, Gallimard, Paris).
- Grant, Madison (1920), *The Passing of the Great Race or the Racial Basis of European History* (1916), G. Bell and Sons, London (trad. fr. *Le déclin de la grande race*, Payot, Paris, 1926).
- Grenville, J. A. S. (1964), *Lord Salisbury and Foreign Policy: The Close of the Nineteenth Century*, Athlona Press, London.
- Gross, Raphael (2000), *Carl Schmitt und die Juden*, Suhrkamp, Frankfurt/M.

- Gumplowicz, Ludwig (1973), *Der Rassenkampf*, (1883), Scientia Verlag, Innsbruck (trad. fr. *La lutte des races*, Guillemin, Paris, 1893).
- Habermas, Jürgen (1987a), « Eine Art Schadensabwicklung », *Historikerstreit*, Piper, München (trad. fr. « Une manière de liquider les dommages », *Devant l'histoire. Les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des juifs par le régime nazi*, Éditions du Cerf, Paris, 1988).
- Habermas, Jürgen (1987b), « Geschichtsbewußtsein und posttraditionale Identität. Die Westorientierung der Bundesrepublik », *Eine Art Schadensabwicklung. Kleine politische Schriften VI*, Suhrkamp, Frankfurt/M (trad. fr. in J. Habermas, « Conscience historique et identité post-traditionnelle », in J. Habermas, *Écrits politiques*, Éditions du Cerf, Paris, 1990).
- Habermas, Jürgen (1997), « Geschichte ist ein Teil von Uns », *Die Zeit*, n° 12.
- Hake, Sabine (1998), « Mapping the Native Body. On Africa and the Colonial Film in the Third Reich », in Sara Friedrichsmayer, Sara Lennox, Susanne Zantop (eds), *The Imperialist Imagination. German Colonialism and its Legacy*, The University of Michigan Press, Ann Arbor.
- Hamann, Brigitte (1996), *Hitlers Wien. Lehrjahre eines Dictators*, Piper, München.
- Hamon, A. (1895), *Psychologie de l'anarchiste socialiste*, Stock, Paris.
- Hart, R. C. (1911), « A Vindication of War », *The Nineteenth Century and After*, n° 70.
- Haushofer, Karl (1936), « Geopolitische Grundlagen », *Grundlagen, Aufbau und Wirtschaftsordnung des nationalsozialistischen Staates*, Berlin.
- Haushofer, Karl (1986), « La vie des frontières politiques » (1930), *De la géopolitique*, Fayard, Paris.
- Hayes, Carlton J. (1940), « The Novelty of Totalitarianism in the History of Western Civilization », *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 82 (trad. fr. « La place du totalitarisme dans l'histoire de la civilisation occidentale », in Traverso (2001).
- Hecht, Jennifer Michael (2000), « Vacher de Lapouge and the Rise of Nazi Science », *Journal of the History of Ideas*, 61/2.
- Heer, Hannes (1995), « Die Logik des Vernichtung. Wehrmacht und Partisanenkampf », in Hannes Heer, Klaus Naumann (Hg.), *Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941-1945*, Hamburger Edition, Hamburg.
- Helbig, Ludwig (1988), « Der koloniale Frühfaschismus », in Nangolo Mbumba, Helgard Patemann (Hg.), *Ein Land, eine Zukunft*, Peter Hammer, Wuppertal.
- Herbert, Ulrich et Templer, William (1997), *Hitler's Foreign Workers*, Cambridge University Press.
- Herf, Jeffrey (1984), *Reactionary Modernism. Technology, Culture, and Politics in Weimar and the Third Reich*, Cambridge University Press, New York.
- Hilberg, Raul (1988), *La destruction des juifs d'Europe*, Fayard, Paris (éd. or. *The Destruction of the European Jews*, Holmes & Meier, New York, 1985).
- Hillgruber, Andreas (1986), *Zweirelei Untergang. Die Zerschlagung des Deutschen Reiches und das Ende des europäischen Judentums*, Siedler, Berlin.
- Hitler, Adolf (1943), *Mein Kampf*, Franz Eher, München.
- Hitler, Adolf (1952), *Libres propos sur la guerre et la paix recueillis sur l'ordre de Martin Bormann*, Flammarion, Paris, 2 vol.
- Hobsbawm, Eric J. (1997), « Barbarism: a User's Guide », *On History*, Weidenfeld & Nicolson, London, pp. 253-265.
- Hobsbawm, Eric (1999), *L'Age des extrêmes*, Complexe, Bruxelles (éd. or. *Age of Extremes. The Short XXth Century*, London, 1994).
- Hochschild, Adam (1998), *Les fantômes du Roi Léopold II. Un holocauste oublié*, Balland, Paris.
- Hofstadter, Richard (1992), *Social Darwinism in American Thought* (1944), Beacon Press, Boston.
- Holz, Klaus (2001), *Nationaler Antisemitismus. Wissensoziologie einer Weltanschauung*, Hamburger Edition, Hamburg.
- Horne, John (1994), « Les mains coupées: "atrocités allemandes" et opinion française en 1914 », in Jean-Jacques Becker (éd.), *Guerre et cultures 1914-1918*, Armand Colin, Paris.

# Les origines de la violence nazie

- Howard, Michael (1988), *La guerre dans l'histoire de l'Occident*, Fayard, Paris.
- Hüppauf, Bernd (1993), « Schlachtenmythen und die Konstruktion des "Neuen Menschen" », in Gerhard Hirschfeld, Gerd Krumeich, Irina Renz (Hg.), *Keiner fühlt sich hier mehr als Mensch. Erlebnis und Wirkung des Ersten Weltkrieges*, Klartext, Essen.
- Hüppauf, Bernd (1997), « Modernity and violence. Observations concerning a contradictory relationship », in Bernd Hüppauf (éd.), *War, Violence and the Modern Condition*, Walter de Gruyter, Berlin.
- Husson, Édouard (2000), *Comprendre Hitler et la Shoah. Les historiens de la République fédérale d'Allemagne et l'identité allemande depuis 1949*, Presses universitaires de France, Paris.
- Ignatieff, Michel (1978), *A Just Measure of Pain. The Penitentiary in the Industrial Revolution 1750-1850*, Pantheon Books, New York.
- Isnenghi, Mario (1970), *Il mito della grande guerra da Marinetti a Malaparte*, Laterza, Bari.
- Israel, Giorgio, Nastasi, Giorgio (1998), *Scienza e razza nell'Italia fascista*, Il Mulino, Bologna.
- Jäckel, Eberhard (1973), *Hitlers Weltanschauung*, DVA, Stuttgart, 1973 (trad. fr. *Hitler idéologue*, Calmann-Lévy, rééd. Folio-Gallimard, Paris).
- Jacobsen, Hans-Adolf (1979), *Karl Haushofer Leben und Werk*, Boldt, Boppard am Rhein.
- Jahn, Peter (1991), « "Russenfurcht" und Antibolschewismus: Zur Entstehung und Wirkung von Feindbildern », in *Erobern und Vernichten. Der Krieg gegen die Sowjetunion 1941-1945*, Argon, Berlin.
- Jones, William David (1999), *The Lost Debate. German Socialist Intellectuals and Totalitarianism*, University of Illinois Press, Urbana & Chicago.
- Jünger, Ernst (1930), « Über Nationalismus und Judenfrage », *Süddeutsche Monatshefte*, n° 27.
- Jünger, Ernst (1980a), *Journaux de guerre*, Christian Bourgois, Paris (éd. or. *Tagebücher II*, Klett-Cotta, Stuttgart, 1963).
- Jünger, Ernst (1980b), *L'État universel suivi de La mobilisation totale*, Gallimard, Paris (éd. or. *Die totale Mobilmachung*, Berlin, 1930).
- Jünger, Ernst (1989), *Le Travailleur*, Bourgois, Paris (éd. or. *Der Arbeiter*, Berlin, 1932).
- Jünger, Ernst (1997), *La guerre comme expérience intérieure*, Christian Bourgois, Paris (éd. or. *Der Kampf als inneres Erlebnis*, Klett-Cotta, Stuttgart, 1980).
- Kafka, Franz (1952), « In der Strafkolonie », *Erzählungen*, Fischer, Frankfurt/M (trad. fr. « À la colonie pénitentiaire », *Un artiste de la faim et autres récits*, Gallimard, Paris, 1990).
- Kantorowicz, Ernst (1989), *Les deux corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Âge*, Gallimard, Paris (éd. or. *The King's Two Bodies*, Princeton, 1957).
- Keegan, John (1993), *Anatomie de la bataille*, Robert Laffont, Paris (éd. or. *The Face of Battle*, London, 1976).
- Kenz, Peter (1992), « Pogroms and White Ideology in the Russian Civil War », in John D. Klier, Shlomo Lambroza (eds), *Pogroms: anti-Jewish Violence in Modern Russian History*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Kern, Stephen (1983), *The Culture of Time and Space 1880-1918*, Harvard University Press, Cambridge.
- Kershaw, Ian (1999), *Hitler. 1889-1936: Hubris*, Flammarion, Paris (éd. or. *Hitler 1889-1936*, Allen Lane, London, 1998).
- Kershaw, Ian (2000), *Hitler 1936-1945*, Flammarion, Paris (éd. or. *Hitler 1936-1945*, Allen Lane, London, 2000).
- Kevles, David J. (1995), *Au nom de l'eugénisme. Génétique et politique dans le monde anglo-saxon*, Presses universitaires de France, Paris (éd. or. *In the Name of Eugenics. Genetics and the Uses of Human Heredity*, Alfred Knopf, New York, 1985).
- Kidd, Benjamin (1894), *Social Evolution*, Macmillan, New York.
- Killingray, David (1989), « Colonial Warfare in West Africa », in J.A. de Moor, H.L. Wesseling (eds), *Colonialism and*



- War. *Essays on Colonial Wars in Asia and Africa*, E.J. Brill/Universitaire Pers Leiden, Leiden.
- King, David (1972), *Trotsky*, Penguin Books, London.
- Klee, Ernst (1983), « *Euthanasie* » im NS-Staat. *Die « Vernichtung lebensunwerten Lebens »*, Fischer, Frankfurt/M.
- Koch, Hans-Joachim (1973), *Der Sozialdarwinismus*, C.H. Beck, München
- Kohn, Hans (1940), « The Totalitarian Philosophy of War », *Proceedings of American Philosophical Society*, vol. 82 (trad. fr. « La philosophie totalitaire de la guerre », in Traverso (2001).
- Korinman, Michel (1999), *Deutschland über Alles. Le pangermanisme 1890-1945*, Fayard, Paris.
- Korsch, Karl (1942), « Notes on History. The Ambiguities of Totalitarian Ideologies », *New Essays*, VI, n° 2.
- Kracauer, Siegfried (1987), *De Caligari à Hitler. Une histoire psychologique du cinéma allemand*, Flammarion, Paris (éd. or. *From Caligari to Hitler. A Psychological History of German Film*, Princeton University Press, 1947).
- Kracauer, Siegfried (1960), *Theory of Film. The Redemption of Physical Reality*, Oxford University Press, New York.
- Krüger, Gesine (1999), *Kriegsbewältigung und Geschichtsbewusstsein. Realität, Deutung und Verarbeitung des deutschen Kolonialkriegs in Namibia 1904 bis 1907*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen.
- Krumeich, Gerd (1994), « La place de la guerre de 1914-1918 dans l'histoire culturelle de l'Allemagne », in Jean-Jacques Becker (éd.), *Guerre et cultures*, op. cit.
- Kühl, Stefan (1994), *The Nazi Connection: Eugenics, American Racism, and German National-Socialism*, Oxford University Press, New York.
- Kuklick, Henrika (1991), *The Savage Within. The Social History of British Anthropology 1885-1945*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Labanca, Nicola (1999), « Il razzismo coloniale italiano », in Alberto Burgio (ed.), *Nel nome della razza. Il razzismo nella storia d'Italia 1870-1945*, Il Mulino, Bologna.
- Lal, Vinay, Bartov, Omer (1998), « Genocide, Barbaric Others, and the Violence of Categories: A Response to Omer Bartov »; « Reply », *American Historical Review*, 103/5.
- Landes, David S. (2000), *Richesse et pauvreté des nations*, Albin Michel, Paris.
- Lange, Karl (1965), « Der Terminus "Lebensraum" in Adolf Hitlers *Mein Kampf* », *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte*, n° 13.
- Lanzmann, Claude (1985), *Shoah*, Fayard, Paris.
- La Vergata, Antonello (1990), *L'equilibrio e la guerra della natura. Dalla teologia naturale al darwinismo*, Morano, Napoli.
- Le Bon, Gustave (1912), « Psychologie de la Révolution française », *Revue bleue. Revue politique et littéraire*.
- Le Bon, Gustave (1919), *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Alcan, Paris.
- Le Bon, Gustave (1995), *Psychologie des foules*, Presses universitaires de France, Paris.
- Le Cour Grandmaison, Olivier (2001), « Quand Tocqueville légitimait les boucheries », *Le Monde diplomatique. Manière de voir*, n° 58.
- Lee, Richard (1864), « The Extinction of the Races », *Journal of the Anthropological Society*, Trübner & Co., London.
- Leed, Eric J. (1979), *No Man's Land. Combat and Identity in World War I*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Leibbrandt, Gottlieb (1939), *Bolschewismus und Abendland. Idee und Geschichte eines Kampfe gegen Europa*, Junker und Dünhaupt, Berlin.
- Lenger, Friedrich (1954), *Werner Sombart 1863-1941*, C. H. Beck, München.
- Leroy-Beaulieu, Anatole (1893), *Israël chez les nations*, Calmann-Lévy, Paris.
- Leslie, Esther (2000), *Walter Benjamin. Overpowering conformism*, Pluto Press, London.
- Levi, Primo (1986), *I sommersi e i salvati*, Einaudi, Torino (trad. fr. *Les sauvés et les rescapés*, Gallimard, Paris, 1989).
- Lidsky, Paul (1982), *Les écrivains contre la Commune*, Maspero, Paris.
- Lindqvist, Sven (1998), *Exterminez toutes ces brutes. L'odyssée d'un homme au cœur de la nuit et les ori-*

- gines du génocide européen*, Le Serpent à Plumes, Paris.
- Lombroso, Cesare (1887), *L'homme criminel*, Alcan, Paris, 1887 (éd. or. *L'uomo delinquente*, Torino, 1876).
- Lombroso, Cesare et Laschi, Roberto (1890) *Il delitto politico e le rivoluzioni*, Bocca, Torino.
- Lorimer, Douglas A. (1978), *Colour, Class and the Victorians. English Attitudes to the Negro in the Mid-Nineteenth Century*, Leicester University Press, Holmes & Meier Publishers, New York.
- Losurdo, Domenico (1991), « Marx et l'histoire du totalitarisme », in Jacques Bidet, Jacques Texier (éds), *Fin du communisme ?*, Presses universitaires de France, Paris.
- Losurdo, Domenico (1996), *Il revisionismo storico. Problemi e miti*, Laterza, Bari-Roma.
- Löwy, Michael (1993), « Fire Alarm : Walter Benjamin's critique of Technology », *On Changing the World. Essays in Political Philosophy*, from Karl Marx to Walter Benjamin, Humanities Press, Atlantic Highlands.
- Löwy, Michael (2001), « La dialettica della civiltà. Figure della barbarie moderna nel XX secolo », in Marcello Flores (éd.), *Storia, verità, giustizia. I crimini del XX secolo*, Bruno Mondadori, Milano.
- Lukács, Georg (1984), *Die Zerstörung der Vernunft. Der Weg des Irrationalismus von Schelling bis Hitler*, Aufbau Verlag, Berlin.
- Lüsebrink, Hans-Jürgen (1989), « "Tirailleurs sénégalais" und "schwarze Schande". Verlaufsformen und Konsequenzen einer deutsch-französischen Auseinandersetzung », in Janos Riez, Joachim Schultz (Hg.), « *Tirailleurs sénégalais* », Lang, Frankfurt/M.
- Madajzyk, Czeslaw (1993), « Vom "Generalplan Ost" zum "Generalsiedlungsplan" », in Mechthild Rössler, Sabine Schleiermacher (Hg.), *Der « Generalplan Ost »*, Hauptlinien der nationalsozialistischen Planungs- und Vernichtungspolitik, Akademie Verlag, Berlin, 1993.
- Maier, Charles (1978), « Entre le taylorisme et la technocratie : idéologies et conceptions de la productivité industrielle dans l'Europe des années 1920 », *Recherches*, n° 32-33, pp. 95-134.
- Maier, Charles (1997), « Secolo corto o epoca lunga ? L'unità storica dell'età industriale e le trasformazioni della territorialità », in Claudio Pavone (éd.), *'900. I tempi della storia*, Donzelli, Roma, pp. 29-56.
- Maier, Hans (2001), « Potentials for Violence in the Nineteenth Century: Technology of War, Colonialism, "the People in Arms" », *Totalitarian Movements and Political Religions*, vol. 2, n° 1.
- Maistre, Joseph de (1979), *Les soirées de Saint-Petersbourg*, in *Œuvres complètes de Joseph de Maistre*, Librairie Catholique Emmanuel Vitte, Lyon-Paris, 1884-1887, rééd. Slatkine, Genève, vol. IV.
- Mandel, Ernest (1986), *The Meaning of the Second World War*, Verso, London.
- Mann, Thomas (1981), *Tagebücher 1918-1921*, Fischer, Frankfurt/M (trad. fr. *Journal 1918-1923*, Gallimard, Paris, 1985).
- Marestang, M. (1892), « La dépopulation aux îles Marquises », *Revue scientifique*, vol. 44.
- Marinetti, Filippo Tommaso (1909), « Manifeste futuriste », *Le Figaro* du 20 février.
- Marx, Karl (1975), *Das Kapital*, Dietz Verlag, Berlin, 1975, 3 vol.
- Mayer, Arno J. (1971), *Dynamics of Counterrevolution in Europe 1870-1956. An Analytic Framework*, Harper & Row, New York.
- Marx, Karl, Engels, Friedrich (1994), « Le Manifeste communiste », in K. Marx, *Philosophie*, Folio-Gallimard, Paris.
- Maspero, François (1993), *L'honneur de Saint-Arnaud*, Plon, Paris.
- Massin, Benoît (1993), « Anthropologie raciale et national-socialisme : heurs et malheurs des paradigmes de la race », in J. Olff-Nathan (éd.), *La science sous le Troisième Reich*, Seuil, Paris.
- Mayer, Arno J. (1983), *La persistance de l'Ancien Régime. L'Europe de 1848 à la Grande Guerre*, Flammarion,



- Paris (éd. or. *The Persistence of the Old Regime*, Pantheon Books, New York, 1981).
- Mayer, Arno J. (1990), *La « Solution finale » dans l'histoire*, La Découverte, Paris (éd. or. *Why did the Heavens not Darken? The « Final Solution » in History*, Pantheon Books, New York, 1988).
- Mayer, Arno J. (2000), *The Furies. Violence and Terror in French and Russian Revolution*, Princeton University Press.
- Meige, Henry (1893), « Le Juif errant à la Salpêtrière », *Nouvelle iconographie de la Salpêtrière*, vol. 6.
- Melossi, Dario, Pavarini, Massimo (1977), *Carcere e fabbrica. Alle origini del sistema penitenziario, XVI-XIX secolo*, Il Mulino, Bologna.
- Miccoli, Giovanni (1997), « Santa Sede, questione ebraica e antisemitismo », *Storia d'Italia. Annali 11, Gli ebrei in Italia*, t. II, Einaudi, Torino.
- Michaud, Éric (1996), *Un art de l'éternité. L'image et le temps du national-socialisme*, Gallimard, Paris.
- Michels, Robert (1971), *Les partis politiques*, Flammarion, Paris.
- Mitzman, Arthur (1973), *Sociology and Estrangement. Three Sociologists of Imperial Germany*, Knopf, New York.
- Mosca, Gaetano (1972), *La classe politica*, Laterza, Bari-Roma.
- Moscovici, Serge (1985), *L'âge des foules*, Complexe, Bruxelles.
- Mill, John Stuart (1991), *On Liberty and Other Essays*, Oxford University Press, Oxford (trad. fr. *De la liberté*, Folio-Gallimard, Paris, 1990).
- Milza, Pierre (1999), *Mussolini*, Fayard, Paris.
- Mommsen, Hans (1983), « Die Realisierung des Utopischen: die "Endlösung" der Judenfrage im "Dritten Reich" », *Geschichte und Gesellschaft*, n° 1.
- Moriani, Giovanni (1999), *Il secolo dell'odio. Conflitti razziali e di classe nel Novecento*, Marsilio, Venezia.
- Mosse, George L. (1964), *The Crisis of German Ideology. The Cultural Origins of the Third Reich*, Grosset & Dunlap, New York.
- Mosse, George L. (1974), *The Nationalization of the Masses. Political Symbolism and Mass Movements in Germany from the Napoleonic Wars through the Third Reich*, Howard Fertig, New York.
- Mosse, George L. (1978), *Toward the Final Solution. A History of European Racism*, Howard Fertig, New York.
- Mosse, George L. (1990), *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, Oxford University Press, New York.
- Mosse, George L. (1999), *The Fascist Revolution*, Howard Fertig, New York.
- Mucchielli, Laurent (1998), *La découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1914)*, La Découverte, Paris.
- Müller, Filip (1980), *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, Pygmalion, Paris (éd. or. *Sonderbehandlung. Drei Jahre in den Krematorien und Gaskammern von Auschwitz*, München, 1979).
- Neocleous, Mark (1997), *Fascism*, Open University Press, Buckingham.
- Neumann, Franz (1987), *Béhémoth. Structure et pratique du national-socialisme*, Payot, Paris (éd. or. *Behemoth. Theory and Practice of National-Socialism*, Oxford University Press, New York, 1942).
- Noaks, Jeremy (1984), « Nazism and Eugenics: The Background to the Nazi Sterilization Law of 14 July 1933 », in R. J. Bullen, H. Pogge von Strandmann, B. Polonsky (éds), *Ideas into Politics. Aspects of European History 1880-1950*, Barnes & Noble, London.
- Nolte, Ernst (1987), « Vergangenheit, die nicht vergehen will », *Historikerstreit*, Piper, München (trad. fr. « Un passé qui ne veut pas passer », *Devant l'Histoire*, op. cit.).
- Nolte, Ernst (2000), *La guerre civile européenne 1917-1945. National-socialisme et bolchevisme*, Éditions des Syrtes, Paris (éd. or. *Der europäische Bürgerkrieg. Nationalsozialismus und Bolschewismus 1917-1945*, Propyläen/Ullstein, Berlin, Frankfurt/M, 1987).
- Norton Cru, Jean (1982), *Du témoignage*, Allia, Paris.
- Novicow, Jacques (1910), *La critique du darwinisme social*, Alcan, Paris.
- Nye, Robert Allen (1975), *The Origins*

# Les origines de la violence nazie

- of *Crowd Psychology*, Sage Publications, London.
- Nye, Robert Allen (1984), *Crime, Madness, and Politics in Modern France. The Medical Concept of National Decline*, Princeton University Press, Princeton.
- O'Brian, Patricia (1982), *The Promise of Punishment. Prisons in Nineteenth-Century France*, Princeton University Press, Princeton.
- Panoff, Michel (1992), « Le darwinisme social à l'œuvre en Océanie insulaire », in Patrick Tort (éd.), *Darwinisme et société*, Presses universitaires de France, Paris.
- Papini, Giovanni (1913), « La vita non è sacra », *Lacerba*, I, n° 20.
- Parekh, Bhikhu (1995), « Liberalism and colonialism : a critique of Locke and Mill », in Jan Nederveen Pieterse, Bhikhu Parekh (eds), *The Decolonization of Imagination. Culture, Knowledge and Power*, Zed Books, London.
- Pareto, Vilfredo (1965), *Les systèmes socialistes*, Droz, Genève.
- Parker, Geoffrey (1988), *The Military Revolution. Military Innovation and the Rise of the West*, Cambridge University Press, New York, 1988.
- Perrier, Edmond (1888), *Le transformisme*, Baillière, Paris.
- Perrot, Michelle (2001), *Les ombres de l'histoire. Crime et châtiment au XIXe siècle*, Flammarion, Paris.
- Peukert, Detlev (1987), *Inside Nazi Germany. Conformity, Opposition and Racism in Everyday Life*, Penguin Books, London.
- Pichot, André (2000), *La société pure. De Darwin à Hitler*, Flammarion, Paris.
- Pick, Daniel (1989), *Faces of Degeneration. A European Disorder 1848-1918*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Pick, Daniel (1993), *War Machine. The Rationalisation of Slaughter in the Modern Age*, Yale University Press, New Haven & London.
- Pouget, Michel (1998), *Taylor et le taylorisme*, Presses universitaires de France, Paris.
- Picker, Henry (1977), *Hitlers Tischgespräche im Führerhauptquartier*, See-wald Verlag, Stuttgart (trad. fr. *Hitler cet inconnu*, Presses de la Cité, Paris, 1969).
- Pogliano, Claudio (1984), « Scienza e stirpe : eugenica in Italia (1912-1939) », *Passato e Presente*, n° 5.
- Pogliano, Claudio (1999), « Eugenisti ma con giudizio », in Alberto Burgio (ed.), *Nel nome della razza. Il razzismo nella storia d'Italia 1870-1945*, Il Mulino, Bologna.
- Pois, Robert A. (1993), *La religion de la nature et le national-socialisme*, Éditions du Cerf, Paris (éd. or. *National Socialism and the Religion of Nature*, Croom, London, 1986).
- Poliakov, Léon (1981), *Histoire de l'antisémitisme*, Calmann-Lévy, Paris, 2 vol.
- Pollack, Michael (1989), « Une politique scientifique : le concours de l'anthropologie, de la biologie et du droit », in François Bédarida (éd.), *La politique nazie d'extermination*, Albin Michel, Paris.
- Postone, Moishe (1988), « Nationalsozialismus und Antisemitismus. Ein theoretischer Versuch », in Dan Diner (Hg.), *Zivilisationsbruch. Denken nach Auschwitz*, Fischer, Frankfurt/M.
- Pressac, Jean-Claude (1993), *Les crématoires d'Auschwitz. La machinerie du meurtre de masse*, CNRS Éditions, Paris.
- Proal, Louis (1898), *La criminalité politique*, Alcan, Paris.
- Procacci, Giovanna (2000), *Soldati e prigionieri italiani nella Grande Guerra*, Bollati Boringhieri, Torino.
- Proctor, Robert (1988), *Racial Hygiene : Medicine under the Nazis*, Harvard University Press, Cambridge.
- Proctor, Robert (1999), *The Nazi War on Cancer*, Princeton University Press.
- Rabinbach, Anson (1978), « L'esthétique de la production sous le IIIe Reich », *Recherches*, n° 32-33.
- Rabinbach, Anson (1992), *The Human Motor. Energy, Fatigue, and the Origins of Modernity*, California University Press, Berkeley.
- Rainger, Ronald (1978), « Race, Politics, and Science. The Anthropological Society of London in the 1860s », *Victorian Studies*, n° 1.

- Ratzel, Friedrich (1966), *Lebensraum. Eine biogeographische Studie* (1901), Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt.
- Reade, William Winwood (1863), *Savage Africa*, Smith, Elden & Co., London.
- Reemtsma, Jan Philipp (1995), « Die Idee des Vernichtungskrieges », in Hannes Heer, Klaus Naumann (éds), *Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941 bis 1944*, Hamburger Edition, Hamburg, pp. 377-401.
- Reichel, Peter (1993), *La fascination du nazisme*, Odile Jacob, Paris (éd. or. *Der schöne Schein des Dritten Reiches*, Hanser Verlag, München, 1991).
- Reuth, Ralf Georg (1990), Goebbels. Eine Biographie, Piper, München.
- Revelli, Marco (2001), *Oltre il Novecento. La politica, le ideologie e le insidie del lavoro*, Einaudi, Torino.
- Richard, Lionel (1995), *L'art et la guerre. Les artistes confrontés à la Seconde Guerre mondiale*, Flammarion, Paris.
- Rivet, Daniel (1992), « Le fait colonial et nous. Histoire d'un éloignement », *Vingtième siècle*, n° 33.
- Rochat, Giorgio (1980), « Il genocidio cirenaico », *Belfagor*, XXXV, n° 4.
- Rosenberg, Alfred (1922), *Pest in Russland*, München.
- Rosenberg, Alfred (1986), *Le Mythe du xx<sup>e</sup> siècle*, Avalon, Paris.
- Rouso, Henry (2001), « Juger le passé? Justice et histoire en France », *Vichy. L'événement, la mémoire, l'histoire*, Folio-Gallimard, Paris.
- Ruche, Georg et Kirchheimer, Otto (1994), *Peine et structure sociale*, texte présenté et établi par René Lévy et Hartwig Zander, Éditions du Cerf, Paris (éd. or. *Punishment and Social Structure*, New York, 1939).
- Ruffié, J., Sournia, J.C. (1993), *Les épidémies dans l'histoire de l'homme. De la Peste au Sida*, Flammarion, Paris.
- Said, Edward (1980), *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris (éd. or. *Orientalism*, New York, 1978).
- Said, Edward (1993), *Culture and Imperialism*, Chatto & Windus, London (trad. fr. *Impérialisme et culture*, Fayard, Paris, 2000).
- Salvati, Mariuccia (2001), *Novecento. Interpretazioni e bilanci*, Laterza, Bari-Roma.
- Sartre, Jean-Paul (1954), *Réflexions sur la question juive* (1946), Gallimard, Paris.
- Schmitt, Carl (1933), « Das gute Recht der deutschen Revolution », *Westdeutscher Beobachter* du 12 mars.
- Schmitt, Carl (1936), *Das Judentum in der Rechtswissenschaft. Ansprachen, Vorträge und Ergebnisse der Tagung der Rechtsgruppe Hochschul-lehrer des NRSB am 3. und 4. Oktober 1936*, Berlin.
- Schmitt, Carl (1974), *Der Nomos der Erde im Völkerrecht des Jus Publicum Europaeum* [1950], Duncker & Humblot, Berlin.
- Schmitt, Carl (1982), *Der Leviathan in der Staatslehre des Thomas Hobbes. Sinn und Fehlschlag eines politischen Symbols* [1938], Hohenheim Verlag, Köln-Löwenich.
- Schmitt, Carl (1988a), « Totaler Feind, totaler Krieg, totaler Staat » [1937], *Positionen und Begriffe im Kampf mit Weimar-Genf-Versailles 1923-1939*, Duncker & Humblot, Berlin.
- Schmitt, Carl (1988b), « Grossraum gegen Universalismus. Der Völkerrechtliche Kampf um die Monroedoktrin » [1939], *Positionen und Begriffe, op. cit.*
- Schmitt, Carl (1991), *Völkerrechtliche Grossraumordnung* [1941], Duncker & Humblot, Berlin.
- Schmitt, Carl (1993), *Über die drei Arten des rechtswissenschaftlichen Denkens* [1934], Duncker & Humblot, Berlin.
- Schmitt, Carl (1996), *Der Begriff des Politischen* [1932], Duncker & Humblot, Berlin (trad. fr. *La notion de politique*, Flammarion, Paris, 1992).
- Schor, Ralph (1989), « Le Paris des libérés », in André Kaspi, Antoine Marès (éds), *Le Paris des étrangers*, Imprimerie nationale, Paris.
- Schulte, Christoph (1996), « Dégénérescence et sionisme », in Delphine Bechtel, Jacques Le Rider, Dominique Bourel (éds), *Max Nordau 1849-1923*, Cerf, Paris.
- Sellier, André (1998), *Histoire du camp de Dora*, La Découverte, Paris.
- Siebert, Theodor (1941), « Der jüdische Feind », *Völkischer Beobachter* du 12 novembre.

## Les origines de la violence nazie

- Sighele, Scipio (1985) *La folla delinquente*, Marsilio, Venezia (trad. fr. *La foule criminelle. Essai de psychologie collective*, Alcan, Paris, 1892).
- Simmel, Georg (1987), *Philosophie de l'argent*, Presses Universitaires de France, Paris (éd. or. *Philosophie des Geldes* [1900], Duncker & Humblot, Berlin, 1977).
- Simpson, Louis (1965), *The Poetry of War 1939-1945*, London.
- Sinclair, Upton (1985), *The Jungle*, Penguin Books, Harmondsworth.
- Siva, P. (1920), « La rivoluzione mondiale e gli ebrei », *Civiltà cattolica*, n° 73.
- Smith, Woodruff D. (1986), *The Ideological Origins of Nazi Imperialism*, Oxford University Press, New York.
- Sofsky, Wolfgang (1995), *L'organisation de la terreur. Les camps de concentration*, Calmann-Lévy, Paris (éd. or. *Die Ordnung des Terrors. Das Konzentrationslager*, Fischer, Frankfurt/M, 1993).
- Sofsky, Wolfgang (1998), *Traité de la violence*, Gallimard, Paris (éd. or. *Traktat über die Gewalt*, Fischer, Frankfurt/M, 1996).
- Sombart, Werner (1913), *Der Bourgeois. Zur Geistesgeschichte des modernen Wirtschaftsmenschen*, Duncker & Humblot, Leipzig.
- Sombart, Werner (1920), *Die Juden und das Wirtschaftsleben*, Duncker & Humblot [1912], Leipzig.
- Sontag, Susan (1993), *La maladie comme métaphore*, Christian Bourgois (éd. or. *Illness as Metaphor*, New York, 1977).
- Spengler, Oswald (1993), *Der Untergang des Abendlandes* [1923], DTV, München.
- Spierenburg, Pietr (1984), *The Spectacle of Suffering. Executions and the Evolution of Repression*, Cambridge University Press.
- Stannard, David E. (1992), *American Holocaust. The Conquest of the New World*, Oxford University Press, New York.
- Stark, Johannes, Müller, Wilhelm (1941), *Jüdische und deutsche Physik*, Helingsche Verlagsanstalt, Leipzig.
- Steinmetz, George (1997), « German exceptionalism and the origins of Nazism », in Ian Kershaw, Moshe Lewin (eds), *Stalinism and Nazism. Dictatorships in Comparison*, Cambridge University Press.
- Sternhell, Zeev (1985), « Anthropologie et politique : les avatars du darwinisme social au tournant du siècle », in EHESS (éd.), *L'Allemagne nazie et le génocide juif*, Hautes Études, Gallimard, Seuil, Paris.
- Sternhell, Zeev (1989), « Le concept de fascisme », in Zeev Sternhell, Mario Sznajder, Maia Ashéri, *Naissance de l'idéologie fasciste*, Fayard, Paris.
- Sternhell, Zeev (1997), *La droite révolutionnaire (1885-1914). Les origines françaises du fascisme*, Folio-Gallimard, Paris.
- Steyn, Juliet (1995), « Charles Dickens' *Oliver Twist*: Fagin as a Sign » et de Bryan Cheyette, « Neither Black Nor White. The Figure of "the Jew" in Imperial British Literature », in Linda Nochlin, Tamar Garb (eds), *The Jew in the Text. Modernity and the Construction of Identity*, Thames and Hudson, London.
- Streit, Christian (1991), « Ostkrieg. Antibolchewismus und "Endlösung" », *Geschichte und Gesellschaft*, n° 17.
- Taine, Hyppolite (1902), *Sa vie et sa correspondance*, vol. IV, Paris.
- Taine, Hyppolite (1972), *Les origines de la France contemporaine. La Révolution, l'anarchie*, Laffont, Paris.
- Taguieff, Pierre-André (1992), *Les Protocoles des Sages de Sion. Faux et usages d'un faux*, Berg International, Paris, 2 vol.
- Taguieff, Pierre-André (1998), *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Mille et une nuit, Paris.
- Tarde, Gabriel (1892), « Les crimes des foules », *Archives de l'anthropologie criminelle*, n° 7.
- Taylor, Frederick W. (1977), « The Principles of Scientific Management » [1911], *Scientific Management*, Greenwood Press, Westport (trad. fr. *La direction scientifique des entreprises*, Dunod, Paris, 1957).
- Theweleit, Klaus (1978), *Männerphantasten*, Verlag Roter Stern, Frankfurt/M, 2 vol.
- Tocqueville, Alexis de (1961), *De la démocratie en Amérique*, Folio-Gallimard, Paris.

- Tocqueville, Alexis de (1967), *L'Ancien régime et la Révolution*, Folio-Gallimard, Paris.
- Tocqueville, Alexis de (1986) *Souvenirs*, Laffont, Paris.
- Tocqueville, Alexis de (1991), « Travail sur l'Algérie » [1841], *Œuvres*, Pléiade-Gallimard, Paris.
- Tombs, Robert (1997), *La guerre contre Paris 1871*, Aubier, Paris.
- Tranfaglia, Nicola (1995), *Dalla prima guerra mondiale al fascismo*, UTET, Torino.
- Traverso, Enzo (1992), *Les juifs et l'Allemagne. De la « symbiose judéo-allemande » à la mémoire d'Auschwitz*, La Découverte, Paris.
- Traverso, Enzo (1997a), *L'Histoire déchi-rée. Essai sur Auschwitz et les intel-lectuels*, Les Éditions du Cerf, Paris.
- Traverso, Enzo (1997b), « La Shoah, les historiens et l'usage public de l'histoire. À propos de l'affaire Daniel J. Goldha-gen », *L'Homme et la Société*, 1997/3, n° 125.
- Traverso, Enzo (1997c), *Les marxistes et la question juive. Histoire d'un débat 1843-1943*, Kimé, Paris.
- Traverso, Enzo (1999), « La singularité d'Auschwitz. Problèmes et dérives de la recherche historique », in Catherine Coquio (éd.), *Parler des camps, penser les génocides*, Albin Michel, Paris.
- Traverso, Enzo (2001), « Introduction » à Id. (éd.), *Le totalitarisme. Le XXe siècle en débat*, Seuil, Paris.
- Tuck, Richard (1999), *The Right of War and Peace. Political Thought and the International Order from Grotius to Kant*, Clarendon Press, Oxford.
- Turner, Frederick Jackson (1986), « The Significance of the Frontier in American History » (1893), *The Frontier in American History*, The University of Arizona Press, Tucson.
- Übershär, Gerd R. et Wette, Wolfram (1984), « *Unternehmen Barbarossa* ». *Der deutsche Überfall auf die Sowje-tunion 1941. Berichte, Analysen, Dokumente*, Egon Verlag, Paderborn.
- Vacher de Lapouge, Georges (1896), *Les sélections sociales. Cours libre de science politique professé à l'univer-sité de Montpellier (1888-1889)*, Albert Fontemoing, Paris.
- Vacher de Lapouge, Georges (1909), « Observations sur l'infériorité natu-relle des classes pauvres », *Race et milieu social. Essais d'anthroposo-ciologie*, Marcel Rivière, Paris.
- Van Oosterzee, Penny (1997), *When Worlds Collide: the Wallace Line*, Cor-nell University Press, New York.
- Venturi, Franco (1970), *Utopia e riforma nell'illuminismo*, Einaudi, Torino.
- Vialles, Noélie (1987), *Le sang et la chair. Les abattoirs des pays de Adour*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
- Vidal-Naquet, Pierre (1991), *Les juifs, la mémoire et le présent II*, La Décou-verte, Paris.
- Villa, Renzo (1985), *Il deviante e i suoi segni. Lombroso e la nascita dell'an-tropologia criminale*, Angeli, Milano.
- Wallace, Alfred Russel (1864), « The Origins of Human Races and the Anti-quity of Man deduced from the the Theory of "Natural Selection" », *Journal of Anthropological Society*.
- Wallace, Alfred Russel (1891), « Natu-ral Selection » (1870), *Natural Sele-ction and Tropical Nature. Essays on Descriptive and Theoretical Biology*, Macmillan, London.
- Walser Smith, Helmut (1998), « The talk of Genocide. The Rethoric of Misce-genation. Notes on the Debates in the German Reichstag Concerning South-west Africa 1904-1914 », in Sara Frie-drichsmayer, Sara Lennox, Susanne Zantop (eds), *The Imperialist Imagi-nation. German Colonialism and its Legacy*, The University of Michigan Press, Ann Arbor.
- Walzer, Michael (1989), *Régicide et Révo-lution. Le procès de Louis XVI*, Payot, Paris (éd. or. *Régicide and Revolution. Speeches on the Trial of Louis XVI*, Cambridge University Press, 1974).
- Warmbold, Joachim (1989), *Germania in Africa. Germany's Colonial Litera-ture*, Peter Lang, Frankfurt/M.
- Weber, Max (1956), *Wirtschaft und Gesellschaft*, J.C. Mohr, Tübingen, 2 vol.
- Weber, Max (1988), « Parlament und Regierung im neugeordneten Deut-schland », *Gesammelte politische Schriften*, J.C. B. Mohr, Tübingen.

## Les origines de la violence nazie

- Weber, Max (1995), « Vorbemerkung », *Schriften zur Soziologie*, Reclam, Stuttgart, pp. 225-314 (trad. fr. « Avant-propos », *Sociologie des religions*, Gallimard, Paris, 1996).
- Webster, Nesta (1921), *World Revolution*, London.
- Wehler, Hans-Ulrich (1985), *The German Empire 1871-1918*, Berg Publishers, London.
- Weindling, Paul (1998), *L'hygiène de la race. Hygiène raciale et eugénisme médical en Allemagne, 1870-1933*, La Découverte, Paris (éd. or. *Health, Race and German Politics Between National Unification and Nazism, 1870-1947*, Cambridge University Press, Cambridge 1989, 2 vol.)
- Wesseling, H.L. (1989), « Colonial Wars: an Introduction », in J.A. de Moor, H.L. Wesseling (eds), *Colonialism and War. Essays on Colonial Wars in Asia and Africa*, E.J. Brill/Universitaire Pers Leiden, Leiden.
- Wiedemann, Hans-Rudolf (1992), « "Ein schönes Schneiden!" Ein unbekannter Brief Soemmerings über die Guillotine », *Medizinhistorisches Journal*, XXVII, n° 1-2.
- Wieviorka, Annette (1997), « L'expression "camp de concentration" », *Vingtième Siècle*, n° 54.
- Winock, Michel (1982), « Édouard Drumont et *La France juive* », *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Seuil, Paris.
- Winter, Jay (2000), *Journal of Contemporary History*, vol. 35, n° 1 (numéro spécial (*Shell-Shock*) dirigé par J. Winter).
- Wippermann, Wolfgang (1981), *Der « Deutsche Drang nach Osten ». Ideologie und Wirklichkeit eines politischen Schlagwortes*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt.
- Wismann, Cornelia (1997), « Starting From Scratch: Concepts of Order in No Man's Land », in Bernd Hüppauf (ed.), *War, Violence and the Modern Condition*, op. cit.
- Wistrich, Robert (1997), « Hitler et ses aides », *Le Débat*, n° 93.
- mand », *Sefardica. Essais sur l'histoire des juifs, des marranes et des nouveaux-chrétiens d'origine hispano-portugaise*, Chandeigne, Paris.
- Zola, Émile (1985), *La débâcle*, Le livre de Poche, Paris, 1985.
- Yerushalmi, Yosef Hayim (1998), « Assimilation et antisémitisme racial : le modèle ibérique et le modèle alle-

### **Du même auteur**

*Les marxistes et la question juive.*  
*Histoire d'un débat 1843-1943,*  
PEC-La Brèche, Paris, 1990 ; rééd.  
augmentée Kimé, Paris, 1997  
(trad. anglaise, allemande, espagnole,  
japonaise)

*Les Juifs et l'Allemagne.*  
*De la « symbiose judéo-allemande »*  
*à la mémoire d'Auschwitz,*  
La Découverte, Paris, 1992  
(trad. anglaise, allemande, italienne,  
japonaise)

*Siegfried Kracauer. Itinéraire*  
*d'un intellectuel nomade,*  
La Découverte, Paris, 1994  
(trad. espagnole)

*Pour une critique de la barbarie*  
*moderne,* Editions Page2, Lausanne,  
1995 ; rééd. augmentée 1997.

*L'Histoire déchirée. Essai sur*  
*Auschwitz et les intellectuels,*  
Éditions du Cerf, Paris, 1997  
(trad. allemande, espagnole,  
japonaise)

*Understanding the Nazi Genocide.*  
*Marxism after Auschwitz,* Pluto Press,  
London, 1999 (trad. allemande)

*Le totalitarisme. Le xx<sup>e</sup> siècle*  
*en débat,* Seuil, Paris, 2001  
(trad. italienne, espagnole, catalane)

Cet ouvrage a été reproduit et achevé d'imprimer  
par l'Imprimerie Floch à Mayenne en janvier 2002.

Numéro d'impression : XXXXXXXX

Dépôt légal : janvier 2002

Imprimé en France